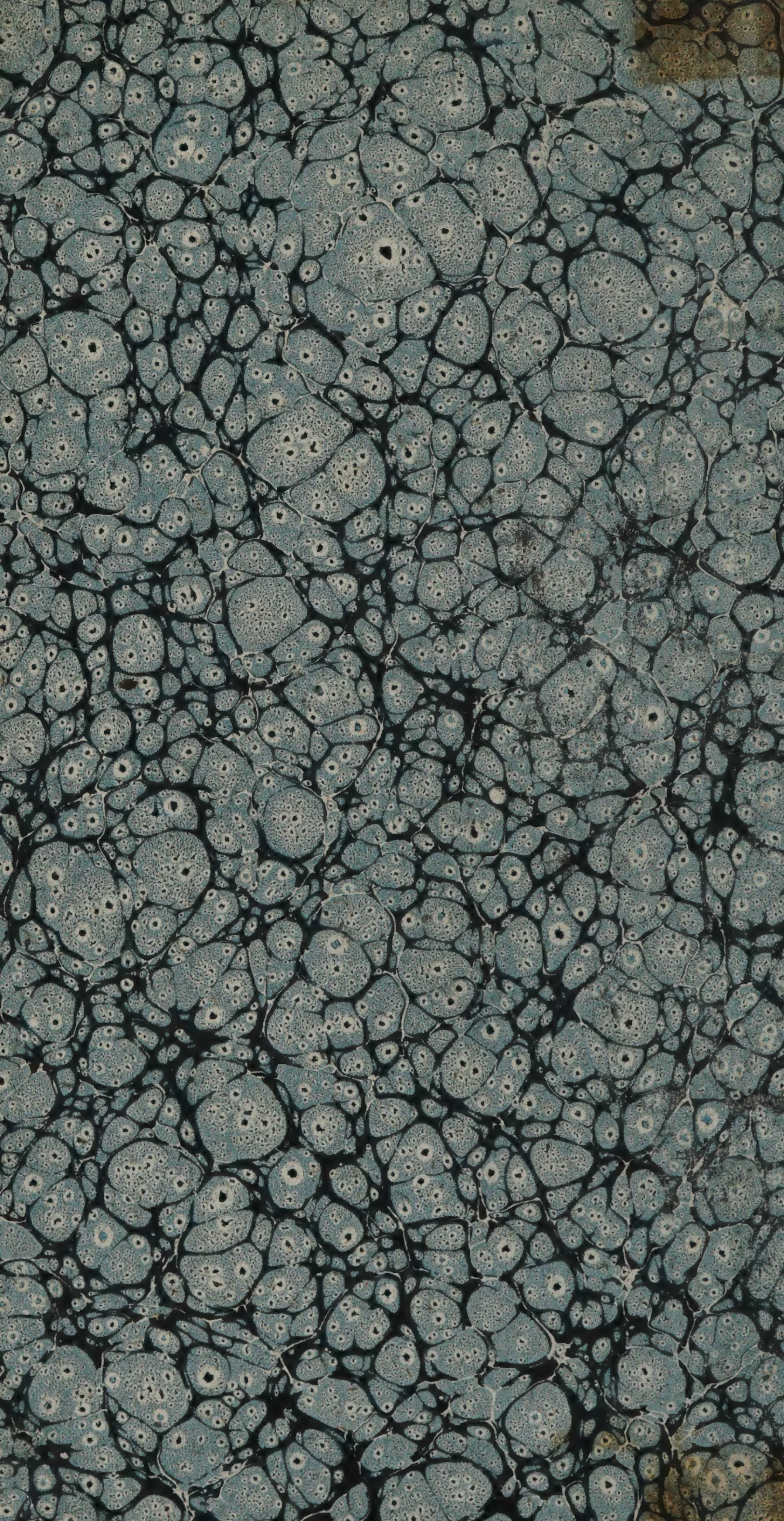
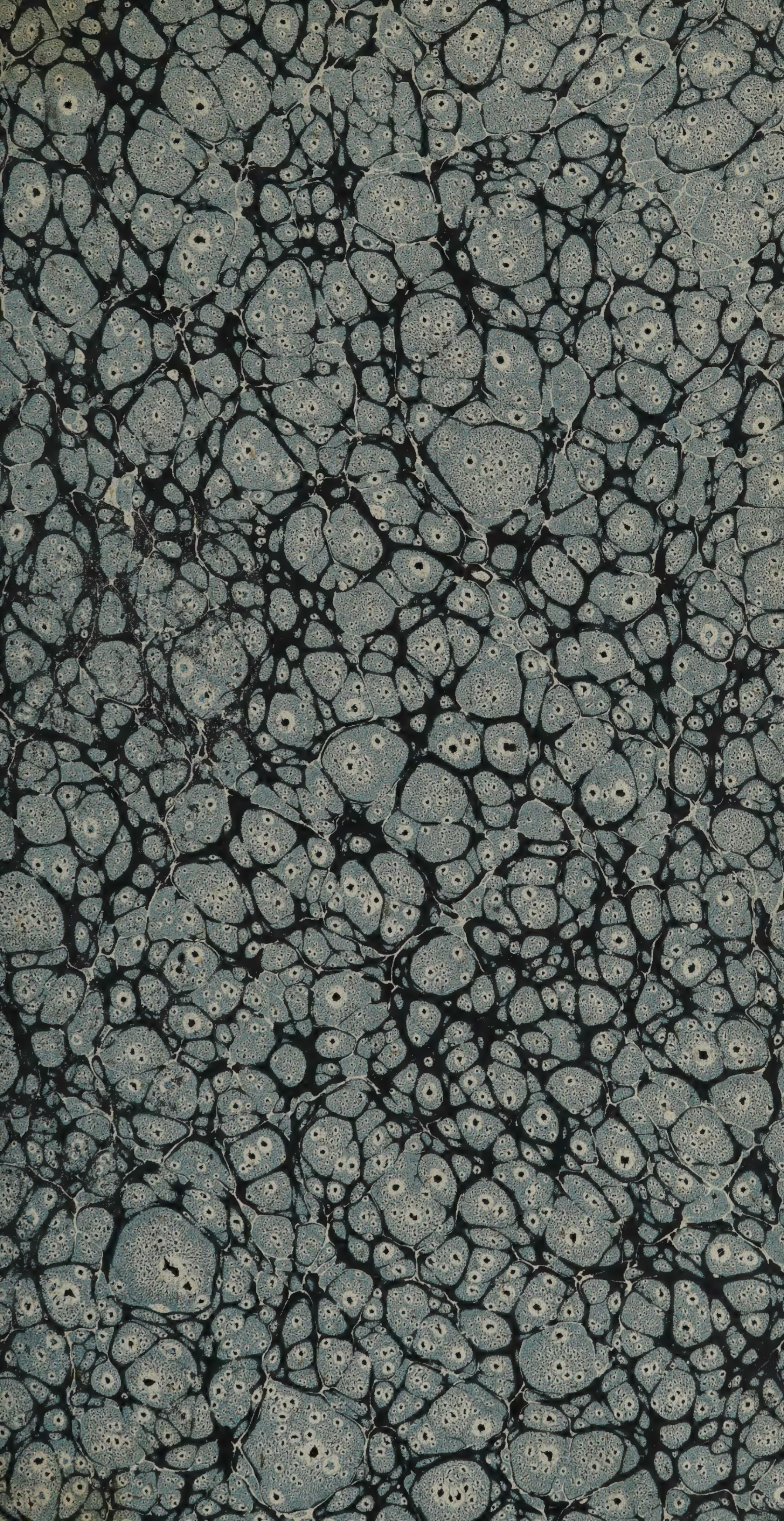




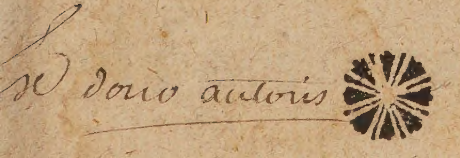


DESCRIPTION DES MAUX DE GORGE ÉPIDÉMIQUES ET GANGRÉNEUX

Qui ont regné à Aumale & dans le voiſinage.

Par PIERRE-ANTOINE MARTEAU DE GRANDVILLIERS, *Docteur en Médecine en l'Univerſité de Reims, & de la Faculté de Caën, aggrégé au Collége d'Amiens, ancien Médecin de l'Hopital & Inſpecteur des eaux minérales d'Aumale.*

Non ex intellectis cauſis, ſed ex obſervatione fideli effectuum morbos cognoſcere & curare. *Van Swyeten.* §. 587, p. 55, t. 2.



A PARIS,

Chez VALLAT LA CHAPELLE, Libraire, au Palais, ſur le Perron de la ſainte Chapelle au Château de Champlâtreux.

M. DCC. LXVIII.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MESSIEURS

Les Maire & Échevins de la Ville d'Amiens ;

M. MOREL DE BECORDEL, Maire ;

M.rs Defmeri, Baron, Langlier, le François, Hebert, du Moulin, Leleu, Palyart & Allard, Échevins.

MESSIEURS,

C'EST fous vos aufpices que j'ai conçu l'efpoir de parvenir à former un établiffement dans votre ville. Si pendant quelque tems des circonftances particulieres ont pu fufpendre le projet de me fixer dans cette Capitale ,

vos bontés m'ont inspiré la confiance d'y revenir. Les témoignages de la bienveillance dont vous m'honorez sont des liens qui m'y attacheront pour la vie. Jaloux de vouer mes soins à mes Concitoyens, je croirois n'être que foiblement utile, si je négligeois de publier ce que l'expérience a pu m'apprendre sur le caractère & les remedes d'une des plus dangereuses épidémies qui ait dévasté la province. C'est sur l'enfance qu'elle a porté sa fureur. Elle a moissonné les plus cheres espérances de l'Etat; la postérité qui devoit nous succéder. Daignez permettre que cet opuscule paroisse sous les auspices des Peres de la Patrie. Agréez-le comme le tribut de la plus vive reconnoissance; & qu'il soit à jamais un monument de mon zèle, & du profond respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur
MARTEAU, Méd.



INTRODUCTION.

C'EST une précaution néceſſaire à tout Médecin qui veut ſe faire une pratique ſûre, de conſerver un mémorial des épidémies, & des remédes propres à les guérir. Elles ne ſemblent s'aſſoupir pendant quelques années, que pour ſe réveiller avec fureur. On ſe félicite alors d'avoir conſervé des notices de ces maladies, qui n'étant pas l'objet d'une pratique journalière, en ſont moins connues, & plus difficiles à traiter. C'eſt dans ces vûes que depuis huit à neuf ans, je me ſuis fait un devoir d'écrire les hiſtoires particulières des maux de gorge gangréneux qui ont été confiés à mes ſoins. Je le devois d'autant plus, que je manquois abſolument des livres qui traitent de cette maladie. Ils ſont ſi rares, que ce n'eſt que dans les Bibliotheques publiques des grandes Villes qu'on peut les trouver. Eloigné

de ces ſecours, & abandonné à moi-même, j'ai ſenti que ce n'étoit que dans l'obſervation que je devois chercher les lumières dont j'avois beſoin. C'eſt le réſultat de ces obſervations particulières que j'offre au Public. Je l'avois entrepris pour mon utilité perſonnelle. J'avois enſuite conçû le deſſein de le livrer à la preſſe. Des contre-tems s'y ſont oppoſés. Tous les ans l'épidémie gagne, s'étend, ſe perpétue : elle ne reſpecte plus ni âge, ni ſexe, ni ſaiſon ; elle dévaſte les campagnes. Pourrois-je être inſenſible aux maux de l'humanité ? N'aurois-je pas à me reprocher le délai de la publication d'un Ouvrage que j'eſpère devoir être utile ? Je ſouhaite qu'il puiſſe mériter le ſuffrage des perſonnes de l'art. J'en ſuis jaloux. S'ils y remarquent des défauts (& ils y en remarqueront ſûrement) ils les excuſeront en faveur du motif qui l'a fait entreprendre. Ils y reconnoîtront du moins le travail d'un honnête homme, qui n'a d'autre deſir que de procurer le ſoulagement des citoyens. Pourroient-ils d'ailleurs, ſans injuſtice, manquer d'indulgence pour un obſervateur qui entre dans une carriére juſqu'ici peu

frayée ? M. Chomel en 1749, & M. Raulin en 1752 sont les seuls que je sache qui ayent commencé avant moi à décrire cette maladie. Celui-ci l'a fait d'une maniere concise dans un ouvrage où la multitude & l'importance des matières ne lui permettoient pas de se livrer à toute l'étendue des détails. Il n'a pû qu'esquisser le tableau. (1) M. Chomel n'a pû établir sa description que sur l'histoire de huit malades. Celle des simptômes n'a donc pû être complette. (2) L'un & l'autre n'ont pas tout vû. D'autres après moi verront sans doute encore de nouveaux phénomènes.

Le mal de gorge gangréneux est une maladie nouvelle en France. Il paroît que Riviere l'a connu ; (3) mais il y a bien de l'apparence qu'il a cessé de son tems pour ne plus reparoître jusqu'à

(1) Traité des maladies causées par les variations de l'air. *C.* 13, *p.* 242.

(2) Dissertation historique sur le mal de gorge gangréneux, par M. Chomel, chez Cavelier, à Paris, 1749.

(3) Ulcera nigra & crustosa lethalia sunt, præcipuè in pueris. Riverius, *lib.* 6, *c.* 5, *de oris & faucium ulceribus*, p. 381.

nos jours. Sans cela je ne pourrois comprendre le ſilence de tous les Médecins qui ont écrit depuis. Ou plutôt Riviere n'auroit-il pas puiſé l'idée de cette maladie dans Sennert dont il eſt l'abbréviateur ?

Cette maladie eſt commune au Levant ; il paroît même qu'elle y eſt connue depuis très long-tems. (1) La deſ-

---

(1) Dans le tems que nous étions dans cette Iſle (Milo) il regnoit une maladie très-fâcheuſe & aſſez commune au levant, où elle emporte les enfans en deux fois vingt-quatre heures. C'eſt *un charbon dans la gorge, accompagné d'une cruelle fiévre.* Cette maladie, que l'on peut nommer la peſte des enfans, eſt épidémique, quoiqu'elle épargne les grandes perſonnes. La précaution la plus néceſſaire pour arrêter les progrès d'un ſi grand mal, *eſt de faire vomir les enfans dès le moment même* qu'ils ſe plaignent du mal de gorge, & que l'on s'apperçoit que leur tête commence à s'appéſantir. Il faut réiterer ce reméde ſuivant le beſoin, afin de vuider une eſpéce d'eau forte qui ſe décharge ſur la gorge. Il eſt néceſſaire de ſoutenir la circulation des liqueurs, & les forces du malade avec des remédes ſpiritueux, comme ſont la Thériaque, l'eſprit volatil aromatique huileux, & ſemblables. La ſolution du Stirax liquide dans l'eau-de-vie eſt excellente en gargariſme dans cette rencontre. Mais le cas eſt preſſant, & l'on ne ſe preſſe guères au Levant dans les maladies même les plus aiguës. *Extrait*

cription qu'en donne Aretée de Cappadoce la caractérise par les simptômes les plus essentiels. (1) Sennert qui a fait mention des aphtes des Amygdales, paroît n'avoir fait que le copier. (2) Cette maladie étoit-elle inconnue à Hyppocrate? Il me semble que s'il n'a

---

du voyage de M. de Tournefort au Levant, T. 1. de ses Ouvrages, p. 202, édition de Lyon.

(1) Alia verò erant cava, lata, pingiua, quodam humore albo concreto, aut livido, aut nigro sordentia. In genus ulcera aphtæ (ἄφθαι) nuncupantur. Quod si concreta illa sordes altius descendat, affectus ille eschara & est, & vocatur. In ambitu vero escharæ valida rubedo fit, & inflammatio, & venarum dolor, quemadmodum in carbunculo. *Aretæus Cappadox de signis & causis morborum acutorum. Lib. 1, c. 9, p. 7.*

(2) Exigua quoque & rara exanthemata oriuntur quibus supervenientia alia in unum ulcus coalescunt, latumque ulcus efficiunt. Id si interius in os depascendo serpit, Columellam exedit & linguamquoque, & gingivas, acalveolos dentium occupat, unde dentes labefactantur & nigrescunt. In columella etiam phlegmone erumpit; atque non multis post diebus phlegmone, febri, fætore, inediâ quæ consumpti, intereunt.

At si in pectus per trachæam id malum invadat, eodem illo die strangulat: pulmo enim & cor neque talem odoris fæditatem, neque ulcera, neque serosos humores sustinent; sed tussis ac spirandi difficultas enascitur. *Sennert, Tom. 2, lib. 2, part. 1, c. 22, p. 396, ex Aretæi, loco jam citato.*

pas vû l'esquinancie aphteuse, il décrit une espèce de fièvre rouge lienterique exanthemateuse qui a beaucoup de rapport à la fievre qui se rencontre si souvent avec nos aphtes. (1)

Cette épidémie est commune en Allemagne. On en trouve une courte description dans les Commentaires de M. Van Swyeten (2).

---

(1) In lientericis, cum feris alvinis, qui tormine exolvuntur dolores quæ circa sunt articulos tumefaciunt. Hinc prærubræ squaminulæ, & bullatæ. Quin etiam obortâ sudatiuncula vibicibus rubent obsiti, ut flagris cæsi. *Coac.* 1, *c.* 21, *p.* 351.

On voit que cette Coaque fait mention de flux vermineux avec eruption rouge, simptômes familiers à l'esquinancie gangreneuse.

(2) Frequens satis in his regionibus malum, & epidemicorum more aliquando plures simul affligens..... Nascitur primò in buccarum interiori parte, gingivis, labiis, linguâ, tonsillis, levis rubedo parum dolens, & major color. Paulò post medium illius loci stigma album occupat, quod sæpè fallit Chirurgos qui suppurationem futuram tunc putant. Dolor tunc augetur in illo loco ubi stigma illud hæret, uti in ejus marginibus, qui tunc ruberrimi apparent. Profundiùs exeditur porrò ille locus, & *totum illud album quod nil est nisi ver aescharra gangrænosa* cadit, si levius malum fuerit, & in adultis. Si verò major adfuerit malignitas, & imprimis in ju-

Ce n'eſt que depuis 1748 qu'on la connoît dans ce Royaume. M. Chomel l'obſervoit naiſſante à la Viſitation du fauxbourg ſaint Germain, tandis que M. Raulin s'oppoſoit à ſes ravages en Guyenne.

J'ai vû le premier mal de gorge aphteux à Paris au mois de Mai 1749, & j'ai eu, dans le courant de ce même mois, l'occaſion d'en obſerver quatre autres; mais ils étoient d'une eſpèce bénigne. En 1751 j'en ai rencontré quelques-uns dans le voiſinage d'Aumale: mais ce n'eſt que depuis 1754 que j'ai pû donner mon attention à cette épidémie, & que j'ai ſû qu'elle ſe fixoit dans nos cantons. Elle avoit, les années précédentes, fait de cruels ravages dans les paroiſſes circonvoiſines; mais je l'ignorois. Il ne périſſoit que des enfans, ſur la vie deſquels les gens de la campagne ſont de la plus grande in-

---

niori ætate ubi omnia molliora ſunt, proſerpit malum, & alba illa macula quàquà verſum in omni ambitu diſpergitur. Simul tunc putridiſſimus halitus ore exit, & perpetuum olidiſſimæ ſalivæ ſtillicidium, & niſi ſubita tunc & efficax adhibeatur medela, citiſſime exedit omnia. Van Swyeten, *Comment. in aph.* 432, *tom.* 1, *p.* 705.

ſenſibilité. Auſſi n'ai-je appris ces déſaſtres que quelques années après. Le compte que je me ſuis fait rendre des ſimptômes, ne m'a pas laiſſé lieu de douter que ce pût être autre maladie que l'aphte gangréneux. La rapidité de ſes progrès & ſa malignité, la rendent effrayante. Elle ne ſe décèle le plus ſouvent que quand il n'eſt preſque plus tems d'y remédier. A peine a-t-on le tems d'étudier ſon caractère, que le malade eſt enlevé. C'eſt quelquefois l'affaire de deux ou trois jours. Dans une épidémie ſi étrange, ce n'eſt qu'après bien des cataſtrophes qu'on parvient à en ſaiſir le génie. En attendant qu'un Médecin ſoit aſſez heureux pour s'inſtruire au prix de ſes malheurs, on ne peut que plaindre le ſort des premiers malades. Ils ſont ordinairement les victimes d'un tâtonnement toujours déſagréable, mais toujours néceſſaire. Il faut que l'attention la plus ſcrupuleuſe à obſerver les ſecours que demande & ceux que rejette la nature, la méditation la plus aſſidue de tant de phénomènes ſi variés, & l'inſpection anatomique jettent du jour ſur le caractère & les effets de la maladie. Tout cela

eſt l'ouvrage du tems, & le tems nous manque. Auſſi n'eſt-ce pas ſans avoir perdu beaucoup de malades que j'ai appris à en guérir d'autres. En cela, ma méthode en ſera, je l'eſpère, plus utile. Elle eſt le fruit de nombreuſes expériences, & réfléchies. J'ai varié plus d'une fois, dans la vûe de me corriger & de chercher le mieux. Je n'aurai que le mérite de la compilation. Je me ſuis approprié dans la pratique des autres tout ce que j'y ai trouvé de plus propre à remplir mes indications. J'étois jaloux de guérir, & non de mériter la gloire de l'invention. Je dois à M. Bouillon, Médecin d'Abbeville, la maniere d'appliquer les véſicatoires ſur les jugulaires. C'eſt une des parties eſſentielles du traitement. Je les appliquois à la nuque. Il s'en falloit que le dégorgement fût auſſi prompt & auſſi ſalutaire, ni le ſuccès auſſi aſſuré. Les ſages réflexions de M. Raulin, aujourd'hui Médecin ordinaire du Roi, m'ont fait ouvrir les yeux ſur l'abus que je faiſois de la ſaignée dans notre épidémie. (1) Je la traitois comme une in-

(1) Voyez à la fin la premiere obſervation, & la Lettre de M. Raulin.

flammation légitime, qui trop violente pour ſe réſoudre ou ſuppurer, ſe terminoit promptement par la gangrene. Partant de cette idée, je voulois prévenir ſes progrès, & je ſaignois beaucoup. Sans m'ériger en cenſeur de la méthode qui recommande la fréquence des ſaignées, il eſt certain que j'avois tort de m'en laiſſer impoſer par des ſimptômes inſidieux tels que les hémorragies, les oppreſſions pneumoniques, les délires, &c. qui paroiſſoient exiger qu'on fît couler des flots de ſang. Je ne devois appercevoir qu'un venin âcre & cauſtique qui mortifioit des parties molles, qui les corrodoit, qui jettoit le ſang dans une diſſolution putride, & qui opprimoit les forces vitales. Peut-être que ſans M. Raulin je n'aurois pas ſitôt apperçû le vice de ma pratique; vice eſſentiel, auquel je dois le regret de la perte de mes premiers malades. Ces malheurs me donnent le droit, & m'inſpirent la confiance de montrer aux autres l'écueil contre lequel j'ai échoué plus d'une fois. Les gens ſenſés m'en feront-ils un crime? Ne doivent-ils pas toute leur indulgence à un Médecin qui fait ſes premiers pas dans

les ténébres épaiſſes d'une épidémie naiſſante, & qui marche ſans trouver de guides? Je renverrai des Juges trop ſévères à la maxime de Celſe. *Magis ignoſcendum Medico eſt parum proficienti in morbis acutis quam in longis. Hîc enim breve ſpatium eſt, intra quod, ſi quod auxilium non profuit, æger extinguitur.* (1)

On verra à la fin de cet Ouvrage que j'ai abandonné les antiphlogiſtiques, pour ne donner ma confiance qu'aux antiſeptiques & aux cordiaux. C'eſt de cette époque que je puis dater mes premiers ſuccès; ils ont répondu à mon attente & à mes deſirs. On me reprochera peut-être qu'elle n'a pas ſauvé tous les malades. J'en conviens. Mais eſt-il une méthode infaillible? Celle que je préſente a guéri toutes les fois que le mal n'étoit pas au-deſſus des forces de l'art; elle a arraché des bras de la mort le plus grand nombre, le très-grand nombre. Elle a ſauvé plus de cinq cens malades entre mes mains, entre celles des Sœurs de Charité de notre Hôpital, entre celles des ſieurs

(1) Cornelius Celſus, *lib.* 3, *c.* 1, *de morborum generibus. p.* 91, *Lugduni*, 1566.

Bocquet & Rabineau, Chirurgiens; l'un à Aumale, & l'autre à Senarpont; entre celles de M. Rigaux, Vicaire de la paroiſſe de Saint Saturnin, dont l'intelligence, le zéle & l'activité méritent des éloges. Après m'avoir ſuivi chez quelques malades, avoir appris à diſtinguer cette maladie de toute autre, & la manière d'adminiſtrer les remédes, il s'eſt chargé du ſoin des pauvres répandus dans cinq grands hameaux qui compoſent ſa paroiſſe, & s'eſt attiré la reconnoiſſance de nombre de perſonnes qu'il a tirées du danger de cette affreuſe maladie. Ce ſont ces ſuccès qui ſont les garants de la bonté de ma méthode. Avec quelle confiance d'ailleurs ne dois-je pas la propoſer? J'ai eu la ſatisfaction de la retrouver dans la pratique de deux célébres Anglois, dont l'un eſt avantageuſement connu par ſon Eſſai ſur les fièvres; (1) & l'autre jouit à Londres d'une réputation méritée. (2) Doit-elle être ſuſpecte, quand

(1) M. Huxam. Voyez le Journal de Médecine, de Mars 1756. p. 222, & ceux d'Octobre & Novembre 1757.

(2) M. Conell, Médecin de Londres. Il a donné une Conſultation dont M. Vrayet, Mé-

elle réussit dans une même maladie sous des climats si différens ?

L'Esquinancie gangréneuse attaque sur-tout les enfans. Les Chirurgiens qui, à la campagne, sont les seuls dispensateurs des secours de la médecine, n'osent y pratiquer aucun reméde. Plusieurs même auroient peine à croire qu'il fût possible d'en trouver d'autres que ceux qu'ils ont tentés. Découragés par l'incertitude de leur pratique ordinaire, ils abandonnent ces malades aux soins de la nature. Elle ne les guérit pas, ou ne le fait que rarement. Telle est même en quelques-uns la force de l'entêtement ou du préjugé, que j'en ai vû déclamer hautement contre une méthode dont les avantages se manifestoient tous les jours à leurs yeux par des cures multipliées; tantôt ils ne pouvoient y applaudir, parce qu'elle étoit trop cruelle; tantôt parce qu'elle étoit inutile dans un mal dont on exageroit, disoient-ils, le danger, pour se préparer des triomphes; tantôt on prétextoit que la multitude

---

decin d'Abbeville, m'a permis de tirer un extrait. On le trouvera à la fin de cette Dissertation.

des remédes pouvoit devenir meurtrière. On appuyoit ces réflexions de la cure de quelques fièvres rouges benignes, dans lesquelles les seules forces de la nature avoient suffi. On tâchoit par ces propos d'inspirer aux malades une défiance & des répugnances qui ne pouvoient manquer de leur être funestes. Qu'il est déplorable que le desir d'opérer le bien, rencontre tant d'obstacles ! Il n'y avoit que le sentiment d'un sot orgueil, ou d'une basse jalousie, qui pût être l'ame d'une pareille conduite. J'ai fait de mon mieux pour les étouffer, & je n'ai pû y réussir. Je croirai avoir servi l'humanité en éclairant ceux qui, avec des vues plus droites, ne cherchent qu'à s'instruire. Soit qu'ils ayent l'épidémie sous les yeux, soit qu'ils soient dans le cas de l'attendre, peut-être, comme moi, seroient-ils, au premier coup d'œil, tentés de la ranger dans la classe des inflammations, ce qui seroit une source féconde d'erreurs dans le traitement. Je m'empresse de leur communiquer ce que m'a appris l'attention que j'ai personnellement donnée à plus de trois cens maux de gorge gangréneux, sans y compren-

dre ceux qu'ont traité les perſonnes qui ont adopté ma méthode, & qui m'ont rendu un compte exact.

Cette maladie, comme la petite-vérole, voltige d'un village à l'autre; mais elle ne reſſemble pas aux autres épidémies qui frapent tout à coup un grand nombre de perſonnes, & paſſent comme un orage: elle attaque en détail, & c'eſt en cela qu'elle eſt plus perfide, parce qu'elle porte moins d'alarmes, & attire moins l'attention de ceux qui ſont prépoſés pour veiller à la ſanté des citoyens. Dans les grandes maladies populaires, le miniſtère ouvre les yeux, & envoye des ſecours. Ici la multitude de malades ne frappe pas, & cependant toute une habitation ſe mine inſenſiblement & ſe dépeuple. Ce ſont les plus ſolides eſpérances de l'Etat, c'eſt la poſtérité qui doit nous ſuccéder, que moiſſonne cette cruelle contagion. Le ſeul petit village d'Elcour, compoſé de quarante feux au plus, a perdu quarante-deux enfans pour un hyver; Nullemont, quinze en cinq ſemaines; Gourcelles, ſept en huit jours, dont quatre pour une ſeule maiſon. Quels déſaſtres! & quel malheur

qu'on les ſente ſi peu ! C'eſt dans trente ans qu'on appercevra, d'une manière ſenſible, cette dépopulation. Ces pertes ſont d'autant plus grandes, qu'elles le paroiſſent moins. J'ai bien lieu de craindre qu'elles ne ſe perpétuent. La miliaire, autrefois maladie paſſagère eſt à préſent endemique chez nous. N'en ſera-t-il pas de même du mal de gorge ? Il prend le train de ſe fixer dans nos contrées : il ſe répand par tout. Dans les premières années il regnoit pendant la ſaiſon pluvieuſe, c'eſt-à-dire, depuis le commencement d'Octobre juſqu'à la fin d'Avril. Les gelées amortiſſoient ſa fureur ; elle reprenoit de nouvelles forces au dégel & dans les brouillards. Je le voyois rarement l'été. Depuis quelques années c'eſt une maladie de toute ſaiſon. Quoique l'automne & l'hyver ſoient toujours de préférence, le tems de ſon ravage le plus univerſel, je l'ai vûe les années précédentes prendre après l'équinoxe du printems, un caractère plus farouche. Dieu veuille que je puiſſe concourir à réprimer ſes fureurs. Si je ſuis utile, mes voeux ſont remplis.

J'ai diviſé cet Ouvrage en trois Sec-

tions. La première contient la description de la maladie telle que je l'ai vûe. Elle n'est pas en tout point la même que celle de la Visitation du Fauxbourg Saint Germain ; elle est plus chargée de simptômes. Peut-être offre-t-elle encore ailleurs à la sagacité des Observateurs, d'autres phénomènes qui nous sont inconnus ici. Je puis me piquer d'exactitude en cette partie. J'ai fait ensorte de ne rien laisser échapper. J'y ai ajouté les pronostics de ce qui arrive, non pas infailliblement, mais communément à la suite de tel & tel simptôme. Exiger que le pronostic fût d'une certitude indubitable, ce seroit injustice. Hyppocrate nous a avertis qu'ils ne sont jamais tout à fait sûrs. Qui cependant, mieux que lui, savoit apprécier les signes dans les maladies ?

La seconde partie contient la méthode curative.

La troisième, quelques cas extraordinaires dont j'ai crû que l'histoire ne seroit pas déplacée à la fin de cet ouvrage. Ils y sont en petit nombre. J'y ai joint quelques pièces rélatives aux maux de gorge gangréneux, une lettre écrite à M. Raulin, & sa réponse.

J'ai crû qu'il étoit inutile de differter ſur les cauſes de la maladie. Qu'aurois-je pû dire de poſitif ? A qui eſt-il donné de deviner de quelle nature ſont les miaſmes contagieux qui cauſent le mal de gorge ? Pourquoi ils s'attachent à cette partie de préférence ? Quelles diſpoſitions ils doivent rencontrer dans le corps pour y développer une putréfaction ſi prompte & ſi dangereuſe ? On ne peut hazarder là-deſſus que des ſiſtêmes ; & tout ſiſtême eſt un fondement bien ruineux pour la pratique. Les anciens ſe ſont contentés d'obſerver les ſimptômes des maladies, leur connexion, leur analogie avec les ſimptômes de maladies différentes, & l'effet des remédes qu'ils y appliquent. C'eſt ainſi qu'ils ſe ſont formés au traitement des maux les plus graves. Toutes les fois que la médecine s'eſt écartée de leur façon de philoſopher, ce n'a été qu'à la honte de l'art, & au détriment de la pratique. N'oublions jamais la maxime de Van Swyeten : *Non ex intellectis cauſis, ſed ex obſervatione fideli effectuum morbos cognoſcere & curare.*

Je dois en finiſſant prévenir un re-

proche qu'on ne manquera pas de me faire, & que m'ont déja fait quelques amis ſous les yeux de qui cet Ouvrage a paſſé. Le ſtile en eſt très-négligé; peut-être même le trouvera-t-on trop rempli d'expreſſions inuſitées. Je paſſe volontiers condamnation ſur ces deux articles. Je n'ai pas écrit pour plaire. La continuité de mes courſes ne m'a guères laiſſé le loiſir de châtier la diction. Trop heureux de pouvoir dérober à mes occupations le moment de pouvoir faire l'extrait de mes mémoires, & mettre en ordre mes penſées. J'ai regardé l'élégance & la pureté du ſtile comme un ornement étranger qui m'auroit demandé trop de tems. Quant au *néologiſme*, je l'ai crû néceſſaire pour exprimer fortement mes idées. Les Arts & les Sciences ont le privilége de parler un langage à part, & de franciſer des expreſſions énergiques que d'autres ne ſuppléeroient que foiblement. Si bien des termes ne ſont pas François, ils méritent de l'être.

APPROBATION

Des Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS, soussignés, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour l'examen d'un Livre intitulé, *Description des maux de gorge gangreneux qui ont régné à Aumale & dans le voisinage, par M. Pierre MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Docteur en Médecine en l'Université de Rheims, &c.* avons trouvé cet ouvrage conforme à la plus saine doctrine, plein de vues utiles & sçavamment exposées; nous ne pouvons qu'exhorter l'Auteur à continuer des travaux si utiles à l'humanité & si glorieux pour lui. A Paris, ce 5 Décembre 1763.

MARTEAU, D. M. P. LORRY.
ROUX, D. M. P.

Vu le rapport de M.rs les Commissaires ci-dessus nommés, la Faculté approuve l'ouvrage de M. Marteau de Grandvilliers, intitulé *Description des maux de gorge gangreneux.*

BELLETETE, Doyen de la Faculté de Médecine.

DESCRIPTION



DESCRIPTION
DES
MAUX DE GORGE,
ÉPIDEMIQUES ET GANGRÉNEUX.

L'Esquinancie gangréneuse attaque spécialement le bas âge. Cependant quand elle régne épidémiquement, elle n'épargne pas les adultes; moins encore les femmes que les hommes. Il semble que la molesse & le relâchement des fibres soient des prédispositions à cette maladie. De là vient qu'en général elle est moins dangereuse pour ceux dont la fibre est forte & élastique, que pour les constitutions phlegmatiques, lâches & moles. Aussi, généralement parlant, ai-je toujours remarqué moins de danger pour les hommes que pour les femmes, pour les vieillards que pour les adultes; moins pour ceux-ci que pour la jeunesse & l'enfance.

Ceci n'eſt cependant pas vrai ſans exception.

Cette maladie eſt contagieuſe. Cette vérité eſt hors de doute. J'ai vû dans une même maiſon juſqu'à onze malades attaqués ſucceſſivement. J'ai vû la mère de cette famille eſſuyer juſqu'à trois fois la maladie, & ſuccomber à la dernière. J'ai vû dans une autre maiſon ſept malades, deux deſquels étoient des hommes peu diſpoſés à la gangréne, tant ils étoient velus, robuſtes, & nerveux. Il n'eſt pas rare d'entendre dans cette épidémie, les plaintes d'un père qui a perdu en peu de tems quatre ou cinq enfans, tandis que la maiſon voiſine eſt ſaine.

La contagion m'a paru ſe communiquer, ſurtout, par l'haleine des malades. Une ſœur de notre Hôpital ayant eu l'imprudence de recevoir de trop près celle d'une petite fille mourante, fut deux heures après ſaiſie du même mal, & courut le plus grand danger. Les perſonnes d'un âge avancé n'en ont pas été ſi ſuſceptibles; non plus que ceux qui font un uſage fréquent & journalier de l'eau-de-vie. Sans doute qu'ils ont le ſiſtême des ſolides trop roide. Il me ſouvient que j'ai fait la même remarque dans la Dyſſenterie de 1750, & peut-être ne ſeroit-ce pas ſans raiſon qu'on chercheroit quelque trait de

ressemblance entre ces deux maladies.

Rien n'est si irrégulier que l'invasion du mal de gorge gangréneux. On ne sait où l'attendre. Quelquefois il s'annonce par un léger sentiment de douleur & de chaleur à la gorge, avec une fébricule très-obscure qui se développe au bout de deux ou trois jours. Quelquefois il est pendant quelques jours précédé d'un mal-être général, d'un sentiment de pésanteur & de lassitude, avec des alternatives de petits frissons, & de petites chaleurs. Le levain gangréneux est encore confondu & comme délitescent dans la masse des liqueurs. Il n'est pas développé. La nature n'a encore fait aucun effort pour s'en délivrer, & le déposer sur quelque partie. Souvent l'Esquinancie gangréneuse attaque subitement par un frisson; d'autrefois par une douleur soudaine à l'une des amygdales; d'autrefois par un élancement subit dans l'oreille interne du côté qui sera bientôt affecté. D'autrefois encore la maladie s'annonce par un gonflement plus ou moins considérable, & plus ou moins douloureux de la parotide, ou des glandes maxillaires. J'ai vû cette maladie commencer par des vomissemens & des flux de ventre rébelles. Les malades s'étonnoient de vomir sans avoir, disoient-ils, mal au cœur. D'autres

ont commencé par une eſpéce de fiévre rouge que le friſſon ne précéde pas toujours, mais qui eſt preſque toujours accompagnée de flux de ventre putride, & de météoriſme de l'abdomen. Le mal de gorge ne ſe manifeſte que deux ou trois jours après. Il eſt alors généralement mortel; non qu'il fût du tout impoſſible de parer les accidens, ſi l'on voyoit les malades aſſez à tems pour les prévoir & les prévenir. Mais les gens de la campagne confondent cette fiévre avec la Rougeole qu'ils craignent peu. Ils s'imaginent qu'il ſeroit imprudent de tenter ici le moindre remède, & n'ouvrent les yeux ſur le danger que quand il eſt conſommé. Souvent un rhume de Cerveau, de fréquens éternuemens, ou le torticolis précédent l'attaque, & de pluſieurs jours.

Aux premiers ſimptômes que je viens de décrire ſuccéde la difficulté d'avaler, & la douleur à la gorge. La tête devient lourde; la douleur augmente. Quelquefois elle n'occupe qu'une amygdale, quelquefois toutes les deux; ou la ſeconde ne ſe trouve priſe que par propagation, deux ou trois jours après la premiere. Quelquefois la douleur s'étend juſqu'à l'oreille interne, avec élancement, bourdonnement & ſifflement. Les malades ſe plaignent de torticolis ou dou-

leur rhûmatique au cou. La fiévre eſt quelquefois médiocre, & la maladie n'en eſt pas moins dangereuſe. J'ai vû mourir au ſixiéme jour M. Bocquet, Chirurgien d'Aumale, qui n'a eu de fiévre que les douze premiéres & les douze derniéres heures de ſa maladie. Mais preſque toujours la fiévre eſt forte. Le pouls eſt précipité, rapide même, mais très-petit & très-ſerré. Rarement eſt-il développé ſurtout dans les enfans, & quand il y a flux de ventre ou vomiſſement. Il l'eſt un peu plus quand il y a diſpoſition à une éruption cutanée.

Il y a aſſez ſouvent dès le premier jour des nauſées, des rapports nidoreux, des vomiſſemens de matières vertes, jaunes, erugineuſes, âcres, & des flux de ventre très-fétides, ſéreux & de couleur de lie de Cidre. Les adultes au reſte ſont moins ſujets aux vomiſſemens, & aux diarrhées. Quand on ne réuſſit pas à les réprimer dès le premier jour ils abbattent les forces.

L'abbattement eſt preſque toujours très-grand dans les enfans. Ils ſont mous, manquent de courage, & ſe plaignent d'oppreſſion. Dans quelques uns la reſpiration eſt ſuſpirieuſe, & la jactation des membres continuelle. D'autres ſont tranquilles & accablés.

La plûpart des malades ont le visage pâle, plombé & bouffi. Quelques uns ont les yeux mornes, signe d'un mauvais augure. D'autres les conservent dans l'état naturel. J'ai quelquefois observé le visage haut en couleur quand le pouls étoit plein, fort & dilaté : mais cela n'arrive guéres qu'aux adultes.

Si l'on observe les amygdales, on en trouve tantôt une, tantôt toutes les deux gonflées. Dans ces premiers instans elles sont ou blanches comme un morceau de veau saisi dans l'eau bouillante, ou d'un rouge purpurin & terne, ou bien elles se couvrent d'hydatides ou vesicules blanches. Peu d'heures après elles se masquent d'une pellicule blanche, tantôt plus & tantôt moins épaisse. Quelquefois on n'apperçoit d'abord que quelques petites taches blanches semées çà & là sur l'amygdale; mais sous peu d'heures elles ne forment qu'une surface continue. C'est ainsi que se forme l'aphte gangréneux. Rien n'est si rapide que ses progrès. J'en ai vûs qui de lenticulaires se sont en moins de deux heures étendus à couvrir presque toute l'arriére bouche. C'est qu'il séjourne sous ces pellicules aphteuses une sérosité caustique qui cautérise & mortifie très-promptement les parties subjacen-

tes. C'eſt, pour me ſervir de l'expreſſion de M. de Tournefort, une eſpéce d'eau forte.

Bien des Chirurgiens dans nos Campagnes ne peuvent concevoir que ces eſcarres ſoient une véritable gangréne. Ils ne connoiſſent pour telle que celle qui eſt noire. Ils prennent ces taches pour la pellicule qui recouvre un abcès prêt à percer, comme ſi la ſuppuration s'établiſſoit dès le premier inſtant. Il faut cependant en convenir, cette erreur a conduit à quelques avantages dans la pratique. Quelques uns ont eu la hardieſſe de plonger pluſieurs coups de lancette dans ces prétendus abcès. Ils n'ont point tiré de pus, mais il s'eſt fait un dégorgement conſidérable, muqueux & ſanguinolent qui a ſauvé beaucoup de malades. Cette méthode peut n'être pas à mépriſer; mais elle mérite d'être examinée, avant de s'y livrer avec trop de témérité. Je ne puis oublier un fait que m'a cité M. Vrayet Médecin d'Abbeville. Un Chirurgien de Campagne ſcarifioit en ſa préſence l'amygdale d'un enfant de ſix ans. Il avoit apparemment atteint l'une des artères œſophagiennes. Il ſe fit une hémorragie qui emporta en dix à douze minuttes, la malheureuſe victime de la maladreſſe du Scarificateur.

Non-ſeulement les amygdales ſe gonflent, mais auſſi la luette, & le voile du palais. L'engouement de toutes ces parties devient même quelquefois ſi conſidérable, qu'il eſt impoſſible de découvrir autre choſe que les arcades antérieures, & la luette. Celle-ci devient groſſe, allongée, traînante, gorgée d'une ſéroſité rougeâtre. Tout le voiſinage eſt d'un rouge livide comme les chairs baveuſes d'un ulcère qui tend à la gangréne. Ces chairs deviennent de plus en plus violettes, ou ne tardent pas à ſe couvrir d'une coëne jaunâtre, griſe, brune ou d'un blanc ſale. Quelquefois ces parties reſtent d'un rouge brun, ſéches & luiſantes, avec des ſignes évidens de tuméfaction. J'ai pluſieurs fois vû ces engorgemens rouges & luiſans, ſe métamorphoſer en aphte de proche en proche par ſucceſſion de tems, & couvrir tout le palais juſqu'à la racine des dents.

Quand l'engouement des amygdales & de la luette eſt conſidérable, elles ſe touchent, la reſpiration devient laborieuſe, & la déglutition impoſſible. Les alimens reviennent par le nez, ou ne peuvent paſſer qu'autant que les malades ſe le pincent.

Il ſurvient à pluſieurs un ptyaliſme abondant; mais on ne le rencontre guéres avec

le flux de ventre. C'eſt une ſalive muqueuſe & très-filante. Elle eſt quelquefois d'aſſez mauvaiſe odeur, ce qui eſt un très-mauvais ſigne. Je n'aime pas le crachottement dans cette maladie. Je n'ai pas eu lieu de remarquer qu'il fût bien favorable.

Quelques uns ſont attaqués de rhume. Les expectorations ne ſont que glaireuſes. Elles s'épaiſſiſſent quand la maladie ſe termine en bien. Ces toux au reſte me ſont toujours ſuſpectes. Je crains qu'elles ne ſoient l'effet du Stillicide de l'ichor cauſtique, le long de la trachée & ſur les bronches. Elle y peut cauſer des fuſées de gangréne : j'en ai plus d'un exemple. Les ſignes de cette propagation de la gangréne n'étoient pas équivoques, puiſque les malades ont, par les efforts de l'expectoration, rendu des portions de la membrane interne des bronches, & de la trachée artère. Ce cas eſt très-grave, & preſque toujours mortel. J'ai cependant vû des malades échapper à ce danger. J'en rapporterai quelques obſervations à la ſuite de cet ouvrage.

J'ai rencontré des malades, qui dès le premier ou le ſecond jour avoient l'haleine très-forte, ſans qu'on pût ſoupçonner la carie des dents d'y contribuer pour la moindre choſe. Cette puanteur eſt encore d'un très-

mauvais augure. Elle ſignifie la putréfaction très-avancée des viſcères de la poitrine, ou l'extrême putridité de l'ulcère de la gorge. Mais à peine rencontre-t'on ce ſimptôme ſur un dixiéme des malades. Au reſte j'en ai vû périr en très-peu de tems ſans avoir l'haleine mauvaiſe : elle n'accompagne pas toujours la pourriture la plus complette dans le corps vivant. Il eſt toujours de la prudence, avant d'établir un pronoſtic ſur ce ſimptôme, de s'informer ſi le malade n'a pas habituellement l'haleine forte, & d'examiner ſi cette puanteur ne procéderoit pas du vice des dents.

Si l'aphte fait des progrès, il s'étend tantôt au palais, & juſqu'aux gencives ; tantôt au voile du palais, & à la membrane pituitaire ; tantôt au pharinx, & tantôt aux larinx. C'eſt toujours un augure ſiniſtre quand on ceſſe d'appercevoir ſa baſe, ou ſa circonſcription.

Quand il gagne la membrane pituitaire, la voix devient nazarde. Le nez diſtille un *ichor* cauſtique, blanc comme le petit lait. Cet *ichor* picote la membrane pituitaire, produit l'enchifrenement, des envies inutiles de moucher, de fréquens éternuemens, des ſaignemens de nez goutte à goutte, mais fréquens, & toujours d'un fâcheux pro-

noſtic ; ils ſont le témoignage de la diſſolution du ſang : rien ne l'opére plus vîte que le virus gangréneux ; ils ſont en même tems la marque de ſa grande acrimonie, & le ſigne de l'éroſion de l'extrémité des vaiſſeaux capillaires de la membrane pituitaire, que les efforts continuels & fruſtranés de moucher, dépouillent de ſa pellicule aphteuſe.

Cet *ichor* enflamme auſſi & gonfle les narines, & la lévre ſupérieure ; ſouvent même il les excorie. Ceux qui meurent en cet état périſſent la plûpart en délire, ou avec de légères convulſions : c'eſt ſans doute parce que la gangréne gagne le cerveau par les fentes orbitaires. Les urines ſe conſervent preſque toujours naturelles, ou cruës. J'ai cependant vû quelques uns de ces moribons rendre les derniers jours de leur maladie, des urines ſédimenteuſes.

Quand l'aphte s'étend vers le pharinx, il y a bien du danger qu'il ne gagne très-promptement l'œſophage & l'eſtomac. Le cas arrivant, ce ſont des hocquets & des vomiſſemens qui ſurviennent. J'ai vû un malade me rendre par le vomiſſement, un bon pouce de la doublure ou membrane interne de l'œſophage, bien conſervée dans ſa forme circulaire. Les extrémités étoient par

franges. C'étoit ſans doute la fluctuation de cet eſcarre, qui produiſant une ſorte de chatouillement, avoit provoqué le vomiſſement, à l'aide duquel cet eſcarre eſt ſorti. Il y a lieu de conjecturer que la fuſée ne s'étendoit pas plus loin, puiſque le malade a guéri. Ce n'eſt pas que les traînées d'eſcarre, juſqu'à l'eſtomac, ſoient décidément mortelles. J'ai vû Mlle. du B. au Château d'Orival, rendre par les ſelles un lambeau d'eſcarre qui s'étoit enlevé de l'eſtomac. On en trouvoit la preuve dans le ſentiment d'éroſion & de douleur qu'éprouvoit certain point fixe de ce viſcère, toutes les fois qu'elle prenoit une tiſanne de Quinquina. Une légère éruption au cinquiéme jour, a terminé la maladie & diſſipé le danger.

Comme il y a bien de l'apparence que c'eſt la fluctuation des lambeaux d'eſcarres dans l'œſophage, qui excite les nauſées, en y faiſant la même impreſſion que la barbe d'une plume, ces vomiſſemens ne ſont que ſimptomatiques. Ils ne fourniſſent pas une indication d'adminiſtrer l'Emétique, comme le font quelques Praticiens, ſur ces fins de maladie. Si l'on a deſſein d'entraîner par les efforts du vomiſſement, les eſcarres à demi détachés, il ſuffit de faire prendre quelques verrées d'infuſion de Sauge, de

Menthe, ou de Mélisse, ou de Capillaires, & de provoquer ensuite les nausées avec la barbe d'une plume : car il seroit alors dangereux de fatiguer l'estomac par les secousses violentes de l'Emétique. La prostration des forces en cet état est si grande qu'on ne sauroit trop les ménager ; ceci soit dit en passant.

Quand l'aphte s'étend de l'œsophage au ventricule, les hocquets & les vomissemens augmentent, surtout si le déchirement d'une portion assez considérable de l'escarre, met à nud les parties subjacentes qui sont encore saines : car alors l'estomac se révolte à la présence des alimens & des remédes. Cet état est presque incurable. Les malades éprouvent les anxiétés les plus cruelles, & meurent. J'ai ouvert dans notre Hôpital une jeune fille d'onze à douze ans, chez qui la gangréne avoit porté tous ses efforts sur le canal alimentaire : elle se plaignoit de mal de gorge, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence d'aphte, ni même de gonflement. Un vomissement cruel, & un flux de ventre durerent deux jours. Elle mourut. L'estomac étoit parsemé d'aphtes. Quelques portions des intestins portoient aussi des empreintes de gangréne. Ils renfermoient quelques vers, & rien de plus.

Le pouls de cette enfant n'avoit jamais pû ſe relever. Elle avoit gagné cette maladie à côté d'une de ſes ſœurs qui en étoit morte.

Si la propagation de l'aphte ſe fait vers le larinx, la voix devient rauque & ſourde. En ceci la maladie gangréneuſe diffère de l'eſquinancie légitime, dans laquelle la voix eſt grêle & glapiſſante. L'ulcère phagédénique enleve à l'épiglotte, à la glotte, & aux muſcles laryngiens, cette vibratilité, & cette contractilité ſi néceſſaires pour ſe reſſerrer & former des ſons aigus. Je n'inſiſte ſur ces différences que pour mieux faire ſentir combien nos maux de gorge tiennent peu de l'eſquinancie inflammatoire.

Quand l'aphte a gagné la trachée artère, s'il n'en occupe qu'une partie, la voix devient rauque & ſourde; je dis rauque & non pas nazarde. Ce ſont deux choſes qu'il ne faut pas confondre que l'enrouement, & le nazillonement. Celui-ci n'appartient qu'à l'engouement de la membrane pituitaire.

Si l'aphte occupe circulairement tout le larinx, le malade tombe dans l'aphonie ou extinction de voix. Il articule des paroles, il touſſe; mais il faut être très-près de lui pour l'entendre. Cela n'a rien d'étonnant: les organes qui ſervent à la formation des ſons étant détruits. Antoine-Henri d'Au-

male, jeune homme de ſeize ans, eſt le premier en qui j'aye obſervé l'extinction de voix, & une éruption. Il avoit à l'une des amygdales, une tache lenticulaire qui diſparut à la première touche d'eſprit de ſel. Cependant il ſe plaignoit toujours d'un violent mal de gorge, quoique je n'apperçuſſe aucun gonflement aux parties ſoumiſes à la vûe. La voix étoit éteinte. J'appliquai des véſicatoires aux jugulaires. Au bout de quelques jours il touſſa & expectora pluſieurs jours de ſuite des lambeaux d'eſcarres très-épais. La guériſon ſe fit attendre trois ſemaines. La voix revint peu à peu.

Si l'aphte s'étend juſqu'aux poumons, il naît auſſi-tôt une oppreſſion péripneumonique qu'accompagnent ſouvent les ſecouſſes d'une groſſe toux ferine, mais ſourde. Elle l'eſt moins, s'il ſe fait une exfoliation ou dépouillement de la membrane interne de la trachée artère. Au reſte la toux n'accompagne pas toujours l'aphte des poumons. J'ai vû pluſieurs malades qui les avoient parfaitement gangrénés, oppreſſés ſeulement ſans preſque touſſer. Je crois que la toux n'a lieu que quand il ſe fait quelque exfoliation. Alors l'air fait ſur les parties ſaines & dépouillées, des impreſſions trop vives qui les irritent. Peut-être auſſi le cha-

touillement des eſcarres flottans, ſuffit-il pour produire dans la trachée artère ces ſpaſmes, & ces toux convulſives. Du moins ceux que j'ai vûs touſſer avec aphonie & oppreſſion, ont-ils expectoré des lambeaux d'eſcarre. M. Vrayet d'Abbeville m'a fait voir une trachée avec les principales diviſions des bronches, rendue en un ſeul morceau par une femme enceinte, quelques heures avant ſa mort. J'en conſerve deux exfoliations dont je donne ici la figure. Elles m'ont été rendues par un jeune homme de la maladie duquel je donnerai l'hiſtoire à la fin de cet ouvrage. On ſent bien que ces cas ſont abſolument déſeſpérés. Cependant il peut arriver que les fuſées gangréneuſes vers les bronches, ayent peu d'étendue. S'il ſe fait avulſion de l'eſcarre, il reſte un ulcère qu'il n'eſt pas impoſſible de guérir. J'en ai quelques exemples, entr'autres une niéce du Curé de Campneuſville au Comté d'Eu, qui a craché le pus pluſieurs mois. Quand on eſt aſſez heureux de conduire ſes malades à ce terme, on a le tems de tâter l'effet des remédes, & de les varier. Cette maladie rentre alors dans la claſſe des phtiſies pulmonaires.

Quelquefois les aphtes s'établiſſent en même tems à la gorge, à l'eſtomac, & dans

le canal inteſtinal. Quelquefois même ils attaquent ces viſcères pluſieurs jours avant de ſe manifeſter à la gorge J'en ai vû quelques uns qui ne ſe ſont plaints de la gorge que dix à douze heures avant la mort, quoiqu'ils fuſſent malades depuis deux à trois jours. Ces cas ſont déſeſpérés. Il n'y a plus ou preſque plus de reſſource quand on n'eſt pas appellé aſſez à tems pour empêcher l'ulcère de s'étendre au-delà de la gorge, ou quand on n'eſt pas aſſez heureux pour preſſentir qu'il commence ſes ravages par les parties internes qu'on tenteroit alors de défendre à l'aide des cordiaux & des antiſeptiques.

Toutes les fois que l'aphte gangréneux aſſiége le canal alimentaire, l'eſtomac & le ventre ſe ballonent & ſe gonflent. Les douleurs s'y font ſentir; mais d'une manière la plûpart du tems obſcure. Elles s'amortiſſent peu à peu, à meſure que la mortification s'établit. A la fin c'eſt une inſenſibilité parfaite. La plûpart de ces malades ont un flux de ventre peſtilentiel très-abondant, mais qui ne diminue pas le météoriſme. Ils ont auſſi des nauſées. Il ne faut cependant pas conclure de-là que les nauſées & le flux de ventre ſoient des compagnons individuels du gangréniſme de l'eſtomac & des inteſtins.

J'ai vû des malades guérir avec ces ſimptô-mes, le pouls eſt un moyen ſûr de ne pas prendre le change. Avec le gangréniſme des viſcères, il eſt bas, petit, miſérable, fugitif, rapide, preſqu'éteint. Les yeux ſont caves & languiſſans, la peau froide. Dans le cas oppoſé, le pouls eſt plus conſiſtant, plus épanoui, plus régulier, quoiqu'on le trouve encore ſerré par comparaiſon avec celui des malades qui ont le ventre molet. La peau eſt plus brûlante, & le viſage moins livide & plombé. J'obſerverai cependant que quand les évacuations abondantes, ſoit par haut, ſoit par bas, s'opiniâtrent au-delà du premier jour, l'événement devient très-douteux, à cauſe de la proſtration des forces.

Un phénomène qui ma toujours étonné, c'eſt qu'il arrive ſouvent que les malades avalent plus facilement le dernier jour que dans l'état de la maladie. A voir la déglutition ſi libre, on ſeroit tenté de les croire hors de danger, ſi les ſimptômes les plus allarmans n'annonçoient la proximité de leur fin.

La fiévre qui accompagne cette maladie, n'a rien de régulier que ſon irrégularité. Cependant elle eſt toujours plus forte la nuit. Elle eſt quelquefois très-véhémen-

te dans les commencemens de la maladie, & quelquefois peu considérable. J'ai rencontré plusieurs malades qui avoient le pouls dans l'état le plus naturel, quoique les aphtes fussent du caractère le plus effrayant. Mais il est presque général que dans l'état de la maladie, le pouls soit non-seulement fréquent mais rapide, & le plus souvent mou & foible. S'il est plein & dur, c'est surtout dans les maux de gorge avec éruption. S'il se développe, s'il devient large & souple, avec une vivacité régulière, & humidité de la langue, quelque forte que paroisse la fiévre, elle m'allarme moins. Cet état du pouls annonce les efforts victorieux de la nature qui commence à prendre le dessus, & dont les forces cessent d'être opprimées par le venin gangréneux. Quand au contraire de large & onduleux, il se resserre, devient très-petit, & très-fréquent, quelque bien d'ailleurs que puisse être le malade, il faut se défier. J'ai rencontré des aphtes très-malins avec une fiévre double tierce, dont les intermissions étoient très-marquées, mais dont les accès revenoient sans frisson.

La plûpart des malades n'ont point d'altération. Dans les uns la peau est brûlante, dans d'autres elle n'excéde pas la chaleur

naturelle. La plûpart ont le viſage pâle ; les yeux mornes & larmoyans, les lévres ternes, excepté ceux qui ont des éruptions, ou quand le pouls eſt dilaté, ce qui eſt rare.

La langue eſt ordinairement pâteuſe, blanche ou brune à ſa baze.

Quelquefois elle devient aride & ramoncelée, pleine de gerſures & de fentes. Je n'ai obſervé cette aridité que conjointe avec les éruptions. Le délire eſt alors preſque toujours de la partie : malgré cette aridité les malades ne demandent pas à boire. Les lévres en cet état ſont féches & noires. Ce ſimptôme qui n'eſt rien par lui même, demande la plus ſérieuſe attention. La féchereſſe & la gerſure des lévres rendent impoſſible la dilatation de la bouche, & par conſéquent l'inſpection de la gorge, & l'introduction du pinceau qui, comme je le dirai par la ſuite, doit y porter les remédes topiques. Il faut avoir ſoin de leur concilier de la ſoupleſſe, ſoit avec le liniment de Cerat, ſoit avec la graiſſe de Veau, ſoit avec le beurre frais, ou la crême.

Grand nombre des enfans attaqués de l'Eſquinancie gangréneuſe, rendent des vers. Les adultes n'en ſont pas toujours exemts.

Les urines ſont très-variables. Dans les uns elles ſont cruës & aqueuſes, ce qui eſt

de mauvais augure, ſurtout dans l'eſpéce éruptive : dans d'autres elles ſont naturelles, ce qui ne ſignifie encore rien de bon, quand en même tems il y a délire ou phrénesie. Dans d'autres, quoique naturelles, & même tendant à la crudité en les rendant, elles deviennent troubles au bout de quelques heures, & dépoſent un ſédiment gris-blanc. J'avois toujours regardé ceci comme un pronoſtic heureux : mais l'expérience m'a appris qu'il ne falloit pas compter avec trop de confiance ſur la bonté de ce ſigne. Il accompagne quelquefois les ſimptômes les plus décidément mortels. Quelquefois au-deſſus du ſédiment blanc, s'en précipite un ſecond briqueté & inégal. Cette eſpéce eſt en général moins favorable que la première. Tantôt les urines donnent, & tantôt elles ne donnent plus de ſignes de coction, phénomènes qui marquent l'inégalité des combats de la nature, & le beſoin qu'elle a qu'on ſoutienne ſes efforts. Chez d'autres elles ſont hautes en couleur, ſe troublent, & dépoſent un ſédiment briqueté, mais inégal & léger, aſſez ſemblable à la lie de vin. Ces urines ſont moins mauvaiſes que les enflammées. Elles promettent foiblement du mieux : elles ſont du moins le ſigne d'une coction commencée ;

mais dans cette maladie peut-on s'y fier? Ce n'eſt point tant ici le défaut de coction qui tuë les malades; elle peut être parfaite, manifeſter par tous les ſignes, la dépuration de la maſſe du ſang, on n'en a pas moins la douleur de perdre ſes malades, quand le vice local, quand l'aphte gangréneux ſubſiſte toujours. C'eſt un feu dévorant qui, de proche en proche, corrompt & détruit les ſolides, quand les fluides ſont purifiés; c'eſt une ſource impure qui reproduit à chaque inſtant le levain deſtructeur qui a cauſé les premiers déſordres.

Les urines ſont quelquefois rouges, vineuſes, brunes, avec ſuſpenſion ou nébecule. Ces urines ne ſe rencontrent guères qu'avec l'ardence de la peau, & l'aridité de la langue. Elles coulent difficilement; & en petite quantité.

Il ſe fait des éruptions dans cette maladie. Tous les malades n'y ſont pas ſujets: mais elles ſont communes parmi les enfans. Les adultes même n'en ſont pas à l'abri. La plus univerſelle eſt l'éruption rouge. Toute la peau devient quelquefois écarlatte; mais le plus ſouvent cramoiſi. Elle eſt âpre & dure, ſaillante par petits boutons comme un cuir chagriné, ou comme la peau d'une jeune volaille plumée. Ces petits

exanthêmes ne contiennent aucune sérosité. Le visage, les yeux & les bras se bouffissent. Ces éruptions se font sans sueurs, dès le second ou le troisième jour. Elles causent quelques démangeaisons & engourdissent les doigts. Elles se bornent quelquefois aux bras, au col & à la poitrine. Quelquefois elles se répandent sur tout le corps. La face n'en est pas exemte. Cette éruption diffère à plusieurs égards de la miliaire qu'on observe rarement à la face & surtout aux paupières, & qui d'ailleurs présente des vésicules pleines de sérosité.

Ces éruptions sont quelquefois accompagnées de flux, & quelquefois de paresse du ventre; mais la diarrhée opiniâtre & abondante les fait évanouir. Elles sont aussi presque toujours précédées de vomissemens.

Quand ces éruptions surviennent au mal de gorge, quand elles fixent les progrès de l'escarre, quand le flux est modéré, quand il n'est pas accompagné de tension de l'abdomen & d'aridité de la langue, elles sont ordinairement salutaires. L'aphte se circonscrit & cesse de s'étendre. Une partie de l'humeur déposée à la peau, cesse de faire à l'intérieur des ravages redoutables. Le malade est presque toujours en sûreté quand la

peau fe farine par larges écailles comme du fon, ce qui arrive auffi-tôt que ces exanthêmes fe flétriffent. Cette *furfurefcence* de l'épiderme eft prefque toujours accompagnée de la rémiffion de la fiévre, & de la fouplefſe du pouls. Cependant je dois obferver ici que quelques malades avec ces fignes fi favorables, & même avec ceffation de la fiévre, n'ont pas laiffé de tomber dans la leucophlegmatie, & de périr enfin, après un mois ou fix femaines de langueur, avec tous les fimptômes d'une hydropifie de poitrine. Deux ou trois autres après avoir paru pendant trois femaines ou un mois parfaitement rétablis du mal de gorge & de la fiévre éruptive, ont été fubitement attaqués d'une oppreffion violente, avec toux continuelle, & crachement ichorofa fanguinolent. Le pouls étoit prefqu'éteint. Les accès après deux ou trois heures de durée, ceffoient foudainement pour recommencer après dix à douze heures de relâche, & emporter le malade. L'un d'eux eft mort en moins de deux heures, au premier paroxifme.

Les éruptions rouges précédent quelquefois le mal de gorge, & le précédent même de plufieurs jours. Cette efpéce m'a paru jufqu'ici généralement funefte. C'eft une preuve

preuve de la ſurabondance du virus gangréneux, quand après en avoir dépoſé une partie à la peau, la nature s'en trouve encore aſſez ſurchargée pour attaquer la gorge. Cette partie n'eſt dans ce cas, que la dernière priſe, & tout porte à croire que l'humeur a déja mortellement ſydéré les viſcères ; car j'ai toujours vû ces éruptions précoces accompagnées du méteoriſme & de l'inſenſibilité de l'abdomen, avec flux peſtilentiel, & paucité des urines qui demeuroient naturelles ou cruës. Ce n'étoit que douze ou quinze heures avant la mort que ſe manifeſtoit le mal de gorge ; mais il s'étendoit avec la plus grande rapidité. Ces malades périſſoient en trois ou quatre jours, la plûpart rendant des vers. Le pouls ſur les fins étoit très-vif & très-débile. On en peut inférer que la putridité avoit commencé par porter ſourdement ſes efforts ſur les viſcères, & que le mal de gorge n'étoit là qu'une propagation du gangréniſme général Auſſi ces malades devenoient-ils tous violets après la mort. J'ai eu le déplaiſir de n'en voir aucun qu'à l'extrémité, quand le mal étoit au-deſſus de tout reméde, parce que dans nos petites Villes, comme dans les Campagnes, le peuple s'inquiéte peu des éruptions des enfans. S'il appelle des ſecours, ce ſont

ceux des Chirurgiens qui laiſſent échapper les momens les plus précieux pour entamer la guériſon. Je ne puis prononcer s'il auroit été poſſible d'apporter remède à cette éruption dès les premiers inſtans. J'oſerai cependant haſarder quelques réfléxions ; mais je prie ceux qui liront cet ouvrage, de ne les prendre que pour ce que je les donne, c'eſt-à-dire pour de ſimples conjectures. A Dieu ne plaiſe que j'aye la témérité de propoſer mes idées, pour des régles de pratique dans des circonſtances ſi embarraſſantes.

Cette éruption commence avec la maladie. Elle n'eſt pas l'effet de la coction, ni l'effort d'une nature victorieuſe. Elle eſt le produit de la ſurcharge. Elle n'opère pas une entière dépuration des liqueurs. Il reſte encore aſſez de levain morbifique, pour attaquer les viſcères eſſentiels à la vie. Quelles indications pourroit-on ſe propoſer ? Celles de ſuppléer par d'autres évacuations, puiſque le tranſport d'une portion de l'humeur à la peau ne ſuffit pas. Des véſicatoires appliqués aux parotides paroîtroient ſans inconvénient. Ce ſeroit ouvrir une large iſſuë, fournir un écoulement abondant à l'humeur virulente. Mais comme le canal alimentaire eſt un foyer, dont les

impuretés renouvellent à chaque inſtant l'infection des liqueurs, ſeroit-il déraiſonnable de le vuider par les ſecouſſes d'un vomitif un peu fort. Les évacuations ſupérieures troublent rarement les éruptions. Tout ce que je craindrois ce ſeroit les évacuations par les ſelles. Celles là rappellent de la circonférence au centre, & font diſparoître, ou tout au moins languir l'éruption; c'eſt par cette raiſon qu'il me ſemble qu'il ſeroit de la prudence d'aſſûrer le vomiſſement par une doſe un peu plus forte d'émétique, d'ipécacuanha, ou tel autre remède. Des cordiaux legers pourroient ſuccéder immédiatement à l'émétique. Ils rétabliroient la détermination à la peau, ſuppoſé qu'elle eût été ſuſpendue. La thériaque, le camphre, la liqueur minerale d'hofman, l'éther, l'eau de ſaffran, la meliſſe, la menthe, le botrys, ou tels autres plantes aromatiques, fourniroient à un Praticien dequoi ſatisfaire à ſes vûes, par la variété des remédes les plus appropriés aux circonſtances & au goût des malades. L'éruption devenue plus bénigne, laiſſeroit du moins le loiſir de ſe retourner. Après la furfureſcence de l'épiderme, on combattroit les reſtes de la pourriture par les purgatifs vermifuges les plus doux. Deux ob-

ſervations ſembleroient autoriſer cette méthode, & donneroient lieu d'en eſpérer quelque ſuccès.

Un enfant fut ſaiſi du mal de gorge gangréneux. Au bout de vingt-quatre heures ſe fait une éruption rouge par toute l'habitude du corps. Elle avoit été précédée de nauſées. On donna l'émétique en lavage. Il opéra peu par le vomiſſement, mais beaucoup par les ſelles. L'éruption ſe flétrit, les yeux devinrent triſtes, la face pâle, le pouls rapide & preſqu'éteint. Je fus appellé. Un verre de vin ſucré fut le premier reméde que je trouvai ſous la main. Deux heures après je fis prendre une cuillerée d'huille d'amandes douces, avec deux grains de camphre. Le pouls ſe ranima, l'éruption ſe rétablit. Au cinquiéme jour il ne reſtoit rien à déſirer pour la guériſon. C'eſt ainſi que les fautes de l'empiriſme peuvent tourner à profit. Ces tentatives hardies nous apprennent quelquefois le chemin du ſuccès. Je ne prétens pas inſinuer qu'on puiſſe, ſans la plus dangereuſe imprudence, troubler une éruption critique. Je ſçai combien on doit la reſpecter. Mais doit-on tant craindre de troubler celle qui n'eſt que ſimptomatique, qui laiſſe ſubſiſter tous les accidens, & qui eſt preſque tou-

jours l'avant-coureur de ſimptômes encore plus fâcheux ? Doit-on le craindre, ſurtout quand on n'employe que des évacuans, dont l'effet n'eſt guères ſuivi de la rentrée des puſtules ; & quand d'ailleurs on a la reſſource de les rappeller à la peau ? Il eſt vrai qu'une obſervation ſolitaire ne ſuffit pas.

La ſeconde eſpèce d'obſervation qui ſemble juſtifier la méthode que je propoſe, eſt la guériſon naturelle de quelques unes de ces fiévres rouges. J'ai rencontré quelques malades, qui par les ſeules forces de la nature ont échappé au danger, ſans avoir preſqu'eſſuyé de mal de gorge. Le cidre nouveau, dont ils faiſoient leur boiſſon, leur tenoit lieu de cordiaux & de léger laxatif. Au reſte, je ne diſſimulerai pas que ces maladies ont été longues. Elles ont conduit au maraſme le plus hideux. Après le quarantième jour, il y avoit encore fiévre hectique avec tenſion & flux de ventre. C'étoit outre cela, tantôt des douleurs ſciatiques, tantôt des gonflemens douloureux aux genoux ou aux malléoles. Des urines troubles, bourbeuſes, purulentes diminuoient ces gonflemens, qui ſans phlogoſe étoient accompagnés d'une véritable fluctuation. Des urines crues annonçoient

leur retour. Il auroit fallu donner iſſue à ces matières ſanieuſes qui ſe jettoient ſur les articulations : mais les parens n'entendoient pas raiſon ſur cet article, eſpéroient tout du tems & de la nature, & aimoient mieux laiſſer leurs enfans dans le danger que les ſauver par une opération, dont l'idée ſeule les révoltoit. Auſſi pluſieurs ſont-ils péris en léthargie, ou avec le râlement, par la metaſtaſe de l'humeur morbifique au cerveau, ou à la poitrine. D'autres ont ſurvécu. Je ne dois pas omettre que ceux-ci n'ont échappé qu'à la faveur d'un écoulement ichoroſo-purulent des oreilles, écoulement qui ſe décidoit avant l'éruption, ou au plûtard vingt-quatre heures après. Je ne doute pas que cette eſpéce de dépôt n'ait contribué pour beaucoup à la guériſon, & c'eſt pour imiter la nature, & faire une diverſion prompte que je propoſe l'application des véſicatoires dans les éruptions prématurées. La nature ſe pratiquoit là un égout, par lequel elle ſe délivroit d'une partie de l'humeur morbifique. Elle étoit toute ſemblable à celle qui ſort du nez de ceux à qui l'aphte gagne la membrane pituitaire. C'étoit autant de débaraſſé. Les forces vitales ſuffiſoient à la ſubaction du reſte ; aidées des ſeules boiſſons dont les

gens de la campagne font leurs cordiaux. Pourquoi la ſuppuration des parotides n'auroit-elle pas les mêmes avantages ? Pourquoi des cordiaux tempérés, plus appropriés à la nature de la maladie, & ſagement adminiſtrés, ne promettroient-ils pas des ſuccès plus aſſurés ?

La fiévre rouge n'accompagne pas toujours l'eſquinancie gangréneuſe. C'eſt quelquefois la miliaire ; mais cette dernière éruption ne ſe fait qu'après la terminaiſon des aphtes ; de ſorte que le danger de la gangréne ne s'éclipſe que pour faire place à celui qui accompagne l'éruption miliaire. C'eſt une ſeconde maladie qui ſuccéde à la première, qui demande autant de ſoins, & qui cauſe autant d'allarmes, juſqu'à ce que les petits phlyctènes ſoient flétris. Ce n'eſt que depuis quatre ans que j'ai vû les maux gorge gangréneux ſe terminer par cette eſpéce d'éruption. Les eſcarres ſe circonſcrivent & deviennent d'un beau blanc, dès que les ſueurs commencent à s'établir. Ces ſueurs ſont peu de jours après ſuivies de l'éruption, & pendant cet intervalle la gorge ſe nettoye, ou du moins il y reſte ſi peu d'aphtes, que ce n'eſt plus un objet d'inquiétude. Cette terminaiſon que la maladie gangréneuſe a priſe depuis quelques

années, confirme les conjectures de M. Vanſwyeten. Il ſoupçonnoit que les aphtes pouvoient bien n'être qu'une miliaire avortée.

Il y a une différence entre l'éruption miliaire & l'éruption rouge dans nos maux de gorge : c'eſt que celle-ci ne dure guères au-delà du cinquiéme jour à dater de ſon apparition, & que la miliaire en dure quelquefois quatorze. Il repullule de nouveaux exanthêmes à meſure que les premiers ſe flétriſſent.

La fiévre eſt forte les premiers jours de l'éruption rouge, & ſouvent avec délire la nuit ; elle relâche quand l'éruption commence à ſe flétrir, & quand les urines deviennent ſédimenteuſes. L'éruption miliaire eſt auſſi-tôt accompagnée de la rémiſſion de la fiévre ; mais il arrive auſſi qu'elle ſe reléve ſur les fins, avec délire & convulſions.

J'ai pluſieurs fois obſervé dans l'éruption rouge les exanthêmes blanchir au bras & au col comme une miliaire laiteuſe, avant de ſe fariner. Dans l'éruption miliaire, comme dans la rouge, j'ai remarqué des malades, chez qui le derme au retour de la maladie, s'enlevoit aux extrémités, par lambeaux de deux & trois pouces, & de

l'épaiſſeur d'un fort parchemin : qu'en conclure, ſinon l'extrême malignité de l'humeur éruptive ?

J'ai vû trois autres eſpéces d'éruptions ſingulières dans cette maladie : mais comme chacune d'elles ne s'eſt préſentée qu'une ſeule fois, j'ajouterai ces obſervations ſolitaires à la fin de cette diſſertation.

Je n'ai remarqué dans nos maux de gorge d'autres criſes que des ſueurs, (quand j'ai été aſſez heureux pour pouvoir les provoquer), les éruptions qui ſuccédent aux aphtes, & les parotides. Je ne range point dans la claſſe des évacuations critiques les vomiſſemens, les diarrhées, le ptyaliſme, quoique peut-être ils ayent aidé à la guériſon de quelques malades. Doit on regarder comme critiques les efforts d'une nature en déſordre, efforts prématurés qui laiſſent ſubſiſter une partie des ſimptômes les plus graves, & qui n'arrachent pas le malade au tombeau ? Je crois qu'il eſt plus ſage de les enviſager, tout au plus, comme critico-ſimptomatiques ; c'eſt-à-dire, comme des évacuations qui pouvoient donner quelque ſoulagement, mais qui étoient moins une voye de dépuration complette & ſuffiſante, & les ſignes de la victoire de la nature, que le témoignage de la grandeur de la maladie.

Il s'en faut que ces eſpéces de criſes, toutes imparfaites qu'elles ſont, ſe ſoient rencontrées chez tous les malades. J'en ai vû pluſieurs qui ont guéri ſans parotides, ſans éruptions, ſans diarrhée, ſans ſueurs & ſans ptyaliſme; mais j'en ai vû très-peu qui ayent guéri ſans quelque ſigne de coction dans les urines. Il y a bien de l'apparence que la diuréſe eſt une excrétion aſſez ſalutaire dans cette maladie, quand elle entraîne une partie de l'humeur morbifique.

Quand le mal de gorge ſe termine en bien, les aphtes ceſſent d'abord de s'étendre, enſuite ils diminuent peu à peu. Le contour devient plus vermeil & plus fleuri, la pellicule ou tache blanche ſe diviſe, & laiſſe appercevoir entre pluſieurs nuages ou bandes blanches, des chairs de belle couleur. La partie affectée ſe détuméfie, & la déglutition devient plus facile. La langue s'humecte ſi elle étoit aride. Ces cures ſont ordinairement terminées en cinq ou ſept jours; ce n'eſt pas que la fiévre ne s'étende quelquefois au-delà, mais elle céde facilement aux derniers remédes: en tout cas elle inquiéte peu quand l'eſcarre eſt tombé. Ce que je dis ici de la durée ordinaire des aphtes, n'eſt pas ſans exception.

J'en ai vû qui occupoient tout le palais, jusqu'au fond de l'arrière-bouche, s'opiniâtrer près d'un mois avec une fiévre intermittente anomale, & ne se déterger qu'après ce laps de tems.

J'ai eu l'occasion de voir quelques malades qui avoient eu le bonheur de guérir par l'avulsion spontanée de l'escarre gangréneux. Trois mois après ils avoient les amygdales grosses & squirreuses. D'autres après la chute spontanée de ces escarres, avoient conservé un ulcère si rongeant qu'il avoit détruit la luette, & partie du voile palatin, de sorte que deux mois après les alimens revenoient encore par le nez.

Quand le mal de gorge se termine en mal, il tuë quelquefois en deux ou trois jours, communément en quatre ou cinq : rarement épargne-t'il jusqu'à la fin du neuvième, quoique j'ai vû le danger s'obstiner de beaucoup au-delà de ce terme. Quand il s'étend si loin, les premières apparences sont communément très bénignes : cette remarque doit tenir dans une défiance perpétuelle & le malade & le Médecin. M. Vrayet d'Abbeville m'a assuré avoir vû mourir au vingt-cinquième jour la fille d'un Chirurgien, âgée de douze ans ; elle n'avoit pas eu de fiévre. A l'ouverture du ca-

davre, on trouva les poumons & la trachée artère gangrénés ; le foye étoit ſquirreux.

En même temps que les aphtes phagédeniques, il régne des aphtes d'une eſpéce plus bénigne, & qui cédent plus facilement aux premiers remédes. Je ſuis tenté de croire qu'ils ne différent que du plus au moins, ſoit à raiſon de la diſpoſition du ſujet, ſoit à raiſon de la quantité d'humeur morbifique. Il eſt certain que c'eſt toujours une même cauſe qui développe plus ou moins d'activité, ſuivant la diverſité des tempéramens; car les aphtes que je regarde comme bénins, produiſent la plûpart des ſimptômes de l'eſpéce maligne, mais dans un moindre degré de violence. Il ſeroit à ſouhaiter, que pour ne pas les confondre, il fût poſſible d'établir des ſignes certains de leurs différences. Mais procédant d'une même origine, ils ont toujours un air de famille, pour me ſervir de l'expreſſion vulgaire. Il m'eſt arrivé ſi ſouvent de voir les aphtes les plus dangereux ſe cacher ſous les apparences d'une bénignité perfide, que je ne connois encore entre ces deux eſpéces aucune diſtinction certaine. Ce n'eſt que l'événement qui apprend à les diſcerner; c'eſt-à-dire qu'on ſait en quelle

classe les ranger quand on n'a plus besoin de savoir à quelle classe ils appartiennent. Il en est ici comme de la petite vérole, dont le caractère ne se démasque pas toujours dès les premiers instans. Au reste, voici les différences les moins équivoques que m'a offert la pratique : je ne les donne que pour ce qu'elles sont. Je n'ai pas envie de jetter, par des marques douteuses & les malades & ceux qui les traitent dans une fausse sécurité; elle pourroit coûter aux uns la vie, elle pourroit préparer aux autres des regrets. Pour moi je préfére d'avoir recours aux remédes, & surtout au Savon volatil toutes les fois que la nature de ces aphtes me paroît insidieuse. Les remédes ne tuent pas, j'aime mieux les donner à faux qu'avoir à me reprocher une négligence meurtrière. Une observation à la suite de cet ouvrage, prouvera que je n'ai pas tort de prendre ce parti.

Les aphtes que j'appelle bénins font des progrès moins rapides. L'amygdale est moins gonflée; la pellicule blanche moins épaisse; le voisinage plus vermeil & moins gorgé. Il n'y a ni douleur d'oreille, ni maux de tête : l'aphte demeure circonscrit. Le pouls est peu fébricitant, doux, mollet, & se soutient tel sans variations. Quelques

touches d'eſprit de ſel, & quelques gargariſmes diminuent ſi fort l'aphte, que le ſecond jour on n'apperçoit plus à l'amygdale que de la phlogoſe. J'ai vû l'éruption rouge ſuccéder, & faire tout-à-coup évanouir ces aphtules, & les malades guérir ſans autre ſecours que le gargariſme d'eau-de-vie. Le ſigne de guériſon ſur lequel on peut le plus compter, eſt le ſédiment ou la turbulence des urines, au ſecond ou au troiſiéme jour. La fiévre n'eſt qu'éphémère, ne s'étendant pas au-delà de ſoixante heures. On voit que ces ſignes ne parlent pas aſſez clairement, pour pouvoir ſe raſſûrer les premiers jours. La ſimilitude du ſédiment dans les deux eſpéces d'aphte, prouve au reſte l'identité du levain morbifique.

Cette maladie quand elle eſt portée à un certain dégré de malignité, eſt quelquefois terrible par ſes ſuites. Elle laiſſe aux uns des douleurs de poitrine, aux autres des langueurs d'eſtomac : quelquefois les amygdales demeurent groſſes & ſquirreuſes. D'autres, quelque tems après la convaleſcence, tombent dans la fiévre hectique, & ces fiévres les conduiſent au tombeau. D'autres, avec les apparences de la guériſon la plus certaine, & de la ſanté la plus raffermie, au bout de quinze jours,

trois ſemaines, ou un mois, tombent dans une bouffiſſure univerſelle. A la leucophlegmatie ſuccéde plus ou moins promptement la toux, l'oppreſſion de la poitrine, & la fiévre. Ils meurent avec tous les ſimptômes de l'hydropiſie de poitrine, ou bien l'aſcite ſe forme ; il ſe joint quelquefois à l'anaſarque une éruption de gratelle.

L'Eſquinancie gangréneuſe laiſſe à d'autres des écoulemens purulens des oreilles, à d'autres des douleurs de rhumatiſme ou de ſciatique, ou des gonflemens douloureux des articulations. J'ai vû une jeune Demoiſelle un mois après la convaleſcence, tomber dans une fiévre maligne, qui pendant vingt-quatre heures la jetta dans des convulſions violentes, avec le mal de tête le plus aigu, vomiſſement, & tenſion inflammatoire de l'abdomen. Quelques jours auparavant elle étoit devenue bouffie. La violence des convulſions lui fit entièrement perdre la vûe ; la prunelle étoit prodigieuſement dilatée, ſans autre marque d'altération dans l'organe. Ce ne fut qu'au bout de quatre jours qu'elle en recouvra l'uſage par l'action vive & ſoutenue des véſicatoires à la nuque & derrière les oreilles. Cette ſeconde maladie étoit un *reliqua* de la première : elle rendit plus de

vingt vers, en partie par le vomiffement; elle n'en avoit pas rendu un feul au retour du mal de gorge, quoique le Chirurgien l'eût purgée deux fois copieufement, & marié les anthelmintiques aux purgatifs. Mais dans cette maladie, comme dans toutes les autres, ces infectes n'obéiffent pas toujours aux remédes les plus efficaces, & il eft affez ordinaire dans les fiévres putrides de ne les voir céder que quand la maladie eft jugée.

Cette épidémie a été accompagnée d'une autre fiévre, qui avoit tant d'analogie avec celle-ci, qu'elle n'en différoit que par l'abfence des éruptions, & des aphtes à la gorge. Ce n'étoit au fond qu'une même maladie qui jouoit le prothée. Cette fiévre étoit contagieufe : elle emportoit plufieurs fujets dans une maifon, & à de courts intervalles. Je l'appelle *Cholera morbus aphteux*, à raifon du plus terrible fimptôme qui l'accompagnoit. Je fais que Sydenham a prétendu que le *Cholera morbus* étoit une maladie renfermée dans les bornes étroites du mois d'Août *; mais il n'en eft pas moins vrai,

---

* Cholera morbus, ex epidemicorum Autumnalium familiâ, menfe augufto exorfus intra anguftos unius menfis cancellos conclufus percurrit fua tempora. Sydenham de morbis epidemicis, p. 47, Lipfiæ 1711.

que j'ai obſervé celui-ci l'automne, l'hyver & le printems. Telle eſt ſa marche :

Les malades ſont ſubitement frappés d'un leger mal de gorge avec friſſon peu conſidérable ; le pouls eſt éteint, & à peine perceptible. Au froid de la fiévre, ſuccédent des vomiſſemens continuels, & une diarrhée abondante d'une odeur peſtilentielle. Le viſage eſt ou cramoiſi foncé, ou pâle. Avec la pâleur des lévres & des joues, les yeux ſont ternes & languiſſans ; avec la rougeur de la face ils ſont étincelans. Quelques-uns ont une ſoif inextinguible. Ils rendent peu d'urine, & cruë, rouge, ou aqueuſe. Si le pouls devient ſenſible, (je ne l'ai vû qu'une fois ferme, bruſque, & un peu vîte), il eſt petit, bas, & précipité. Ces malades avalent facilement, & à peine apperçoit-on quelques ſignes de phlogoſe à la gorge. Souvent même elle eſt pâle, & moins vermeille que dans l'état de ſanté, les amygdales ſurtout. Ces malades éprouvent ſur les fins des inquiétudes dans tous les membres, & ſurtout aux extrémités. La peau eſt toujours froide dans ceux qui ſont pâles ; elle n'excéde pas la chaleur naturelle, & au bout de douze ou quinze heures, elle devient froide chez ceux qui ont le viſage haut en couleur. Le ventre demeure plat,

mollet, & ordinairement inſenſible. Au bout de vingt-quatre heures, le pouls devient d'une fréquence étrange, & ſerré comme un fil; ils délirent. La langue à ſa baze eſt couverte d'une craſſe épaiſſe & blanche. Ils périſſent en trente-ſix ou quarante-huit heures. Après la mort ils deviennent plombés, & ſe putréfient promptement. Quelques-uns rendent des vers, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles ; mais cela eſt rare. Cette maladie attaque ſpécialement les enfans au-deſſous de l'âge de quinze ans ; cependant elle a auſſi attaqué quelques adultes. Quand on eſt appellé dès les premiers inſtans, & qu'on eſt aſſez heureux pour rompre la première impétuoſité des ſimptômes, ce *Cholera morbus* ſe convertit en mal de gorge gangréneux, ou en fiévre putride maligne, & ſe termine, ſoit par une parotide, ſoit par la conſomption lente de l'humeur morbifique, ſans autre criſe que le dépouillement entier de la peau des extrémités, & partout le reſte du corps la furfureſcence de l'épiderme.

Cette maladie qui paroît avoir eu un caractère preſque peſtilentiel, n'eſt elle pas évidemment la même que la fiévre aphteuſe? Outre l'identité des ſimptômes qui

lui ſont communs avec le mal de gorge gangréneux, elle ſe convertit aiſément en cette dernière maladie. d'ailleurs elles régnent en même tems, & les praticiens ont conſtamment obſervé, que toutes les maladies tiennent toujours quelque choſe de l'épidemie dominante. Enfin l'ouverture d'un Cadavre m'a confirmé cette conjecture. J'ai trouvé l'eſtomac marqué de taches blanches & violettes, des portions du Duodenum, de l'Ileon & du Colon de même couleur & évidemment gangréneuſes. Ces inteſtins fourmilloient de vers très-vivaces, dont pluſieurs faiſoient effort vers le Pilore; car à peine y eus-je donné un coup de ſcalpel, que trois ou quatre s'élancèrent.

Pour moi je crois que cette maladie n'a d'autre cauſe que le même levain qui produit les éruptions rouges, & les aphtes gangreneux. Je n'y vois de différence que le ſiége, & la diverſité des ſimptômes qui réſultent néceſſairement de la diverſité des organes que l'humeur affecte *. En un

* Pro ut variantur unius cujuſque partis.., miniſteria, ſic & diſſentiunt ſimptomata. Mead. de Venenis, p. 5.

mot, c'eſt une éruption manquée, qui au-lieu de ſe porter à la peau ſe jette ſur le canal alimentaire ; (car j'ai remarqué des éruptions incomplettes diminuer les accidens & le danger, quand par le moyen des cordiaux j'avois encore le tems de prévenir l'extinction entière des forces vitales, & d'imprimer à l'humeur éruptive de nouvelles directions vers la peau. La diminution des ſelles & des vomiſſemens étoit toujours proportionnelle à la grandeur de l'éruption),ou c'eſt un dépôt que la nature a manqué de faire ſur les parties de la gorge, puiſque toutes les fois qu'on peut réuſſir à y attirer l'humeur, on a moins à déſeſpérer, & qu'on gagne plus de tems pour l'attaquer avec avantage, ces parties intéreſſant la vie de moins près que les organes intérieurs.

Cette fiévre porte quelquefois ſubitement au cerveau. J'ai vû un jeune homme en mourir avec des ſimptômes différens de ceux que je viens de décrire. J'en donnerai l'hiſtoire à la ſuite des autres.

PRONOSTICS.

1. La fréquence & la petiteſſe du pouls ſont d'un mauvais augure : au contraire un

pouls large & doux eſt d'un heureux pronoſtic.

2. La rapidité & la petiteſſe du pouls marque encore un plus grand danger.

3. La fréquence des éternumens menace la membrane pituitaire d'être bien-tôt attaquée de l'aphte gangréneux. Le coryza ou enchifrénement eſt d'un même pronoſtic.

4. Le ſuintement ichoreux des narines marque un grand danger. Leur inflammation & celle de la lévre ſupérieure à la ſuite de ce ſuintement le dénote encore plus grand.

5. Il eſt extrême quand les hémorragies ſe font goutte à goutte, & ſe répétent ſouvent. C'eſt alors l'effet de l'éroſion de l'extrémité des vaiſſeaux capillaires de la membrane pituitaire que l'ichor cauſtique détruit. Les ſtillicides de ſang, ſont & le ſigne le moins équivoque du gangréniſme de cette membrane, & la preuve de la diſſolution putride du ſang. La gangréne gagne bientôt les fentes orbitaires, & le délire ſurvient.

Je dis les hémorragies fréquentes & goutte à goutte, & non les grandes hémorragies. Celles-ci dans les premiers jours m'allarmeroient moins. Je ne les ai jamais

remarquées qu'une fois dans notre épidémie; mais je les ai vûes ſans danger au commencement de beaucoup d'autres maladies où elles paroiſſoient la déplétion d'une pléthore locale, & procuroient le ſoulagement de la tête. On doit par analogie conjecturer qu'elles auroient conſtamment ici le même avantage.

6. Le nazillonement menace d'embarras la membrane pituitaire.

7. Les écoulemens ichoreux ou purulens des oreilles ſont ſalutaires. Leur ſuppreſſion ſoudaine n'eſt pas ſans danger.

8. Ces écoulemens ont paré à pluſieurs le mal de gorge, quand après un ou deux jours de fiévre ils ſe ſont établis.

9. Ces écoulemens altérent l'organe de l'ouie; mais cette ſurdité ſe diſſipe à la longue.

10. Plus les aphtes tirent ſur le noir, plus ils ſont dangereux. Ceux de la blancheur de la neige le ſont le moins de tous. Le blanc de lait, le jaune, le roux, le livide ſont preſqu'auſſi rédoutables que le noir.

11. Plus le voiſinage des aphtes eſt pâle, gonflé, ou d'une couleur rouge obſcur, ſec & luiſant, plus leurs progrès ſont rapides & leur épaiſſeur conſidérable.

12. Plus ils s'étendent promptement, plus le danger eſt urgent, de quelque couleur qu'ils puiſſent être.

13. Plus ils gagnent vers la trachée artère, l'œſophage, ou la membrane pituitaire, plus le péril augmente.

14. Tout eſt preſque déſeſpéré quand on n'en apperçoit plus la circonſcription.

15. Plus ils s'épaiſſiſſent, plus ils prennent un mauvais caractère.

16. Les aphtes qui repullulent après la chute des premiers eſcarres, ſont un ſigne mortel.

17. Il eſt avantageux de n'avoir pas de ſalivation. Outre qu'elle eſt la preuve d'une détermination trop décidée de la fluxion, ſur des parties déja trop malades qu'elle relâche, & qu'elle diſpoſe de plus en plus à la pourriture, elle eſt une ſource d'épuiſement. Cependant ſa ſuppreſſion pourroit être dangereuſe, ſi la nature ne la ſuppléoit par une autre évacuation telle que de douces moiteurs, ou une éruption; car l'humeur virulente que charie le ptyaliſme, une fois ſuſpendue, ſans aucune autre voye de décharge, s'engouë dans les parties de l'arrière bouche, ſe jette ſur la trachée artère & ſur les poumons, y cauſe des éroſions, & une toux déchirante, dont les efforts ébran-

lent & irritent perpétuellement les parties affectées. En général je n'aime pas la salivation dans cette maladie, & souvent je la crains comme un simptôme fàcheux.

18. L'insensibilité de la gorge est un signe mortel.

19. La tuméfaction de la luette est dangereuse : son gangrénisme l'est encore plus ; l'un & l'autre ménacent le voile du palais, & la membrane pituitaire de la propagation de l'escarre.

20. L'aridité de la langue, & sa gersure ménacent de délire, si les urines sont crues & aqueuses, ou décolorées.

21. Le gonflement extêrieur de la gorge dénote la grandeur de la maladie.

22. La détuméfaction subite de cette partie, marque encore un danger plus éminent. C'est ordinairement aux poumons que se jette l'humeur, & cette métastase est suivie d'une mort aussi prompte qu'assurée.

23. Une vuë naturelle laisse des espérances. Une vuë hagarde & étincelante ménace de délire ; une vuë morne & terne est l'avant-coureur de la mort. Peu de ceux qui ont les yeux bruns guérissent : marqueroient-ils une plus grande disposition à la putrescence?

24. L'extrême pâleur du visage & des lévres est un signe mortel.

25. La langue tremblante ménace de délire & de convulsions.

26. L'aphonie ou extinction de voix est un signe des progrès de l'aphte vers le larinx.

27. La toux & l'oppression peripneumoniques, sont des signes de la propagation de l'aphte vers les poumons.

28. La continuité des vomissemens & du flux de ventre simultanés au-delà du premier jour est très-dangereuse. Ils sont moins des efforts pour l'évacuation de la putridité des premières voyes, que l'effet de l'irritation causée par l'affluence du virus gangréneux sur ces viscères; ces évacuations abbattent les forces vitales.

29. Les hocquets & les vomissemens à la fin de la maladie, sont des signes mortels. Ils marquent le gangrénisme de l'œsophage, & peut-être de l'estomac.

30. La paresse du ventre est salutaire, pourvû qu'il se conserve molet.

31. L'éjection des vers dès les premiers tems de la maladie est très-salutaire Celle des matières dures dans le courant de la maladie est un bon signe.

32. Le froid de la peau est un signe mortel.

33. Le ballonement du ventre ſans flux eſt très-dangereux.

34. Le ballonement du ventre avec flux eſt encore le ſigne d'un plus grand danger. Il faut que les humeurs ſoient exceſſivement putrides, pour tenir le ventre en météoriſme, malgré l'abondance des évacuations.

35. La paucité des urines eſt un mauvais ſigne, ſur-tout quand elles ſont rouges, enflammées, ou de couleur de Caffé ; cette dernière eſpéce ſe rencontre rarement.

36. Les urines crues, aqueuſes, pâles, ou foiblement colorées ne préſagent rien de bon dans le délire.

37. Les urines qui dépoſent un ſédiment, quel qu'il ſoit, ſont ordinairement favorables. Plus ce ſédiment eſt égal & bien précipité, mieux il vaut. C'eſt une ſorte de défalcation des humeurs impures que la nature a ſéparées de la maſſe. Cependant il ne ſeroit pas ſage de répondre de la vie du malade ſur la foi de ce pronoſtic. On pourroit y être trompé ; j'y ai été pris, regardant ce ſigne comme celui d'une coction parfaite.

38. Le ſédiment le plus louable eſt le blanc ; enſuite viennent le gris, le briqueté,

& le brun. On en remarque quelquefois deux eſpéces dans une même urine.

39. Une petite fille, un mois après avoir guéri du mal de gorge, fut ſaiſie d'une fiévre éphémère ; elle ſe termina par un flux d'urine brune avec un ſédiment copieux & noir comme la fiente de vache.

40. Les éruptions qui ſurviennent aux aphtes ſont ſalutaires, parce qu'ordinairement elles en fixent les progrès par la tranſlation de l'humeur à la peau ; celles qui précédent ſont preſque toujours funeſtes.

41. Le malade eſt en ſûreté, quand l'épiderme ſe farine par larges écailles comme du ſon, ce qui arrive quand les exanthêmes ſe flétriſſent.

42. Plus l'éruption eſt complette mieux elle vaut, pourvû qu'elle modère la fiévre & la diarrhée.

43. L'éruption écarlate eſt plus favorable que la cramoiſi, & celle ci plus que la pourprée, dans laquelle la diſſolution putride du ſang étant extrême, rien ne peut modérer le vomiſſement & le flux, avant-coureurs d'une mort prompte.

44. La rentrée ſubite des rougeurs menace du plus grand danger ; plus elle eſt entière, plus il eſt grand. Les aphtes alors

s'épaiſſiſſent, s'étendent, & prennent une vilaine couleur, parce que l'humeur éruptive refoule ſur la partie la plus foible. Le délire & les jactations des membres augmentent; les urines deviennent plus cruës.

45. Quand les exanthêmes aux bras & au col commencent à blanchir comme une miliaire laiteuſe, le malade eſt en ſûreté. La fiévre peut encore être forte; mais on en peut pronoſtiquer la chute ſous vingt-quatre ou trente-ſix heures au plûtard.

46. La rentrée ſoudaine des parotides eſt du plus mauvais augure.

47. La préſence des régles eſt preſque toujours funeſte. Ceci conduit à conjecturer combien les ſaignées doivent être un ſecours dangereux.

48. L'inflammation des amygdales & des glandes maxillaires, qui ne ſe réſout ni ne ſe convertit promptement en ſuppuration, met en danger de ſuffocation. J'ai vû des enfans étranglés par ces phlegmons lents, ſans gangréne, du moins apparente.

49. La leucophlegmatie à la ſuite des maux de gorge gangréneux, menace d'hydropiſie de poitrine ou d'aſcite.

Tels ſont les pronoſtics que j'ai recueillis d'après le traitement d'un très-grand nombre de malades. Ce ſont des régles

générales qui souffrent des exceptions, mais rares.

Cette maladie depuis sa naissance s'est toujours montrée de tems en tems à Aumale : mais la saison où elle a fait des ravages plus universels & plus durable est l'hyver 1756 & 57. Cette épidémie a été accompagnée depuis l'automne jusqu'aux premiers jours d'Avril, de fiévres putrides & malignes très-opiniâtres, de coqueluches, de rhumes, de rhumatismes goutteux, de sciatiques, de fiévres sousintrantes, qui ont plusieurs fois pris & quitté le masque de continues, avec météorisme du bas ventre, & se sont enfin terminées par la cachexie ou l'hydropisie : les quartes ont été indomptables; & les apoplexies plus fréquentes que de coutume pendant l'automne. J'ai vû très-peu de maladies vraiment inflammatoires pendant tout ce tems, & surtout pas une seule péripneumonie vraie; mais beaucoup d'écoulemens ichoreux des oreilles. Nous n'avons eu de miliaires que jusques vers le milieu de l'automne, quoique cette maladie emprunte ici le masque de toutes les autres, & régne indistinctement dans toutes les saisons.

Le sang que j'ai fait tirer pendant toute cette constitution, a été ou vermeil ou cou-

vert d'une gélatine molle, marbrée de jaune, de vert & de bleu, ou couvert en entier d'une coëne jaune, verte ou grise, mais beaucoup moins dure que dans les maladies inflammatoires. La mollesse de ce sang jointe à la foiblesse & à la petitesse du pouls, m'a engagé à n'ouvrir la veine qu'avec circonspection dans toutes ces maladies ou formellement putrides, ou tendantes à la pourriture.

Le retour de la belle saison nous a ramené des pleuresies; mais la maladie dominante a toujours été l'Esquinancie gangréneuse. Les chaleurs même l'ont rendue à la vérité moins générale, mais d'un caractère beaucoup plus intraitable. Elle dégénéroit facilement en fiévre pourprée. Au reste, elle ne s'est rallentie ici que pour se porter dans les plaines de Picardie qu'elle avoit épargnées l'hyver. Plusieurs Villages à trois ou quatre lieuës à la ronde ont beaucoup souffert.

Ne pourroit-on pas attribuer l'universalité des maux de gorge gangréneux de ces années 1756 & 57 aux mauvaises nourritures, comme cause prédisposante? La maladie n'a guéres attaqué que le peuple. Il avoit beaucoup souffert en 1756. Le pain

étoit très-cher aux mois de Maï, Juin, Juillet & Août. Il y avoit beaucoup de fruits à noyau, ſurtout une prodigieuſe quantité de prunes qui lui ſervoient à aſſouvir ſa faim. A ceux-ci a ſuccédé une ſi abondante récolte de poires & de pommes, que depuis vingt ans on n'avoit fait ſi belle vendange. Les enfans les mangeoient dès long-tems avant la maturité. Les premiers Cidres fabriqués au commencement de Septembre étoient mauvais, verts & auſtères. Le peuple en faiſoit ſa boiſſon, avant même qu'ils fuſſent fermentés. Dès les premiers jours d'Août, il ſe nourriſſoit avec avidité du pain de Seigle nouveau, dont le prix modique lui faiſoit oublier ſa diſette paſſée. Il a continué juſques vers Noel: eſt-il étonnant que de ſi chétives nourritures ayent produit une ſi grande quantité de vers, tant de fiévres putrides ſous différens maſques, & tant de diſpoſitions à la gangréne?

Je ne dois pas obmettre qu'on voit ſouvent des maux de gorge inflammatoires, en même tems que les gangréneux. Ils attaquent plus les gens aiſés; c'eſt ſurtout au printems 1757 qu'ils ont régné: il ne falloit pas les confondre avec les aphtes.

A l'aide d'une ou deux ſaignées, & d'une diéte rafraichiſſante, ils ſe terminoient la plûpart par la réſolution, quelques uns par la ſuppuration.



METHODE CURATIVE.

LE mal de gorge gangréneux eſt une véritable fiévre putride maligne. L'irrégularité de la fiévre, la molleſſe, & la petiteſſe du pouls, l'abbattement des forces, la puanteur des déjections, & celle de l'haleine, l'abondance du flux de ventre, ſont des caractères qui ne permettent pas de s'y tromper. Elle pourroit même tenir un haut rang dans la claſſe des maladies peſtilentielles, quand elle s'annonce avec cet appareil terrible de ſimptômes qui enlevent les malades en deux ou trois jours, avec les ſignes d'une putréfaction abſolue. M. de Tournefort qui a vû l'aphte gangréneux dans l'île Milo, le regarde comme une eſpéce de charbon dans la gorge, & l'appelle diſertement la peſte des enfans (*a*). Arétée dit que ces eſcarres produiſent dans la gorge la même rougeur, la même inflammation, & la même douleur que le

(*a*) Voyage du Levant, par M. de Tournefort, T. 1, p. 202, Edition de Lyon, 1717.

charbon (*a*). En effet, la facilité de la contagion, ce gangrénifme fubit de la gorge & des parties adjacentes, la rapidité de fes progrès, & de la putréfaction univerfelle qui s'enfuit, ne permettent pas de la regarder de même œil que les fiévres putrides ordinaires. Elle a un degré de malignité qui l'approche des fiévres peftilentes. Auffi n'y a-t'il pas de tems à perdre. Les premiers momens font précieux ; un délai de vingt-quatre heures a coûté la vie à plus d'un malade (*b*).

Cette maladie préfente deux indications effentielles à remplir. La première, eft d'arrêter promptement les progrès de la pourriture ; la feconde, eft de détruire celle qui eft déja établie (*c*).

On fent affez de quelle importance il eft de s'oppofer aux progrès de la gangréne, & de la fixer. Elle s'étend avec une fi étran-

(*a*) In ambitu vero efcharæ fit rubor vehemens, & inflammatio, & venarum dolor *quemadmodum à Carbunculo*. Aretæus lib. de caufis & fignis morborum, C. 9, p. 7.

(*b*) Semel natum hoc malum (Angina gangrænofa) nifi cito curetur exedit omnia vicina.

Nifi *fubita & efficax* adhibeatur medela, *citiffimè* exedit omnia. Vanfwyeten de anginâ gangrænofa, §. 432, T. I, p. 705, Edit. Paris, 1747.

(*c*) Putridi ingreffum in venas impedire, natamque putridinem coercere & emendare. Vanfwyeften, p. 635.

ge facilité, qu'elle intéreſſe bien-tôt les viſcères eſſentiels à la vie. Sauroit-on trop tôt ſe hâter de la réprimer ? Seroit-il tems de ſentir le danger quand le mal ſe trouveroit hors de la portée des remédes ? N'eſt-il pas aſſez grand par la nature des parties qu'elle attaque ? Lui doit-on laiſſer le loiſir de multiplier les ravages (*a*) ?

Il n'eſt pas moins urgent de détruire la gangréne déja établie. Le contact des parties mortifiées ne peut que faciliter la corruption des parties ſaines qui les avoiſinent. La gangréne reſſemble au feu ; elle conſume tout ce qui l'approche.

Les premières voyes contiennent en partie le foyer de la ſaburre putride. On peut en juger par l'abondance & le mauvais caractère des évacuations, ſoit naturelles, ſoit artificielles, & ſurtout par la quantité de vers que rendent la plûpart des malades : car les vers ſuppoſent une grande pourriture dans l'eſtomac & les inteſtins, ſoit qu'on la regarde comme la cauſe qui

---

(*a*) Notatum fuit frequenter ſatis obſervari ſcorbuticam acrem materiam ad gingivas, linguam, palatum, fauces deponi, & gangrænam facere. Id. ibid. p. 936.

Gangræna oris interni, labiorum, narium . . . Curatu difficilis. Boerrhâve de cognoſcendis & curandis morbis. Aph. 432.

les produit, ſoit qu'on la conſidére comme la matrice qui les fait éclorre & l'aliment qui les entretient & les nourrit. On peut donc arrêter les progrès de la gangréne, en enlevant ces impuretés des premières voyes.

Les ſecondes voyes jettent & dépoſent ſur la gorge ce qu'elles contiennent de virus gangréneux. On peut le détourner à l'extérieur; c'eſt un ſecond moyen d'arrêter le progrès de la pourriture, & de ſatisfaire à la premiére indication. C'eſt preſque toujours un coup de partie dans les maladies putrides, d'entraîner d'abord & ſans délai, les ſaburres des premières voyes, (*a*) parce que ces humeurs vicieuſes, continuellement mêlées au chyle, paſſent avec lui dans la maſſe des liqueurs, & augmentent ou tout au moins entretiennent les diſpoſitions putrides de la limphe. La nature le plus ſouvent tend à s'en délivrer, ſoit par des vomiſſemens ſpontanés, ſoit par des diarrhées copieuſes : peut-on mieux faire que de l'imiter & ſeconder ſes efforts?

(*a*) Purgandum in valde acutis, ſi ad ſui excretionem invitet materia, eodem ipſo die. Differre enim in talibus, malum eſt. Hypp. aph. 10. Sect 4. Initio à ſordibus primæ viæ eluantur. Mead de curatione peſtis. p. 286.

D'ailleurs, combien ne ſeroit pas dangereux le ſéjour de ces matières âcres & cauſtiques, dans l'eſtomac & le canal inteſtinal? Elles y produiroient promptement, tout au moins l'éréthiſme, & le météoriſme, ſimptômes ſi funeſtes dans toutes les maladies aiguës. Eh pourquoi n'y produiroient-elles pas même des aphtes? J'ai vû une malade rendre un eſcarre par les ſelles. A l'ouverture d'un cadavre, j'ai trouvé des *macules taches* gangréneuſes au ventricule & aux inteſtins.

Ce ſont les vomitifs que je préfére. Leur action eſt plus vive, elle ranime les oſcillations languiſſantes de tout le ſiſtême vaſculeux, & le jeu de la circulation. Je crains les purgatifs, & les répudie, parce que j'ai remarqué que dans cette maladie ſurtout, ils abbattent prodigieuſement les forces: elles ne ſont déja que trop altérées. C'eſt par la même raiſon, que craignant que le vomitif n'entraîne par les ſelles, je préfére à tous les émétiques l'Ipécacuanha, ſoit en poudre, ſoit en infuſion; mais toujours à doſe ſuffiſante pour ne point rater ſon effet (*a*). Ce remède ſpécialement conſacré à la

(*a*) Commendenda ſont ex emeticis quæ mitiora ſunt inter quæ nullum Ipecacuanhâ præſtantius. Mead. de curatione peſtis. p. 287.

dyſenterie, menace moins du danger de conduire aux flux de ventre, que les émétiques ſalins, qui preſque toujours opérent autant par les ſelles que par le vomiſſement. D'ailleurs l'Ipécacuanha a l'avantage de ne preſque jamais manquer ſon effet, & d'être bien moins irritant que les antimoniaux.

Mais pour tirer quelque fruit d'un vomitif, il faut le placer à propos, & avoir une indication ſûre. La première régle eſt d'examiner ſi la nature tend par des nauſées à ſe débaraſſer de la ſurcharge des humeurs; *ſi ad ſui excretionem ivitet materia;* la ſeconde eſt d'examiner ſi les forces du malade le permettent, car leur proſtration eſt ſouvent dès le premier jour une contradiction pour telle eſpéce d'évacuant que ce ſoit; la troiſième eſt de placer le vomitif dès le premier jour, quand il eſt jugé néceſſaire; la quatrième eſt de le donner dans quelque liqueur cordiale telle que le vin, les infuſions de meliſſe, de menthe, de botrys du Mexique, ou telle autre capable de ſoutenir les forces de la nature; la cinquième eſt de modérer les évacuations, quand on les juge ſuffiſantes. A ces fins, il eſt toujours prudent de donner un peu de Thériaque dans du vin, quand le remède a fini

ſon opération, ou quand on veut l'arrêter; ou bien on donnera de l'eſprit volatil de corne de Cerf dans quelques cuillérées de vin, ou l'eau de Luce dans le même vehicule. Ces alcalis volatils manquent rarement de calmer l'irritation de l'eſtomac, & développent le pouls.

Il ne ſeroit pas ſage d'avoir recours à un vomitif, ſi la nature étoit fatiguée par la fréquente repétition des vomiſſemens ſpontanés; & moins encore ſi pendant les vingt quatre premières heures, ces vomiſſemens ont été accompagnés de cours de ventre. Ce ſeroit ajouter une nouvelle irritation à celle qui véxe le canal alimentaire (*a*). On doit ſentir qu'après tant de ſécouſſes, les matières putrides ſont plus que ſuffiſamment évacuées; que les forces vitales languiſſent & s'anéantiſſent de plus en plus; que l'opiniâtreté des nauſées & du cours de ventre eſt un ſimptôme produit par la détermination du virus gangréneux vers les inteſtins & le ventricule, & non l'excrétion des impuretés qu'ils pouvoient contenir dans les

(*a*) Sed ſummâ curâ invigilandum ne aut inteſtina aut ſtomachus inflammatione correpta ſint, dum in uſum iſta (vomitoria) revocantur. Si enim res contigerit mors ab eorum uſu certa ſupereſt expectanda. Alias ſemper initio utiliſſima ſunt. Mead. loco citato.

premières heures de la maladie. Il faut en ce cas se reposer sur la suffisance des efforts que la nature a tentés, craindre l'insuffisance & le danger de ceux qu'elle fait actuellement, n'y voir qu'une source d'épuisement & de foiblesse, & rehausser le ton des viscères par l'exhibition des cordiaux & des calmans. Le Camphre, l'Ether, l'eau de Luce, la liqueur minérale d'Hofman, l'esprit volatil de corne de Cerf succiné, la Thériaque, le vin, fournissent des ressources à un Pratricien qui sait manier sa matière médicale. Car il n'y a d'autre parti à prendre que de changer promptement la direction de l'humeur virulente, & on ne peut y réussir qu'en calmant & fortifiant les viscères de la digestion qui souffrent son impétuosité.

En un mot., c'est ici plus qu'en toute autre maladie, qu'il importe de pas laisser pousser trop loin les évacuations, soit spontanées, soit artificielles (*a*). L'excès est d'angereux; Hyppocrate nous en avertit, & j'en ai quelquefois été le témoin. J'ai vû quelques malades s'affaisser sitôt après de

(*a*) Non eò usque vacuando pergi velim ut vasa penitus in se concidant; hoc enim tutum non est. Hypp. aph. 3. Sect. 1.

grandes évacuations, tomber dans des anxiétés étranges, & mourir en peu d'heures. C'eſt à raiſon de ces accidens, qu'un Médecin dans cette épidémie ne ſauroit apporter trop d'attention à bien juger les forces de ſon malade. Que ſi le pouls venoit à chanceler, ne ſeroit-il pas blâmable de négliger les alexipharmaques, & ſurtout le camphre, & les alcalis volatils, dont l'activité répare en peu de tems le déſordre? J'y ai quelquefois ajouté le Laudanum liquide de Sydenham, & avec ſuccès. Le pis-aller, c'eſt d'animer la fiévre; mais ce parti eſt encore plus ſûr que l'extinction des forces vitales, ſuite naturelle des grandes évacuations dans cette maladie. J'inſiſte ſur ces détails, parce que c'eſt un des articles des plus importans du traitement. Je ne ſaurois trop inſpirer de précautions, ni trop engager les Médecins à veiller de près ſur l'opération de ce reméde. Que ne leur eſt-il poſſible d'en diriger eux-mêmes l'adminiſtration! Il eſt ſouvent néceſſaire; mais il veut être conduit par des mains habiles, & qui ſachent fixer un terme aux vomiſſemens. Avec l'inſtruction la plus complette, les gardes nous mettent tous les jours au repentir de leur avoir abandonné le ſoin de régler les effets d'un reméde

qui demande tant de prudence.

J'ai vû des aphtes bénins totalement diſparoître après l'action d'un vomitif. Elle n'entraîne pas ceux de l'eſpèce maligne : ils ſont plus ténaces, parce qu'ils ſont plus épais. On y gagne ſeulement d'avoir conſidérablement diminué le foyer de la putridité.

Je ne dois pas omettre ici que quand il paroît beaucoup de rougeur à la gorge, & qu'il y a un ptyaliſme établi, on doit être circonſpect ſur la doſe de l'Ipécacuanha. Quelques ſecouſſes de vomiſſement ſont ſalutaires en tant qu'elles procurent la ſortie des humeurs impures ; mais des efforts un peu trop redoublés irritent la gorge, & cauſent un dégorgement plus conſidérable d'un *mucus* gluant & ſouvent fétide, qui paroît être le vehicule du virus gangréneux. Ce ſeroit donc l'attirer puiſſamment ſur la gorge. J'ai déja dit ailleurs ce que je penſois de ce crachottement. Quoiqu'il ait paru ſoulager quelques malades, en général cette expreſſion continuelle des glandes ſalivales, me paroît un moyen de propagation de la gangréne.

Quand après l'opération de l'Ipécacuanha on a adminiſtré les corroborans qu'on a jugé néceſſaires, on peut quelques heures

après placer un lavement de lait ſucré avec un jaune d'œuf. Il eſt bon d'achever de balayer le canal inteſtinal, & d'amorcer les vers tourmentés par les ſecouſſes & par la vertu anthelmintique des remédes; ils ſuivent avec avidité les choſes douces & s'entraînent avec plus de facilité.

Si les évacuations ſe ſoutiennent les jours ſuivans, (ce qui arrive quelquefois par la pente qu'avoit la nature à produire une diarrhée) il ne faut pas trop s'en allarmer, tant que le ventre demeure plat & mollet. Tout le devoir du Médecin ſe réduit à la contenir dans de juſtes bornes. Quatre ou cinq évacuations chaque jour, ſans coliques ni teneſme n'ont rien d'inquiétant. Mais ſi elles excédent, & abbattent les forces, il faut alors les modérer, ſoit en ajoutant la rapure de corne de Cerf aux bouillons, ou du Riz; ſoit en aſſociant la Caſcarille, ou le Laudanum liquide de Sydenham, ou le Diaſcordium à la *décoction antiſeptique* dont nous parlerons par la ſuite. Mais qu'on ne perde jamais de vûe, combien il ſeroit pernicieux de réprimer tout-à-fait & ſubitement la liberté du ventre (*a*). Cette ſuppreſſion inconſidérée ſe-

---

(*a*) Naturales promoveantur vacuationes. Mead. ibid.

roit ſuivie du ballonement de l'Abdomen, & de tous les accidens qu'entraîne après ſoi le ſéjour des matières putrides dans les inteſtins. Il ſuffit, tant que dure l'évacuation, de prévenir la langueur & l'abbattement des forces. Ce n'eſt pas que je ne ſois très-content de voir à mes malades la pareſſe du ventre, mais c'eſt quand elle eſt l'ouvrage de la nature; parce qu'alors elle ſignifie la ferme conſtitution des inteſtins, & l'abſence des impuretés putrides.

Quelque forte que paroiſſe l'indication d'évacuer, elle n'a jamais lieu, comme je l'ai déja dit, que dans les premiers inſtans (il eſt tard au ſecond jour) encore ſouffre-elle des exceptions qui méritent l'attention la plus ſérieuſe.

La contre indication la plus eſſentielle, (après la langueur des forces) eſt la proximité de l'éruption. Elle ſe fait quelquefois ſi ſubitement au ſecond jour, qu'on eſt ſurpris d'appercevoir des rougeurs qui n'exiſtoient pas deux heures auparavant, qu'on n'avoit pas même lieu de ſoupçonner: c'eſt que dans le court eſpace de ces deux heures, la nature a pris ſa détermination & fait un effort puiſſant. Le développement du pouls l'annonce. Placez alors au ſecond jour un émétique. Si malheureuſe-

ment il passe en partie par le bas, le pouls se concentre de nouveau, la rougeur disparoît, les anxiétés renaissent & augmentent, les alimens ne sont pas plutôt pris qu'ils sont rendus, soit par un flux lientérique, soit par le vomissement. Le pouls s'éteint de plus en plus; le visage se plombe; la peau devient froide; le malade court le plus grand danger. Pourquoi? parce que la crise est interrompue. Au moment où la nature poussoit à la circonférence, on rappelle tous ses efforts vers le canal intestinal. L'humeur morbifique s'y porte avec impétuosité, & y cause les mêmes désordres qu'elle alloit faire à la peau. Elle brûle celle-ci, la picote, la mortifie. Ces effets sont prouvés & par les plaintes des malades, & par la desquammation de l'épiderme. Croira-t'on que cette humeur en refoulant sur les viscères se dépouille de sa malignité? C'est donc un précepte essentiel d'examiner la peau du malade avant de lui administrer aucun évacuant, surtout quand l'Esquinancie gangréneuse régne épidémiquement, & est accompagnée d'éruptions. Pour peu que la peau paroisse maillée, c'est-à-dire, qu'on apperçoive profondément les germes d'une éruption, il faut s'arrêter court. Quelques observations ne seront pas ici dé-

placées. Qu'on ſe rappelle celle dont j'ai fait mention à l'occaſion des remédes à tenter dans l'éruption ſimptomatique. Les ſuccès des cordiaux dans ce cas particulier m'enhardirent. Je crus être en droit de profiter des fautes d'autrui, & de la manière dont je les avois réparées (*a*). Partant de ce principe qu'il étoit utile d'évacuer l'humeur peccante ſans reſpecter l'éruption, puiſque j'étois en pouvoir de la rappeller, je donnai l'Ipécacuanha à deux autres malades travaillés de flux & de vomiſſemens. Ils étoient au moment précis de l'éruption : elle fut ſuſpendue; les vomiſſemens & le flux s'opiniâtrèrent. Les bouillons & les boiſſons étoient remis ſur le champ. J'eus bien de la peine à maîtriſer ces ſimptômes, par le moyen du vin, de la Thériaque, & de la décoction de Contrahyerva, avec quelques gouttes de teinture anodynes de Sydenham. Par la ſuite je fus timide, & je n'ai du moins eu rien à me reprocher, toutes les fois qu'aux approches de l'éruption, j'ai abandonné les évacuations aux ſoins de la nature. Je fis part de ces évé-

---

(*a*) Ex aliquo experimento interdum affinitate rerum ducimur in alterius experimenti inveſtigationem. Fernelius de methodo medendi. Lib. 4. C. 5. in fine.

nemens à M. Boullon, qui, comme moi avoit eu occaſion de voir cette épidémie en grand à Abbeville. Il m'inſpira de plus en plus la défiance des évacuans dans la fiévre éruptive, & ſes refléxions m'ont rendu plus avare que jamais de ces remédes, toutes les fois que j'ai entrevû les moindres apparences de rougeur. En effet, à tout bien conſidérer les évacuations ſpontanées qui la précédent ſouvent, ſont d'ordinaire plus que ſuffiſantes pour éliminer la ſaburre putride, ou pour en diminuer conſidérablement le foyer. Caron remarque, que quand le vomiſſement & la diarrhée durent un certain tems, les malades ne rendent plus par le haut que ce qu'ils ont pris, & par le bas des ſelles chyleuſes, blanches & griſes. N'eſt-ce point une preuve que toute la pourriture eſt entraînée ? Il peut reſter des vers ; mais je l'ai déja dit, ils n'obéiſſent pas aux remédes. Ils ne ſortent qu'à la fin de la maladie.

Enfin mettons en conſidération, que la naiſſance des rougeurs diminue, tempère & fait à la fin ceſſer ces évacuations. Y a-t'il lieu de douter que leur pérennité ne ſoit l'effet du ſpaſme cauſé par l'affluence de l'humeur éruptive ſur les viſcères de la digeſtion, & non pas le produit du regorge-

ment de la ſaburre ? N'obſerve-t'on pas les mêmes phénomènes dans les autres fiévres exanthemateuſes ? Or, où il n'y a plus d'humeurs à évacuer, que peut ſervir un émétique ? Où il y a une éruption à ménager, combien ne peut-il pas être préjudiciable ? Je parle d'une éruption critique.

Ainſi, pour réſumer, les évacuans n'auront lieu dans l'Eſquinancie gangréneuſe que *dans les premiers inſtans, avant la naiſſance de l'éruption ; pourvû que la nature ſollicite ce ſecours ; que les forces ſoient entières ; & qu'il n'y ait pas un vomiſſement opiniâtre, ou une diarrhée abondante.* Dans ce dernier cas s'il eſt permis d'avoir recours à quelque purgatif, ce ne peut être qu'à une teinture de Rhubarbe rôtie tirée par l'eau roſe avec l'eau de Canelle orgée & le ſucre. Elle peut être très-utile par cuillerées, en ce que c'eſt un purgatif doux, légérement aſtringent & corroborant, qui modére l'excès de l'évacuation ſans la ſupprimer. Hyppocrate qui permet quelquefois de purger juſqu'à la défaillance, veut que le malade ſoit en état de ſoutenir cette purgation (*a*).

(*a*) Quæ evacuantur non ſunt æſtimanda copiâ, ſed ſi quæ oportet vacuentur, & *æger facile ferat*. Atque ubi ad animi uſque deliquium educere convenit, faciendum ; ſi ægrotus par eſſe poteſt. Hyppo. Sect. 1. aph. 22.

Ce

Ce ſeroit donc une témérité impardonnable de la haſarder, quand la dépreſſion du pouls avertit d'avance combien eſt déja grand l'épuiſement des eſprits animaux.

La ſaignée eſt-elle utile dans cette maladie? Eſt-elle un moyen d'arrêter les progrès de la pourriture? Queſtion importante, & qui ne doit ſe décider que ſur la foi de l'expérience d'accord avec la raiſon.

J'en ai averti dans la première partie de cet ouvrage : on ne doit pas ranger notre épidémie dans la claſſe des maladies inflammatoires. On en peut inférer d'avance, qu'elle ne demande pas grand nombre de ſaignées. Ses principaux ſimptômes établiſſent le caractère d'une fiévre putride. On peut en conclure qu'il eſt rare que la ſaignée y ſoit utile ; ne pourrois-je même pas dire qu'il eſt à craindre qu'elle n'y ſoit nuiſible? En effet, quelle eſt la première indication? celle d'empêcher l'introduction de la pourriture dans les veines (*a*). Mettre le ſang au large, n'eſt-ce pas faciliter le repompement d'une pourriture qui va prêter de nouvelles forces à celle qui fait

(*a*) Putridi ingreſſum in venas impedire. Vanſwyeten, T. 1. p. 635.

déja ſes ravages ? N'eſt-ce pas hâter la diſſolution des liqueurs, diſſolution déja commencée, & dont on trouve des preuves dans le peu de conſiſtance d'un ſang ou vermeil, ou couvert, comme l'obſerve M. Raulin (*a*), d'une gelée mollaſſe, bleue, verte ou jaune ? Quelle doit être une indication ſecondaire ? celle de ſoutenir les forces, pour que par des chocs redoublés, par des oſcillations vives & puiſſantes, par d'heureuſes ariétations, la nature ſépare le mort d'avec le vif (*b*). Saigner n'eſt-ce pas énerver les forces vitales ? Ne ſont-elles pas languiſſantes dès le commencement de la maladie ? En cherche-t'on des preuves ? Le pouls eſt rapide : mais il eſt mou, foible & ſans reſſort, ſouvent dès les premières heures.

Je ſais que la ſaignée & les purgatifs ont réuſſi à M. Raulin dans l'Eſquinancie gangréneuſe, dont il a donné l'hiſtoire (*c*). Je n'ignore pas que M. Chomel veut que *la ſaignée ſoit faite & réiterée dès les premiers jours* (*d*), mais je ſais auſſi que cette prati-

(*a*) Voyez la Lettre de M. Raulin à la fin de ce Traité.

(*b*) Natam putredinem coercere. Vanſwyeten. Ibid.

(*c*) Traité des maladies occaſionnées par les fréquentes variations de l'air.

(*d*) Traité des maux de gorge gangréneux, p. 73.

que réuſſiroit mal dans l'épidémie de nos cantons. J'en ai malheureuſement fait la triſte expérience dans les premiers tems que j'ai vû cette maladie. Auſſi ai-je eu la douleur de perdre preſque tous mes premiers malades, & de ne voir échapper que ceux chez qui la nature & la bénignité du mal triomphoient de l'affoibliſſement cauſé par les ſaignées. Peut-être même n'eſt-ce qu'à la faveur des cordiaux & des antiſeptiques, que ſans le ſavoir, j'ai réparé les déſordres qu'elles devoient néceſſairement produire. Il peut y avoir eû dans l'épidémie de la Viſitation, un caractère inflammatoire, qui demandoit un ſecours que rejettoit la malignité de la nôtre. Je ne cenſure pas la pratique d'autrui; mais je condamne la mienne, & je ne ſaurois annoncer trop haut les regrets que j'ai de m'être livré à la fureur de la lancette. Le dirai-je méme ? Eh, pourquoi ne le confeſſerois-je pas? Séduit par le préjugé de l'utilité de la ſaignée, ce n'eſt que peu à peu que je me ſuis corrigé. Les ſages réfléxions de M. Raulin n'ont pas ſuffi pour m'engager à réformer tout-à-coup ma méthode. J'ai voulu tâter, ſi ce n'étoit pas ſimplement l'excès qui étoit vicieux. Je faiſois encore tirer du ſang : c'étoit à la vérité avec plus de

circonſpection. Il a fallu du tems, des cataſtrophes encore, & l'étude du caractère de la maladie, pour me déprendre d'une pratique que je regarde comme meurtrière. Je ſuis aujourd'hui perſuadé avec un célébre Anglois (*a*), qu'*il n'y a aucune indication pour ſaigner dans les maladies contagieuſes, en tant qu'elles viennent ſimplement de contagion, parce qu'elle eſt intimement mêlée avec les humeurs, & en tirant une petite quantité de ſang, on diminue bien peu la maſſe de la contagion qui doit avoir ſon effet, ſuivant ſon dégré, & indépendamment de la ſaignée . . . . . . certainement la contagion affoiblit la force des ſolides, & tend à diſſoudre le ſang. Ainſi quand nous avons quelque ſoupçon que la fiévre naît de cette cauſe, nous devons être réſervés, & ſur nos gardes pour tirer du ſang; quand même les ſimptômes ſeroient violens au commencement, & ſembleroient demander qu'on en tirât beaucoup.*

Ce n'eſt pas que j'entende abſolument proſcrire la ſaignée du traitement des maux de gorge gangréneux. Si la fiévre eſt violente, ſi le pouls eſt plein, dur, bruſque, ſi le ſujet eſt athlétique, il n'y a point à balancer; il faut ouvrir la veine au bras. C'eſt une détente qu'il faut procurer aux vaiſſeaux

(*a*) Huxam. Eſſai ſur les fiévres. P. 131& 138.

ſanguins. C'eſt une rémiſſion de la fiévre qu'il faut obtenir. La trop grande plénitude d'un ſang riche & denſe, échauffé par la rapidité de la circulation, ſeroit très-propre à produire dans les viſcères des engorgemens inflammatoires. Cet état du pouls demanderoit la ſaignée, même dans la Peſte. Mais qu'on prenne garde à la mépriſe, elle peut être dangereuſe; qu'on prenne garde à la repétition. Si une première ſaignée ne nuit pas, & paroît même néceſſaire, une ſeconde n'eſt preſque jamais indifférente. Elle affaiſſe le pouls : elle terraſſe les forces. La première n'eſt que préparatoire. Il ſuffit de concilier au ſyſtême vaſculeux un peu de ſoupleſſe; mais il faut éviter de le jetter dans l'atonie.

Ce n'eſt jamais quand l'éruption eſt avancée qu'il faut ouvrir la veine, ni même quand elle commence à ſe montrer. J'ai vû un Chirurgien qui regardoit ces éruptions comme ſimptômatiques n'y avoir aucun égard, & ſaigner juſqu'à trois fois pour rabattre l'impétuoſité d'une fiévre entretenue par la boiſſon d'une bouteille de vin chaque jour. Il n'en réſulta aucun accident. Mais pour juſtifier à mes yeux une pratique ſi hardie, ſuffit-il qu'elle n'ait pas aſſaſſiné ? J'avoue que je tremblerois de

faire diſparoître l'éruption, & d'attirer des ſimptômes plus terribles que ceux que je prétendrois guérir par la ſaignée. Cependant il peut être dans notre fiévre rouge, comme dans la miliaire & la petite vérole, des cas où l'éruption ne mérite pas d'être reſpectée : c'eſt toutes les fois qu'avec un pouls vigoureux, quelque viſcère eſt ménaçé d'être opprimé par les ſtaſes & les engorgemens que forme la rapidité de la circulation. Quelle prudence exige la déciſion d'un tel cas !

Le ſecond moyen de ſatisfaire à la première indication, c'eſt-à-dire d'arrêter les progrès de la gangréne, ce ſeroit de détourner promptement le cours de l'humeur morbifique. J'ai fait remarquer combien ſes progrès, dans le voiſinage de la gorge, ſont dangereux. La nature fait quelquefois une partie de l'ouvrage ; il faut l'aider : c'eſt à l'art à rendre cette diverſion complette : il ſe portera moins de virus gangréneux ſur des parties molles, perpétuellement abbreuvées, & faciles à corrompre.

J'ai déja fait obſerver plus d'une fois, que rien ne ménace plus la vie du malade que la répercuſſion des rougeurs, parce qu'on voit ſitôt après les aphtes s'étendre, s'épaiſſir, & contracter une couleur ſuſpec-

te. L'éruption eſt donc une diverſion ſalutaire. La nature la commence ordinairement, c'eſt à l'art à la ſoutenir par des boiſſons tempérantes ou cordiales, ſuivant l'intenſité de la fiévre, & le plus ou moins de dévéloppement du pouls. Ordinairement elle ne s'éclipſe pas d'elle-même. Elle ne ſe flétrit qu'à l'occaſion de quelqu'évacuation à contre tems. J'ai indiqué la manière de remédier à cet accident, quand on n'eſt pas aſſez heureux pour l'éviter. Mais il arrive auſſi que la grandeur des évacuations naturelles eſt un obſtacle à l'éruption. Il faut en ce cas ſe conduire comme dans les ſuperpurgations. Que ſi le vomiſſement eſt rébelle, on aura recours à la potion ſaline de Rivière (*a*), ou à la mixture de l'eſprit de corne de Cerf avec le vinaigre au point de ſaturation, & étendu à la doſe d'un gros dans une cuillerée de quelque eau cordiale ſimple. La Limonade aromatiſée peut ſervir de boiſſon. Il ſuffit de montrer les indications : un Médecin ſaura choiſir.

(*a*) Ce ſont vingt-quatre grains de ſel d'Abſinthe, avec une bonne cuillerée de jus de Citron. Le mieux eſt de bien écraſer le ſel d'Abſinthe, pour qu'il ſoit plus facilement pénétrable à l'acide, & d'avaler la mixture dans l'inſtant même de la fermentation.

Je me fuis bien trouvé d'appliquer fur le creux de l'eftomac une compreffe en huit doubles imbibée de vin, dans lequel avoient infufé la mufcade & le géroffe en poudre. J'ajoutois à chaque application fix grains d'Opium diffous dans fuffifante quantité de ce vin aromatique.

Quoique l'éruption attire au dehors une partie très-confidérable de l'humeur, cependant cette diverfion n'eft pas fuffifante. D'ailleurs la nature ne pouffe pas toujours à la peau. J'ai pendant plufieurs années appliqué dès la naiffance de l'aphte des véficatoires, depuis l'angle de la machoire inférieure jufqu'à la clavicule. Autrefois je les appliquois à la nuque, & fans beaucoup de fuccès. Ce fut M. Boullon Médecin d'Abbeville, qui m'inftruifit de cette manière d'appliquer les épifpaftiques, fuivant la méthode de Fotergil. Je m'en fuis fi-bien trouvé, que je n'ai pas varié depuis, & je regarde ce reméde comme un des plus effentiels dans nos maux de gorge. En effet, c'eft immédiatement au-deffous des parties lézées que fe forme le phlictèe. Quel dégorgement ne doit-on pas fe promettre de la part d'un efcharotique qui fait un grand délâbrement, qui produit un grand écoulement, & qui déba-

raſſe d'autant la partie malade ?

Pour rendre l'action du véſicatoire plus ſûre & plus efficace, il faut auparavant frotter un peu rudement la partie, ſi ſa ſenſibilité le permet, & enſuite y appliquer une petite ventouſe (*a*). Je ne léve l'épiſpaſ-

(*a*) Les ventouſes ſont tombées dans un oubli preſque général. Je ne ſaurois en déviner la cauſe. La Médecine ancienne s'en ſervoit, & avec ſuccès. La Médecine moderne en tireroit-elle moins de fruit ? Elles ne ſont plus un reméde à la mode. Seroit-ce parce que nous cherchons trop à flatter les malades ? Je ne déſeſpère pas de les voir reprendre faveur

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore remedia.

J'eſpère que du moins on ſentira leur utilité dans une maladie où il eſt de ſi grande conſéquence d'attirer au dehors. Hyppocrate aph. 10. Sect. 5, regarde comme une cauſe de mort la tranſlation de l'humeur de l'Eſquinancie ſur les poumons. Par la raiſon des contraires, l'attraction au dehors eſt un moyen de ſalut, & c'eſt encore ce que nous enſeigne ce fidéle obſervateur des mouvemens de la nature.

Les ventouſes dont je me ſert ſont petites. Elles n'ont d'ouverture que la grandeur d'une piéce de vingt-quatre ſols. J'y fais près du bouton pratiquer un trou d'une demie ligne de diamètre, & je le bouche avec de mauvaiſe cire à cacheter. Je fais tenir le malade la tête panchée en arrière. Je lui applique ſous la gorge un morceau de carte ou un ſol marqué, ſur lequel ſont fixés deux petits bouts de bougie à groſſe méche. Je colle le ſol marqué à la peau avec un peu de poix. Les bougies allumées, je poſe auſſi-tôt la ventouſe. Quand je veux l'ôter, il ſuffit de déboucher le petit trou, en fondant avec une épingle chaude la cire à cacheter, & l'air y entre. Cette méthode eſt moins effrayante que les étoup-

tique qu'au bout de vingt-quatre heures, à moins que dans les cas preſſans, au lieu de l'emplâtre véſicatoire, je n'employe le cataplaſme de lévain avec la moutarde, la fiente de pigeon & les cantharides (*a*). Celui-ci fait un effet beaucoup plus prompt, mais auſſi plus douloureux. Je ſuis quelquefois obligé d'y avoir recours pour hâter la dérivation de l'humeur gangréneuſe. Tout eſt preſque déſeſpéré quand le veſicatoire, quel qu'il ſoit, n'attire pas de gros phlictènes, ſous leſquels les chairs ſoient bien vives & bien vermeilles : car leur pâleur ou leur rougeur purpurine ſont des ſignes de la putréfaction irremédiable des fluides, & du gangréniſme général des ſolides. Auſſi la plûpart de ceux-là meurent-ils avec les extrémités bleuâtres ou plombées.

Il n'eſt pas moins inquiétant de voir au

---

pes enflammées, & ne brûle pas. C'eſt dommage que le cou des petits enfans ne préſente pas aſſez de ſurface pour y appliquer ces ventouſes.

(*a*) C'eſt ſurtout quand il y a gonflement extérieur à la gorge. Je crains toujours la métaſtaſe de cette humeur ſur les parties internes. C'eſt une ſorte de fluxion critique ſymptomatique, dont la ſuite rend preſque toujours la maladie mortelle. On ne ſauroit trop ſe hâter de lui ouvrir une large iſſue, ni employer un attractif trop prompt, & trop puiſſant pour la fixer.

bout d'un jour ou deux, les chairs de vermeilles dévenir pâles & livides, ne ſuintant qu'une ſéroſité claire, ou bien ſéches & d'un rouge cramoiſi. Ce dernier ſimptôme eſt encore plus allarmant que le premier, quelques groſſes qu'ayent pû d'abord être les veſſies, & quelque grand qu'ait été l'écoulement des premiers jours. La reſſource alors eſt dans les plus puiſſans antiſeptiques internes & externes. Mais pourrois-je diſſimuler qu'il eſt rare qu'ils réuſſiſſent dans le dernier cas ſurtout? J'ai quelquefois remarqué un côté des veſicatoires, dont la tendance à la gangréne étoit marquée par la paleur livide, ou par la rougeur ſéche de l'eſcarre, tandis que le côté oppoſé vermeil & d'une belle carnation, fourniſſoit une ſuppuration louable. Cette mauvaiſe diſpoſition extérieure ne ſe rencontroit jamais que du côté où l'aphte interne faiſoit des progrès effrayans. Cependant avec des eſpérances ſi trompeuſes, j'ai vû les malades périr, conſervant juſqu'à la mort la ſuppuration du côté preſque ſain, & donnant dans les urines des ſignes de coction parfaite. Ces circonſtances ſembloient ne dénoter qu'un vice local facile à détruire. L'inſpection de la gorge paroiſſoit le confirmer. Je voyois

ſouvent du côté où la ſuppuration étoit bien établie, l'eſcarre gangréneux ſe détacher, & s'effacer ſenſiblement; mais l'autre s'étendoit & s'épaiſſiſſoit. En pareil cas le Camphre juſqu'à vingt-quatre grains par jour pour les adultes, eſt un des remédes auxquels je donne le plus de confiance. A ſon uſage, je joins celui d'une teinture de Quinquina & de Serpentaire de Virginie tirée à l'eau-de-vie, que j'affoiblis enſuite de quatre ou cinq parties d'eau. Si ce ne ſont pas des ſpécifiques, dont l'effet ſoit indubitable, ce ſont du moins les meilleurs remédes qu'on puiſſe conſeiller ici. Je les ai vûs quelquefois réuſſir, & ranimer une ſuppuration tarie.

Quant à l'eſcarre des véſicatoires, ſitôt que je l'apperçois d'une couleur ſuſpecte, je le fais legérement ſcarifier avec la pointe de la lancette; je le fomente avec l'eſprit de vin camphré, & je le couvre de digeſtif animé de Stiraye liquide avec la teinture de Mirrhe & d'Aloès.

Le ſigne le plus certain qu'on puiſſe avoir du bon effet des Cantharides, c'eſt quand au bout de vingt-quatre heures l'eſcarre qn'elles ont formé commence à fournir une ſuppuration louable. Plus elle eſt abondante, & mieux elle vaut. J'ai vû quelques

unes de ces ſuppurations durer plus d'un mois, & s'étendre bien au-delà de la guériſon des aphtes. J'en ai même vû produire des ulcères fongueux. Mais cela n'arrive qu'aux tempéramens cacochymes & ſcrophuleux; & c'eſt moins un mal qu'un ſigne évident de la néceſſité de corriger la maſſe des fluides. Il ſeroit imprudent & dangereux de réprimer trop tôt ces ſortes de cautères, ſous prétexte que le malade eſt guéri. La nature ne s'obſtine à entretenir ces égouts, que parce que c'eſt pour elle une voye de dépuration. C'eſt pourquoi quand on voudra ſe hâter de les tarir, & éviter la difformité des petites cicatrices qu'amène l'excavation de l'ulcère, on ſe hâtera de purger à repétition, & de donner des bouillons alterans : mais ceci eſt peut-être hors-d'œuvre.

Je ne dois pas obmettre qu'on doit avoir ſoin d'enlever les phlictènes en même tems que les emplâtres, & mettre les chairs à nud pour les couvrir avec la feuille de bete ou de choux flétrie, & graiſſée de beure frais ou d'onguent Baſilicum. Sans cela il ne ſe fera qu'un écoulement imparfait, & rarement de la ſuppuration.

Bien des gens ſe révoltent à l'idée des veſicatoires ſur la gorge. Ce reméde pa-

roît cruel, ſurtout pour des enfans. On craint pour eux des douleurs ſalutaires, & une compaſſion aveugle & meurtrière, aime mieux les abandonner à l'impuiſſance de la nature Les perſonnes du ſexe de leur côté, craignent qu'il ne leur reſte des cicatrices, ou une rougeur difforme : mais elles peuvent ſe raſſurer. La rougeur dure un mois au plus; je l'ai vûe s'effacer beaucoup plutôt. Quant aux cicatrices elles ſont ſi rares que cela arrive au plus à un ſur cent. Je puis aſſûrer que je ne les ai obſervées que chez quelques perſonnes diſpoſées aux humeurs froides. Après tout ne vaut-il pas encore mieux vivre avec une cicatrice, que mourir avec la plus belle peau?

Ce n'eſt pas toujours aux épiſpaſtiques que j'ai d'abord recours pour attirer au dehors le virus gangréneux. Depuis trois ans environ, je me ſuis ſervi aſſez familièrement du ſavon volatil. J'en étens une cuillerée ſur de la laine & l'applique ſous la gorge. Je tiens le malade au lit, & la tête bien couverte d'une ſerviette qui déborde de trois à quatre pouces. L'alcali volatil ſe dégage de l'huille à laquelle il eſt uni. La ſaillie de la ſerviette le ramène vers la bouche. Il eſt porté dans les poumons avec l'air; il y raréfie le ſang, rehauſſe les forces truſives,

développe le pouls, diminue ordinairement son exessive fréquence à proportion qu'il le dilate, & produit presque toujours une douce moiteur qu'on entretient, en renouvellant l'irroration de la laine toutes les six heures. La sueur se fait rarement attendre plus d'une heure après la première application. Quelquefois cependant elle est précédée d'un redoublement de huit à dix heures, & ce n'est qu'au déclin de la fiévre qu'elle commence à percer, quand la sécrétion & l'excrétion de l'humeur ont été préparées par l'action du redoublement. Éparpillée pour ainsi dire à la peau, & chassée au dehors par la moiteur, elle ne réunit plus ses forces & son activité caustique sur un seul point, & vers un seul centre.

Cette application a deux autres avantages. Le contact immédiat de l'alcali volatil sur la peau, la picote & y fait l'office d'un phénigme. Il ranime les vibrations des solides en cette partie. La vapeur alcaline en passant par la bouche, enflamme doucement le voisinage de l'aphte, prévient ses progrès, accélere sa chute, & la résolution de l'amygdale. M. Majault Médecin de la Faculté de Paris, avoit déja vanté les bons effets de l'alcali volatil du Raifort sau-

vage dans une Esquinancie gangréneuse; mais celui de corne de Cerf est préférable, en ce que son action ne se borne pas à la gorge, puisqu'il produit aussi la sueur.

C'est une heureuse nécessité qui m'a conduit comme par hasard à l'usage de ce reméde. Une jeune Dame, que les liens du sang me rendoient très-chère, fut saisie le lundi gras de l'année 1760 d'une violente douleur à l'oreille & à l'amygdale gauches. Elle ne fit que frissonner pendant le souper. Le pouls étoit presque imperceptible, mais très-vîte. A une heure de la nuit, cependant, je n'appercevois encore autre chose qu'un léger gonflement, & un peu de rougeur à l'amygdale; le reste de la nuit fut très-agité. A cinq heures du matin j'apperçus à l'amygdale gauche un aphte formé, & entouré d'hydatides, qui sous peu d'heures ajoutèrent à l'étendue de l'aphte. La tonsille droite étoit aussi gonflée, & parsemée de petites taches blanches. La malade avoit le courage abbattu, & l'esprit frappé de l'idée d'incurabilité. Elle venoit de voir mourir de l'Esquinancie gangréneuse un Chirurgien qui avoit reçu tous les secours possibles. Elle craignoit cette maladie comme la Peste. Lui appliquer des vésicatoires, lui tou-

cher la gorge avec un pinceau, c'étoit lui découvrir la nature du mal; c'étoit légitimer ſes frayeurs, & perdre toute reſſource du côté de la nature. Rien n'eſt ſi funeſte dans cette maladie que l'abbattement. Cependant le cas étoit preſſant; le pouls demeuroit vîte & très-ſerré. Je me ſouvins que Pringle recommandoit dans l'Eſquinancie, (après nombre ſuffiſant de ſaignées), l'application de l'huille & de l'alcali volatil ſous la gorge, & qu'il ajoutoit que ce reméde faiſoit ordinairement tranſpirer la partie. Je réſolus de le tenter, avec d'autant plus de confiance que la vertu antiſeptique de l'eſprit de corne de Cerf pouvoit s'étendre juſqu'aux aphtes par l'aſpiration continuelle de ſes vapeurs. Cette tentative me réuſſit ſi bien, qu'au bout d'une demie heure la malade qui jamais dans aucune maladie n'avoit pû ſuer, fut couverte d'une moiteur univerſelle. Le renouvellement du reméde la reſſuſcita conſtamment. Je l'entretenois avec quelques bols abſorbans & diaphorétiques. Les eſcarres s'amincirent, blanchirent, & diſparurent au cinquiéme jour. Le pouls ſe conſerva mollet & ſouple, ſans plus de fiévre qu'il n'étoit néceſſaire; elle tomba avec les aphtes. Les urines dépoſèrent un

ſédiment blanc dès la fin du ſecond jour· La peau ſur la fin de la maladie ſe couvrit de pluſieurs petits furoncles gros comme des grains de Chennevis qui ſuppurèrent, Je n'eus pas beſoin d'autres remédes, excepté des gargariſmes de lait avec les figues, ou d'eau-de-vie avec l'eau.

Ce premier ſuccès m'a engagé à répéter l'expérience ſur plus de quatre-vingt malades, & j'ai preſque toujours eu la ſatisfaction de voir les ſueurs s'établir quand ce remède a été appliqué dès les premières heures de la maladie. Il m'a même quelquefois réuſſi quand l'eſcarre paroiſſoit d'une couleur déſeſpérée. J'en ai eu un exemple ſingulier en la perſonne du fils aîné de M. Bernault Notaire à Amiens. Ce jeune homme âgé de 16 à 17 ans avoit des eſcarres bruns qui couvroient l'une & l'autre amygdale. L'haleine étoit d'une puanteur inſuportable, le nazillonement très-fort. Il n'y avoit point de fiévre; les urines étoient naturelles. Ce jeune homme reſtoit levé, je le fis remettre au lit. Le ſavon volatil le fit ſuer pendant trois jours. L'aphte perdit ſa couleur de Morille, blanchit, & ſe diſſipa. Il n'y eut de fiévre que cette eſpéce d'élévation onduleuſe du pouls que les Praticiens ſavent

diſtinguer, & qui caractèriſe les ſueurs critiques. Les urines déposèrent le ſédiment farineux.

J'avouerai cependant que ce topique, même aidé de l'exhibition intérieure des alcalis volatils, ne fait pas toujours ſuer. Il m'a ſept ou huit fois manqué ſon effet, & toutes les fois qu'il ne provoque pas la ſueur il ne guérit pas. Il ſemble même augmenter la violence de la fiévre. Seroit-ce en ce cas, une pratique blamable de plonger le malade dans un bain chaud pour diminuer la réſiſtance de la peau, l'aſſoupir, & faciliter l'éruption de la ſueur? Je ne l'ai point pratiqué; mais il me ſemble que cette reſſource pourroit être très-avantageuſe pour ſeconder les effets de l'alcali volatil: car c'eſt uniquement la roideur de la peau qui s'oppoſe à la ſueur, & qui irrite les efforts de la fiévre. Il eſt démontré par des expériences nombreuſes, que rien ici n'eſt ſi ſalutaire que cette excrétion. Pourquoi ne chercheroit-on pas à la provoquer par un moyen qui n'eſt point du tout incendiaire, ſi l'on tient le bain de trente & un à trente-deux dégrés au thermomètre de M. Reaumur. Ce ſont des vûes que je propoſe; les maîtres de l'art les jugeront.

Quand au bout de douze ou quinze heu-

res, je ne vois pas la fiévre décliner, & la moiteur percer, je reviens à mon ancienne méthode. J'administre l'Ipécacuanha, si j'en vois indication; & j'applique le cataplasme vésicatoire de préférence à l'emplâtre; pour, par la promptitude de l'effet, réparer le tems perdu.

Ce n'est point assez de s'opposer aux progrès de la gangréne, il est également pressant de détruire celle qui est établie. Il faut l'attaquer immédiatement par les antiseptiques internes, les corroborans, & les topiques. Le vomitif, le vésicatoire & l'éruption ne feroient qu'une diversion insuffisante.

Dès le moment de la naissance de l'aphte, je le touche avec un pinceau de charpie chargé d'esprit de sel marin. S'il est fumant, je l'édulcore avec un peu de sirop de Violettes, ou de Miel rosat, sans cependant trop altérer sa causticité. Je repéte cette opération quatre à cinq fois le jour, à trois heures d'intervalle, & cela les deux premiers jours seulement. Ce reméde ranime les oscillations languissantes des vaisseaux, rappelle l'inflammation, facilite la séparation des escarres, ou pellicules gangréneuses, déterge l'ulcère qu'elles recouvroient, & par les picotemens les plus vifs,

force les glandes ſalivales à ſe dégorger d'un *mucus* glutineux qui paroît contenir toute la virulence de la maladie; car c'eſt preſque toujours à l'orifice des conduits excréteurs de la ſalive qu'on apperçoit les premières taches.

Il arrive ſouvent que ces touches, quoique mollettes, déchirent les pellicules, & les laiſſent flotter par petits lambeaux. C'eſt ce qui peut arriver de mieux, pourvû que ce ne ſoit pas l'effet d'une *confrication* forte. Le virus ayant une iſſuë plus libre ne s'étend plus par fuſées le long du tiſſu cellulaire, & ménace moins les parties nobles. Cependant je ne conſeillerai jamais l'avulſion de ces aphtes par des frottemens. On les enléve, & l'on eſt ſurpris de les voir deux heures après renaître plus étendus qu'auparavant. Je l'ai tenté, mais avec ſi peu de fruit, que j'ai renoncé pour toujours à cette tyrannique méthode. Je ne ſerois pas, ſans me faire à moi-même, les reproches les plus amers, ſi j'avois oſé le tenter ſans un bon conſeil. Je laiſſe donc à la Nature le ſoin de ſéparer le mort d'avec le vif. Elle y ſuffira, pourvû qu'on l'aide. Le baume du Commandeur de Perne, connu dans les boutiques, ſous le ſeul nom de baume du Commandeur, rem-

plit en partie ces vûes. Je le mets en usage après avoir touché huit à dix fois la gorge avec l'esprit de sel. Un pinceau mollet de charpie chargé de cette teinture antiseptique, & appliqué quatre fois par jour y fait des merveilles. Il détruit efficacement la pourriture, nettoye promptement l'ulcère. Par ce moyen il facilite la chute des escarres. D'ailleurs, comme l'esprit de sel, il picote, mais plus doucement. Un de ses effets encore est de corriger la puanteur de l'haleine. C'est diminuer pour ceux qui approchent les malades, le danger de la contagion.

Par raport aux pinceaux on observera deux choses. 1°. de les faire de charpie ou de linge effilé. Les toiles de Coton sont pernicieuses pour cet usage. 2°. Que quand on se sert du baume du Commandeur, il faut à chaque fois changer de pinceau. Ce baume durcit le linge, parce que le mêlange de la salive le rend concret. Cela pourroit être de conséquence, puisqu'il est important de toucher mollement, & sans la moindre lézion, des organes affectés (*a*).

(*a*) Solent autem pessimo mora Chirurgi penicillo remediis his intincto ruditer perfricare partes, quod semper nocet, dum dolor augetur inde, & teneræ partes destruuntur. Vanswyeten. T. 1. p. 705.

Les touches ne ſont pas le ſeul reméde auquel on doive avoir recours. Il ſeroit imprudent de négliger les gargariſmes. On ſe ſert de l'Eau-de-vie, ſoit pure, ſoit aiguiſée d'eſprit de ſel, ou d'un peu de Camphre, ou d'une petite portion de teinture de Mirrhe, ou d'un peu de Stirax liquide, au choix du Médecin. Mais beaucoup de malades ne peuvent ſoutenir l'odeur & le goût de ces drogues.

Pour les enfans, dont la bouche tendre & délicate ne ſupporteroit pas l'ardeur de l'Eau-de-vie, je la tempère avec de l'eau. Quant à ceux du très-bas âge, ils ne peuvent gargariſer : on leur injecte pluſieurs fois le jour dans la gorge le gargariſme antiſeptique, dont je donnerai la formule à la fin (*a*). Il m'importe peu qu'ils

(*a*) Cette méthode d'injecter la gorge étoit celle de Boerrhave quand le malade ne pouvoit gargariſer. *Vidit celeberrimus Boerrhavius in homine cui tonſillæ ut uvula adeò tumebant ut jam jam ſuffocandus videretur, aſſiduâ injectione per fiſtulam decocti emollientiſſimi, noctes dieſque, factum fuiſſe ut morbum tolerare potuerit æger.* Vanſwyeten, §. 811. p. 622.

Ne devroit-on point préférer les injections aux gargariſmes pour tous les malades? La plûpart ont la maladreſſe de ne pouvoir porter ou ſoutenir long-tems le gargariſme ſur le fond de la gorge. C'eſt à l'entrée de la bouche qu'ils le ballotent. Ne vaudroit-il pas mieux ſéringuer? On leur épargneroit la fatigue de ſe renverſer, de s'agiter, & les parties malades ſeroient plus ſûrement aroſées.

l'avalent, puiſque j'en recommande l'uſage intérieur. Les autres gargariſmes n'ont pas le même avantage.

Quand les malades peuvent ſupporter le dégoût du gargariſme antiſeptique, je le préfére à tous les autres, & ſi les aphtes ſont d'une couleur ſuſpecte, ou d'une trop grande étendue, je l'anime avec un quart ou un tiers d'Eau-de-vie.

La décoction de jeunes pouſſes d'Orme, de racines de Guimauve, & de Figues, ſoit dans l'eau miellée, ſoit dans le lait, fournit encore un excellent gargariſme, dont on peut uſer alternativement avec quelqu'un des autres. On ne doit pas craindre qu'il entretienne la pourriture, parce qu'il eſt émollient. Il diminue ſeulement l'atrocité des douleurs, tempère l'inflammation, ramollit l'eſcarre, & facilite ſa ſéparation.

Je me ſuis auſſi ſervi pour gargariſme du vinaigre de Saturne étendu dans un oxicrat foible. Cependant craignant que les malades n'avalent de ce gargariſme, je ne me ſers plus du vinaigre de Saturne, que pour toucher les aphtes. Je le ſubſtitue quelquefois au baume du Commandeur. Il produit de bons effets ; c'eſt ſurtout au tems de la chute des eſcarres qu'il convient,

pou

pour consolider & calmer la sensibilité des parties excoriées. Je crains qu'il n'en passe dans l'estomac, parce que son usage interne n'est pas tout-à-fait sûr. Je sais que le Fêvre dans sa Chymie en fait de magnifiques éloges. Goulard dans sa Lettre sur les Bougies antiveneriennes, conseille son extrait de Saturne pour les incontinences d'urines. M. l'Emeri le regarde comme très-bon dans les inflammations, les hémorroïdes, les dysenteries. Hofman le recommandoit dans la Gonorrhée (*a*). J'avoue que le poids de ces autorités n'est pas encore suffisant pour me rassûrer contre les événemens. M. Hecquet qui soutient à Abbeville la gloire d'un nom si précieux à la Médecine, m'a assûré avoir vû naître une paralysie à la suite d'une prise de huit ou dix grains de sel de Saturne. Vanswyeten le regarde comme une des causes de la colique de Poitou (*b*), & de la paralysie qui lui succéde. Enfin je sais par expérience qu'il est tout au moins très-nauseabond, & qu'il produit des langueurs cruelles d'estomac. J'ai eu occasion de le remarquer chez une Demoiselle, qui pour une incon-

(*a*) Pharm. Medico-Chym. Lib. 3. C. 13, §. 158.
(*b*) Vanswyeten, §. 1060, p. 357, Edit. Paris 1754.

tinence d'urine faisoit usage de ce que Goulard appelle son extrait de Saturne, & qui n'est autre chose qu'un vinaigre de Saturne le plus saturé. Les douleurs *colicantes* & la fiévre ne cessèrent qu'après l'usage de ce remède. C'est pourquoi je crois avoir raison de m'en défier, & de ne point exposer mes malades au péril d'en avaller. Je dirai avec Boëcler, que l'*usage intérieur* des remédes extraits du plomb, n'est pas sans danger (*a*). Je crois cependant que trois ou quatre grains par jour ne seroient pas capables de causer des désordres irrémédiables. Mais, pourquoi s'y exposer ?

Le gargarisme de vinaigre de Saturne, rend presque toujours la langue noire. Il ne faut ni s'étonner ni s'allarmer de ce phénomène.

On devine bien que je ne propose pas d'injecter les enfans à la mammelle. On y réussiroit au plus une fois ou deux ; aussi sont-ils exposés à de plus grands dangers, & les évitent-ils rarement. Les épispastiques sont pour eux l'unique ressource. Une attention à laquelle on ne doit jamais manquer, c'est de les coucher sur le côté le plus

(*a*) Vid. additiones ad Cynosuram materiæ medicæ, Pauli Hermanni. Part. 2â. ad vocabulum *plumbum*.

malade, pour que la ſalive coule plus facilement, & qu'ils en avallent le moins qu'il eſt poſſible. Car c'eſt ſouvent la virulence de cette ſalive qui leur porte les aphtes dans l'œſophage & l'eſtomac, & qui produit *ſur les fins de la maladie* les nauſées, les vomiſſemens, les hocquets, ſimptômes ſi cruels & ſi funeſtes.

Quant à ceux qui ont aſſez de raiſon pour ſe bien gargariſer, il eſt bon de leur recommander de ne point avaller leur ſalive. Elle eſt chargée d'un levain putride : ils doivent même porter l'attention juſqu'à ne rien avaller qu'ils ne ſe ſoient gargariſés.

Quelques Chirurgiens ont tenté des ſcarifications, avec une ſorte de ſuccès. C'eſt à la prudence à balancer les avantages & les inconvéniens de cette pratique. C'eſt à l'expérience à lui aſſigner ſon dégré d'utilité. Je n'oſerois prononcer ; mais diſſimulerai-je que dans nos Campagnes nous aurions tout à craindre de la maladreſſe des Scarificateurs ?

Les topiques ſont ſans doute d'un très-grand ſecours dans cette maladie. Ils attaquent directement le vice local ; mais ſuffiſent-ils pour détruire la gangréne ? Rarement. Il faut pour achever cet ouvrage, ſou-

tenir les forces de la nature, aiguilloner la force des vaiſſeaux, & leurs oſcillations; leur rendre du reſſort. Ce n'eſt, comme s'exprime le célébre Commentateur de Boerrhave, que par des ariétations redoublées que le principe vital peut ſéparer l'eſcarre des parties ſaines. C'eſt dans ces vûes que peu d'heures après l'entière opération de l'Émétique, je preſcris une décoction de Quinquina, dont je fais continuer un gobelet toutes les quatre heures. Dans les premiers tems je l'employois ſeul; j'y ai depuis ajoûté, tantôt la Camomille Romaine, tantôt le Contra-hyerva, & quelquefois même la Serpentaire de Virginie. Les belles expériences du Docteur Pringle (*a*), m'ont engagé à beaucoup compter ſur les vertus antiſeptiques de ces drogues. Elles m'ont produit tout le bon effet que j'en attendois dans une maladie de pourriture auſſi affreuſe. Si je remarque beaucoup d'altération, j'y joins par gobelet ſix ou huit gouttes des eſprits de ſel ou de Nître dulcifiés.

L'uſage du Quinquina n'a pas lieu dans les fiévres éruptives. Celles-ci ne deman-

---

(*a*) Pringle, Traité des ſubſtances ſeptiques, & antiſeptiques.

dent ordinairement que des boiſſons diaphorétiques, des infuſions de Camomille Romaine, des tiſannes de Contra-hyerva, des infuſions de Saffran Gatinois, de Méliſſe, avec quelques gouttes d'Acide dulcifié. Quand même il y a trop d'ardeur, je les reſtrains à la Limonade minérale, ou à celle qu'on prépare avec le citron, quand les malades ont la faculté d'en faire la dépenſe.

Je ſupprime encore le Quinquina, & me contente de quelqu'une des boiſſons ci-deſſus quand il y a forte tenſion de l'abdomen. Je ne rétablis l'uſage du Quinquina que quand je ſuis parvenu à diſſiper le météoriſme du bas-ventre. Si je ſuſpens l'uſage de ce reméde, c'eſt qu'il eſt d'expérience qu'il ne réuſſit jamais dans les *ballonemens* de l'abdomen, & qu'il peut même en augmenter l'éréthiſme, quelque bien indiqué qu'il ſoit d'ailleurs. C'eſt un puiſſant tonique qui augmente la roideur de la fibre. Ce ſimptôme demande une attention particulière. Il faut avoir ſoin d'entretenir une honnête liberté du ventre par un ou deux lavemens d'eau miellée, ou d'eau ſimple chaque jour. Quelque rédoutables que me paroiſſent les évacuations par les ſelles, quoique je les regarde comme une

ſource de la proſtration des forces, je n'en appréhende que l'excès. Je n'enviſagerai jamais une évacuation modérée comme un mal : n'eſt-elle pas une criſe imparfaite ? L'expérience ne nous apprend-t'elle pas qu'elle ſoulage le malade ? En ſuppoſant même qu'elle fût uniquement ſimptomatique, qui ne ſait à quels dangers expoſeroit le ſéjour de ces matières putrides dans le canal inteſtinal ? Le ballonement ne le dit-il pas aſſez ? N'eſt-il pas plus avantageux de leur laiſſer une iſſuë libre ? Loin donc de craindre une diarrhée modérée, je la déſire, & je cherche à la provoquer. Elle eſt toujours d'une grande utilité pour procurer la détente du bas-ventre par la ſouſtraction douce & point tumultueuſe des humeurs qui le tenoient en éréthiſme. Que ſi elle ne ſuffit pas, j'ai recours aux fomentations émollientes. Il ne faut jamais les laiſſer refroidir ; on entretient, & on renouvelle leur chaleur avec des linges chauds. Elles veulent être relevées toutes les quatre heures.

La préſence des éruptions n'eſt pas une raiſon de s'abſtenir ni des fomentations, ni des lavemens, quand il y a raiſon de les conſeiller. On doit toujours porter ſes vûes ſur le ſimptôme le plus preſſant, ſans né-

gliger les autres (*a*). J'ai ſecoué le préjugé; j'exige ſeulement qu'on ſoit attentif à ne pas laiſſer refroidir les malades pendant l'adminiſtration de ces remédes.

Je n'ai jamais eu lieu d'être arrêté par les ſueurs. Il eſt d'obſervation générale, que tant que le ventre demeure tendu, on ne voit jamais percer une ſueur critique, & qui mérite d'être reſpectée. Celle-ci n'eſt jamais que la ſuite & l'effet de la coction. Le météoriſme eſt le produit de la crudité.

Les différentes eſpéces de décoctions antiſeptiques relévent le pouls & le dilatent. Cependant il eſt rare qu'elles ouvrent les pores de la peau. L'alcali volatil de corne de Cerf le fait plus ſûrement; mais en recompenſe elles pouſſent par les urines. Celles-ci manquent rarement au bout d'un jour ou deux de devenir troubles, & de dépoſer un ſédiment blanc, gris, ou briqueté. Si ces ſignes manquent, je compte moins ſur l'effet des remédes, quoique quelques malades ayent guéri avec des urines naturelles.

(*a*) Urgentiori abſiſtendum, aliis quoad fieri poteſt minimè neglectis. Fernel. Lib. 1. de Methodo Medendi, C. 6.

Dans les cas où la pourriture menace de s'étendre très-promptement, j'associe le Camphre aux antiseptiques sous la forme de Looch. J'en donne de douze à vingt-quatre grains aux adultes, & proportionnellement aux enfans. Cette dose a été soutenue pendant près d'un mois par une jeune femme enceinte, chez qui l'escarre s'étendoit jusqu'à la gencive supérieure. Tant qu'à duré le danger, elle n'a presque vêcu que d'un verre de vin chaque jour, avec le sirop d'une once de Quinquina, une once d'huille d'Amandes douces, & vingt-quatre grains de Camphre. Je me détermine à employer de fortes doses de Camphre, quand surtout j'apperçois des ménaces de *gangrénisme* extérieur à l'endroit des vésicatoires; on peut le prescrire sous toute autre forme. Je ne le marie aux autres remédes que pour épargner aux assistans l'embarras de les placer chacun à tems. On ne sauroit trop simplifier, & s'épargner le reproche de polipharmacie. On le peut, quand comme tous ceux-ci, les remédes tendent au même but, par des effets analogues, & qui ne s'entre-détruisent pas mutuellement; quel inconvénient de les unir? Leur opération n'en est que plus sûre.

Le Camphre eſt encore d'un uſage admirable, toutes les fois que les Cantharides portent ſur les rheins & la veſſie. L'huille d'Amandes douces camphrée priſe intérieurement, & l'huille de lin camphrée avec douze ou quinze grains pour les lavemens, diſſipe la ſtrangurie; je ne l'ai jamais vû manquer ſon effet. Il eſt préférable à tous les huileux, & à tous les mucilagineux que la pratique ordinaire a employés juſqu'ici. On peut le regarder comme un ſpécifique; j'en dois la découverte au haſard. Un Gentilhomme, qui avec toute ſa maiſon étoit attaqué de l'Eſquinancie gangréneuſe, ſouffroit cruellement de l'action des Cantharides ſur la veſſie. Je lui conſeillai un lavement; faute d'huille commune, on prit celle d'un Looch camphré. Le ſoulagement fut ſubit; & depuis le Camphre n'a pas manqué de répondre à mon attente en pareille circonſtance.

Il convient encore très-fort dans le météoriſme du bas-ventre. Je le diſſous dans le vinaigre, & l'ajoûte aux lavemens de petit lait, ou de Camomille, & de Mélilot.

On s'étonnera peut-être que je prodigue, pour ainſi dire, le Camphre dans cette maladie. Mais qu'en puis-je rédouter? C'eſt

de tous les calmans le plus doux, le plus volatil, & celui qui se distribue le plus facilement : c'est de tous les antiseptiques un des plus puissans. C'est un excellent cordial, & qui n'est point incendiaire ; quels mauvais effets pourroit-il produire dans une maladie où on se propose de calmer, de fortifier, de résister à la pourriture ? On pourroit, tout au plus, en craindre l'abus. Mais vingt-quatre grains donnés *partitis vicibus*, sont-ils pour des personnes robustes une dose trop forte, quand une femme a pû la supporter plus de trois semaines ? C'est à l'expérience à régler & fixer la dose des médicamens. Nous avons été trop timides sur l'usage de celui-ci.

Le Coryfa qui accompagne souvent cette maladie est un simptôme des plus fâcheux. Quelques Praticiens se sont avisés de chercher à provoquer un *mouchement* plus abondant par les poudres sternutatoires. Je ne saurois applaudir à cette méthode : c'est un moyen sûr d'attirer de plus en plus la fluxion sur la membrane pituitaire. J'en ai vû résulter l'inflammation la plus violente en cette partie, & des saignemens de nez inquiétans. Il vaut mieux faire aspirer par le nez le lait tiéde, ou le faire injecter doucement dans les narines.

La boiſſon ordinaire des malades eſt ſuivant la ſaiſon, la limonade de Citrons, la limonade Minérale, l'apozême d'Ozeille, ou d'Alleluia, avec un peu de ſucre, la limonade de Grozeilles, les infuſions à froid de Meliſſe, de Botrys du Mexique, de Menthe; les infuſions théiformes de Saffran Gatinois, de fleurs de Camomille Romaine; le tems & les circonſtances décident. Les aigrelets ſont préférés quand il y a beaucoup de pourriture : ils la corrigent plus efficacement, tempèrent l'ardeur des entrailles, la fiévre, l'altération & l'aridité de la langue. On y ajoûte un peu de vin quand la remiſſion de la fiévre le permet, ou quand il y a des vomiſſemens opiniâtres.

Dans les maux de gorge les moins malins, la boiſſon eſt une partie de vin ſur cinq parties d'eau, avec demie once de ſucre & vingt quatre grains de Nître par pinte, meſure de Paris.

Je fais ſuccer tous les jours une Orange ou deux quand il y a ſéchereſſe à la bouche, ou ſoupçon de *beaucoup de vers*.

L'Eté j'ajoûte aux bouillons le Pourpier, le Cerfeuil & l'Ozeille, comme antivermineux & antiputrides. La Carotte y eſt encore très-bonne, & ne doit pas être

épargnée. Plusieurs malades se sont guéris de maux de gorge légers uniquement en mâchant des Carottes cruës dont ils avaloient le suc. Ce reméde n'est donc pas tout-à-fait à mépriser ; il ne peut nuire.

Telle est la méthode que j'ai suivie dans les maux de gorge gangréneux. Elle pourra paroître cruelle : mais aux maux désespérés les grands remédes. Je la publie, non pas avec cet enthousiame qui voit en toute circonstance, l'infaillibilité des remédes ; mais avec cette confiance qu'inspirent des succès, & l'amour de l'humanité. Je ne connois rien de mieux ; mais je désire ardemment que quelqu'un après moi nous trace une voye plus courte, plus sûre, & moins laborieuse pour arriver à la guérison. Je ne serai pas le dernier à l'en féliciter, & à lui marquer ma sincère reconnoissance.

Je ne me glorifierai pas d'une réussite bien flateuse dans le traitement du Cholera morbus qui accompagnoit notre épidémie. J'ai vû une quinzaine de ces malades ; j'ai eu peine à en sauver le tiers. Les vésicatoires & les gargarismes étoient parfaitement inutiles ; l'émétique & les purgatifs décidément ou presque décidément mortels. Les cordiaux, les calmans, les acides végétaux sont les seuls qui ayent pû

calmer la fureur des premiers ſimptômes. Je me trouvois heureux quand je pouvois ranimer le pouls, & gagner du tems. Pour lors où la fiévre demeuroit ſimplement continuë putride, ou ſe métamorphoſoit en fiévre rouge, ou en aphte gangréneux, & je la traitois ſuivant les différentes formes qu'elle prenoit. Dans cette eſpéce, les acides ont été d'une néceſſité indiſpenſable pendant tout le cours de la maladie. Le Camphre y a été d'un très-bon uſage au ſecond periode, lors de la ceſſation des vomiſſemens, & de la modération du cours de ventre. Les lavemens de lait ſucré convenoient au déclin, & enfin les minoratifs de Caſſe & de Tamarins, avec un peu de Quinquina dans une infuſion vermifuge.

Les différentes eſpéces d'hydropiſies qui ont ſuccédé à la convaleſcence, quelquefois la mieux confirmée, ont toutes été très-rebelles. Celles qui ont attaqué la poitrine ont été mortelles, quelques unes même en deux jours. Les aſcites & les anaſarques n'ont cédé qu'aux ſcillitiques, aux minoratifs de Caſſe & de crême de Tartre, à l'uſage du Criſtal mineral, des tiſannes apéritives, du Creſſon de fontaine; ces cures ont été longues & faſtidieuſes.

Pour prévenir ces récidives, il étoit de-

la prudence de purger plusieurs fois pendant la convalescence, & de nourrir les malades d'alimens de bon suc, de facile digestion, en petite quantité, & souvent : car plusieurs de ces rechutes n'ont dû leur origine qu'à l'intempérance, & à la mauvaise qualité des alimens. La plûpart des malades ont dès les premiers jours de leur rétablissement une faim dévorante, & se gorgent sans prévoir les suites funestes qui les ménacent.

Je crois aussi que le desséchement de la peau peut pour beaucoup contribuer à la naissance de ces bouffissemens. L'épiderme est grillé; la peau devient sale; ses pores excréteurs sont bouchés; les *arrérages* de la transpiration insensible s'accumulent, & proportionnellement à la quantité des sucs nourriciers. Ils stagnent; ils distendent le tissu cellulaire, & enfin refoulent sur les viscères de la poitrine ou du basventre. Quelques bains, & des frictions séches suffiroient peut-être pour parer les accidens qui amènent la bouffissure. Au reste, je n'ai point l'expérience pour garant; ces refléxions me sont venuës trop tard.

Quant aux maux de poitrine, aux lassitudes, & aux douleurs rhumatiques, qui sont quelquefois le rélicat de la maladie

gangréneuse, je n'y puis rien conseiller de mieux que des frictions douces, & le lait coupé, avec la décoction de Cresson, ou de Squine.

Il faut se défier des parotides, surtout quand elles paroissent d'abord : elles rentrent facilement, ou demeurent dures, squirreuses, & suffoquent le malade. Je ne me suis jamais repenti d'y avoir appliqué des ventouses légèrement scarifiées, & ensuite l'emplâtre vésicatoire. Quand la suppuration du vésicatoire est établie, j'applique les cataplasmes émolliens & maturatifs. Je n'attens pas que la suppuration soit prête à se faire jour d'elle-même pour ouvrir la tumeur. Il pourroit y avoir du danger à tant différer. Il suffit que je sente une fluctuation assez marquée. Le délai pourroit laisser le tems à la gangréne de s'établir. C'est surtout quand le Cholera morbus se termine par une parotide qu'il faut moins que jamais temporiser pour l'application de la ventouse, & du vésicatoire.

FORMULES DE REMEDES.

Vinaigre de Saturne.

Dans deux livres de bon vinaigre, faites

bouillir deux onces de Litharge bien pulverisée ; réduisez à huit onces ; laissez reposer ; filtrez au Coton.

GARGARISMES.

1.

Dans une pinte d'eau commune, étendez deux gros de vinaigre de Saturne.

Il faut avoir soin de remuer ce gargarisme chaque fois qu'on s'en sert.

2.

Dans huit onces d'eau-de-vie, étendez quarante-huit gouttes d'esprit de sel fumant, & demie once de miel rozat, ou de sirop de mures, ou de miel blanc.

Ce gargarisme ne doit toucher aucun vase de métal.

3.

Dans huit onces d'eau-de-vie, tirez une légère teinture d'un demi gros de Mirrhe en larmes bien pulverisée.

4.

Dans huit onces d'eau-de-vie, dissolvez depuis quatre jusqu'à huit grains de Camphre.

5.

Dans trois livres d'eau, faites bouillir une once de racines de Guimauve, ou une poignée de jeunes pousses d'Ormes, avec quatre grosses figues hachées menu; réduisez aux deux tiers : coulez-y une once de miel, & si vous voulez un peu de lait.

6.

Gargarisme antiseptique.

Dans deux livres & demie d'eau, faites bouillir une once de Quinquina concassé, & demie once de Contra-hyerva; réduisez à livre & demie : versez cette decoction bouillante sur un gros de fleurs de Camomille Romaine : ajoûtez-y quatre cuillerées d'eau-de-vie & deux de miel blanc : laissez infuser loin du feu une heure; coulez.

Décoction antiseptique pour prendre intérieurement.

Dans quarante onces ou deux livres & demie d'eau, faites bouillir demie once de Quinquina en poudre grossière, & deux gros de Contra-hyerva concassé : réduisez

à livre & demie, verſez la décoction bouillante ſur un gros de fleurs de Camomille Romaine. Laiſſez infuſer un bon quart d'heure : délayez-y deux onces de miel blanc.

Quand le pouls eſt trop languiſſant, j'y ajoûte demi gros de Serpentaire de Virginie, ou un gros de Caſcarille quand le flux de ventre eſt trop abondant. C'eſt au Médecin à juger ſi les circonſtances exigent que l'addition de ces drogues lui faſſe retrancher quelque peu du Quinquina.

Ces décoctions concentrées & réduites à une once, forment avec égal poids de ſucre, un ſirop antiſeptique, dont je me ſers pour faire le Looch camphré.

Décoction ſimple de Contra-hyerva.

Dans quarante onces d'eau pour réduire à deux livres, faites bouillir deux gros de Contra-hyerva. Sur la fin, jettez-y une once de miel; coulez, ajoûtez-y un gros d'eſprit de Nître dulcifié.

Teinture de Quinquina composée.

Sur une demie once de Quinquina en poudre, demie once de Contra-hyerva con-

cassé, & deux gros de Serpentaire de Virginie, versez huit onces d'eau-de-vie chaude ; laissez infuser vingt-quatre heures hors du feu. Coulez, pressez, filtrez au papier gris : dissolvez dans la filtration le quart de son poids de sucre en poudre.

La dose est d'une cuillerée ; on peut l'étendre dans un gobelet d'eau tiéde, ou ce qui est mieux faire avaller l'eau, quelques minuttes après. A ce moyen, cette teinture en passant porte sur l'aphte un gargarisme puissant, & dont la vertu n'est pas noyée. Ce reméde convient à ceux qui ont le pouls très-affaissé, & qui ne peuvent soutenir les décoctions précédentes.

Limonade minérale.

Dans une pinte ou deux livres d'eau de fontaine la plus pure, faites fondre une once de sucre blanc : Alors ajoûtez-y de l'esprit de Nître jusqu'à agréable acidité, & si vous voulez un peu de sirop de Violettes.

Cette boisson est très-agréable, & en impose par sa ressemblance avec la limonade de Citron.

Il est impossible de déterminer au juste la dose d'esprit de Nître qui est ici né-

ceſſaire. Tous ne ſont pas d'égale force; d'ailleurs toutes les eaux ne ſont pas également pures. Les plus chargées de terre crayonneuſe ou calcaire abſorbent une plus grande quantité de cet acide qui ſe neutraliſe, & il ne commence à donner des ſignes de ſa préſence qu'après qu'il a pleinement ſaturé la baze terreuſe qu'il rencontre.

Quand il n'y a pas trop de fiévre, on peut ajoûter à cette Limonade une huitième partie de vin. On le peut également ajoûter à la limonade de Citron.

Eſprit de Nître dulcifié.

Dans huit onces de bon eſprit de vin, infuſez à froid pendant vingt-quatre heures les Zeſts, ou ſuperficie jaune de huit Citrons. Enſuite ajoûtez-y autant d'eau : diſtillez à la moitié, vous aurez un eſprit chargé de l'huille eſſentielle de l'écorce de Citron. Mettez-la dans un très-grand Matras : ajoûtez-y huit onces de bon eſprit de Nître : agitez circulairement, coeffez le Matras avec un parchemin bien lié, & percé d'un trou d'épingle. Quelque bien aſſujetti que ſoit le parchemin, il créve preſque toujours par l'élaſticité des vapeurs que dégage l'efforveſcence. Si on ſe ſervoit d'un-

bouchon il ſauteroit, ou le Matras caſſeroit, comme cela m'eſt arrivé, La portion la plus éthérée de la liqueur ſe volatiliſe, & cette perte eſt toujours de la moitié du total; avec un appareil de balons enfilés on la peut prévenir.

La liqueur qui reſte après l'efferveſcence eſt mon eſprit de Nître dulcifié. Il eſt très-fragrant, plus aigrelet, & plus agréable au goût que celui du Codex. Il imite très-bien le jus de Citron dans l'eau, & l'imiteroit encore mieux ſi l'Ether ne s'évaporoit pas.

Voilà les formules les plus eſſentielles des remédes dont je me ſuis ſervi. Il me reſte à indiquer les ſources où j'ai puiſé.

Les vomitifs.

M. Chomel indique l'uſage des vomitifs dès le commencement de la maladie. (*a*) M. de Tournefort regarde l'Emétique comme un reméde néceſſaire dans les premiers inſtans (*b*). Il regrette qu'au Levant

---

(*a*) Diſſertation hiſtorique ſur le mal de gorge gangréneux, p. 73.

(*b*) Voyage du Levant par M. de Tournefort. T. I, p. 202, Edition de Lyon 1717.

on ne ſe preſſe pas aſſez dans une épidémie ſi aiguë. Les vomiſſemens ſpontanés, les cours de ventre, le caractère de putridité de ces évacuations juſtifient & l'indication & le reméde. Tout dépend de le placer à tems, & d'éviter les ſuperpurgations.

L'eſprit de Sel.

J'ai emprunté de M. Vanſwyeten l'uſage de l'eſprit de ſel pour toucher la gorge. Il le recommande, p. 705, T. 1. de l'édition de 1746 (*a*); & c'eſt dans une eſpéce d'Eſquinancie aſſez ſemblable à la nôtre, dont il donne la deſcription, T. 2, p. 622 de l'édition de 1747 (*b*) : il y recommande

(*a*) Oportet tunc ſpiritu ſalis marini domare hanc putredinem. Unciæ dimidiæ mellis roſarum viginti guttæ ſpiritûs hujus miſcentur. Deinde ſæpius de die affecta pars penicillo huic remedio imincto oblinitur. Augetur ſpiritus marini quantitas ſi major putredo adfuerit. In peſſimis caſibus ipſum ſpiritum ſalis marini ſine ullis admixtis applicui, & pulcherrimo cum ſucceſſu ſemper. Nam ſiſtebatur ſtatim gangrænæ hujus progreſſus, & brevi poſt ſeparabatur eſchara gangrænoſa à vivis partibus ... mollium vero partium oris interni gangrænam eradicat certiſſime. Vanſwyeten loco citato.

(*b*) Eſt & anginæ ſpecies palatum, uvulam, tonſillas occupans quam frequenter obſervavi, quæ facile plerumque curari ſolet, licet ſatis acriter ſæpe doleant partes. Imprimis in ſcorbuto laborantibus obſervatur, quandoque etiam epidemicorum more plurimos homines occupat, verno præcipuè tempore, calidoque ac humido aere. Febris levis præcedit, ſed poſt aliquot horas evanida; tunc

aussi l'esprit de Souffre tiré par la cloche; mais préparé fidélement, il est rare & très-cher. J'ai préféré l'esprit de Sel, que je pouvois au besoin tirer moi-même. Quant à ce qu'ajoûte M. Vanswyeten sur la facilité de la guérison, cela prouve seulement que cette épidémie n'a pas été portée à un si haut dégré en Allemagne qu'en France. Il auroit tenu un tout autre langage, s'il avoit été le témoin de la fureur de notre maladie dans laquelle *les parties affectées se gonflent beaucoup.*

Baume du Commandeur.

La dissolution de Styrax proposée par M. de Tournefort, m'a fait naître l'idée de

---

que dolent fauces hoc illove loco; & illas inspicienti apparet macula alba cujus contigui limites rubent admodum, & pessime dolent. Cæterum *non ad eo intumescunt partes affecta.* Si negligatur hoc malum proserpunt hæ maculæ. Halitus putridus ore exit, & eroduntur satis sæpe profunde partes affectæ. Spiritûs sulphuris per campanam multâ dilutus aquâ, addito rob sambuci & nitro, curat felicissime tales anginas, si sæpius de die ore continetur. Si jam putridum halitum exspirent ægri, & profundius erodi incæperint partes, spiritûs salis marini guttæ triginta vel quadraginta, unciæ uni mellis rosarum mistæ, dant remedium quod illini tuum ilicò sistit serpens malum .... augetur jam, vel minuitur spiritûs salis marini quantitas pro vario natæ putridinis gradu. Vanswyeten. T. 2. p. 622.

me ſervir du baume du Commandeur dont j'ai beaucoup à me louer.

Le Camphre.

Ce ſont les ſuccès de M. Chomel qui m'ont engagé à me ſervir du Camphre. L'expérience m'a confirmé qu'il mêritoit les éloges qu'il lui donne. Je n'ai pas craint d'en pouſſer les doſes plus loin qu'il n'avoit fait, & c'eſt ſans inconvénient. Au reſte, quand il eſt poſſible de faire paſſer le Camphre en bol, il eſt prudent d'y aſſocier le Nître : ce ſel empêche la trop grande rareſcence du ſang que produiſent tous les remédes volatils.

Le Quinquina.

La vertu antiſeptique du Quinquina, dont nous devons la connoiſſance au Mémoire de M. Shipton, Chirurgien Anglois, a été depuis confirmée par nombre d'obſervations, & par les belles & ingénieuſes expériences du Docteur Pringle, dans ſon Traité des Subſtances ſeptiques & antiſeptiques. Ses découvertes ſur la qualité antiputride de la Camomille, du Contra-hyerva, & de la Serpentaire de Virginie, m'ont porté

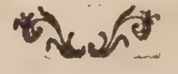
porté à marier ces drogues au Quinquina. Enfin celui-ci a pour garant le judicieux Sydenham qui le recommandoit dans les aphtes (*a*), & M. Connell, Praticien de Londres, dont M. Vrayet m'a communiqué la Consultation pour les maux de gorge d'Abbeville.

Le Savon volatil.

C'est de M. Pringle que j'ai pris l'usage du Savon volatil sous la gorge. Il le fait avec parties égales d'huile & d'esprit volatil de corne de Cerf. Il est trop picotant, je l'ai tempéré; je le fais avec une once d'esprit de corne de Cerf tiré sans chaux, une once d'essence de Thérébentine, deux onces d'huile d'Olives, & un gros de Camphre dissous par trituration dans les huiles (*b*).

(*a*) Schedula monitoria de novæ febris ingressu. p. 656.

(*a*) Traité des maladies, des Camps & Armées. Chapitre de l'Esquinancie.



Extrait de la Consultation de M. Connell Médecin de Londres, adressée à M. Vrayet Médecin à Abbeville.

De ulcusculis gangrænosis faucium curandis. Applicetur inter scapulas vesicatorium

Recipe mellis rosati, & ægiptiaci āā semi unciam. Spiritûs salis Marini semi dragmam. M. hujus mixturæ tantillo fricentur ulcuscula faucium gangrænosa, ter quaterve in die ope penicilli.

Recipe decocti hordeati uncias sex. Sirupi de moris, mellis rosacei aa. unciam unam. Spiritûs salis Marini. q. s. ad gratam aciditatem. M. fiat gargarisma cujus Cochlearibus duobus os colluat æger & fauces, horis intermediis, respuendo.

Si hisce non abstantibus malum pertinax in pejus ruat, corticem peruviauum largâ *manu exhibitum Herculeum esse remedium frequens comprobavit experientia. Sic autem in Angliâ præscribitur.*

Recipè corticis peruviani unciam unam aquæ Cinnamomi tenuioris dragmam unam, sirupi Cydoniorum uncias duas. M. fiat haustus secundâ quâque horâ sumendus, & continuandus, donec de malo triumphaverit.

OBSERVATIONS HISTORIQUES.

Copie d'une Lettre de Dom Jean d'Arondelle, Sous-Prieur de l'Abbaye de Foucarmont, du 5 Juillet 1756.

M. en allant aujourd'hui dire la Meſſe au village des Eſſarts, je ne m'attendois pas d'y confeſſer un malade qui vient de perdre deux enfans de la même maladie dont il paroît attaqué. Elle commence par *un friſſon, auquel ſuccéde le mal de gorge, le mal de tête, fiévre, éruption rouge, & flux.* Je me ſuis chargé de vous demander vos conſeils, pour arrêter les progrès d'un *mal qui ne laiſſe pas vivre long-tems ceux qu'il attaque.* Ce malade étoit levé, malgré *une ſueur très-abondante*, dont il auroit peut être tiré plus de fruit en reſtant au lit. Il prétend que cette ſituation diminuë ſes *douleurs d'eſtomac.* Il a des *nauſées*; il a même *vomi cette nuit pluſieurs vers.* Ses enfans ont eu le même

ſimptôme avant mourir. Je ſuis fâché de n'avoir pas un peu fait le Docteur, & de n'avoir pas queſtionné d'avantage le malade; j'en aurois pû tirer de plus grands éclairciſſemens, & vous mieux caractériſer cette maladie.

Signé, F. J. d'Arondel.

Cette maladie étoit ſûrement un mal de gorge gangréneux, quoiqu'on ne faſſe pas mention des aphtes. Le flux de ventre, les vomiſſemens vermineux, & l'éruption, n'appartiennent qu'à l'Eſquinancie aphteuſe. Cette obſervation fournit une preuve de la contagion; & le peu de durée de la maladie caractériſe ſon génie peſtilentiel,

Deſcription des maux de gorge de Fontenai en Brai (a).

Le mal de gorge a regné l'hyver de

(a) Cette deſcription m'a été dictée par le ſieur la Pierre, Maître d'Ecole ou Clerc de la Paroiſſe, qui m'a fait voir un de ces malades. Je l'ai trouvé ſi exacte, que j'ai cru ne la devoir pas perdre. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui s'ingerent dans l'art de guérir, euſſent l'œil auſſi attentif & auſſi perçant que ce Magiſter de Village: Nous aurions moins à regretter de voir nos Campagnes peuplées de prétendus Chirurgiens, qui ont pour tout mérite, de ſavoir manier une lancette.

1757 à Fontenai, Village ſitué ſur la rivière du Thérin, dans une vallée étouffée, à deux lieuës de Gournai. On a cru que c'étoit les brouillards, dont la vallée eſt ſouvent couverte, qui en étoient la cauſe. La maladie commençoit par une douleur à une des glandes du fond de la gorge. Cette glande ſe gonfloit dans la bouche, & au dehors. Quelque tems après elle ſe couvroit d'une peau blanche qui s'élargiſſoit très-promptement. Les malades ne pouvoient avaler; ils avoient auſſi mal à l'oreille; elle a même coulé à quelques uns. Ils crachoient beaucoup, & cependant dès les premiers jours la langue devenoit très-ſéche, épaiſſe, toute couverte de boutons violets, & racourcie. Ils avoient peine à l'allonger; elle trembloit. Ils avoient auſſi beaucoup de peine à ouvrir la bouche; quelques uns avoient le rhume; d'autres étoient enchifrenés. Il leur couloit des eaux du nez, & la lévre de deſſus ſe gonfloit; ils avoient l'haleine puante, & épaiſſe comme un brouillard. Beaucoup avoient un flux brun, ou verd, qui empoiſonnoit par ſa mauvaiſe odeur. Beaucoup d'enfans ont eu la Rougeole (*a*); les uns devant, les autres

(*a*) Ce que l'obſervateur appelle ici la Rougeole, étoit

après le mal de gorge; mais ils n'ont pû ſuer. Au bout de cinq ou ſix jours ils devenoient aſſoupis, & ils extravaguoient. Quelques uns ont eu des taches un peu élevées, bien rouges ou violettes, ſur le corps (*a*) elles s'écorchoient & ſe tournoient en croutes. A la fin de la maladie ils étouffoient, & leur gozier ſiffloit. Ils ſaignoient preſque tous du nez, & ſe le frottoient continuellement. Leur bouillon & la boiſſon revenoient par le nez. Les uns ont duré quinze jours; les autres moins. Une petite fille n'a duré que trente-ſix heures. Les grandes perſonnes au-deſſus de quinze ans, n'ont pas eu de rougeole, & n'ont pas été ſi malades; mais les enfans au-deſſous de cet âge, ſont preſque tous morts dans une chaleur extrême.

Que manque-t'il à cette deſcription, ſinon celle de l'état du pouls, du bas ventre, & des urines? Elle nous annonce deux ſimptômes que je n'ai pas eu occaſion d'obſerver; des boutons violets à la langue,

---

l'éruption rouge. Elles différent l'une de l'autre, en ce que la première eſt par larges taches, & l'autre par petits points comme un cuir chagriné.

(*a*) C'étoit ſans doute des pétéchies, ou autant de petites gangrénules de la peau. *Totidem ſunt cutis gangrænulæ*, dit Mead.

& des taches violettes un peu protuberantes sur le corps qui s'écorchoient, & se convertissoient en croutes. A ces signes, peut-on méconnoître le caractère d'un gangrénisme & d'une putréfaction générale.

OBSERVATIONS PARTICULIERES.

I.

LE lundi 21 Octobre 1754, Pierre Maillet de 18 à 19 ans, se sentit frappé d'un mal qui l'empêchoit de tourner la tête. Il soupa; il dormit : le lendemain il travailla jusqu'à huit heures du matin. La parotide gauche, & le col parurent subitement gonflés comme un œuf de poule d'Inde. Le malade fut en même tems saisi d'un grand frisson, d'un mal de tête lancinant, & d'un mal de gorge aigu. La fiévre s'alluma; il appliqua sur la tumeur des cendres chaudes. C'étoit son reméde ordinaire dans les maux de gorge habituels de sa jeunesse. La difficulté d'avaler étoit grande; il fut saigné du bras le mercredi matin, le soir, & le jeudi matin. Il n'y avoit eu ni nausées, ni vomissemens, ni rapports, ni dégoûts. Je fus appellé sur le midi.

Je trouvai la voix rauque & nazillarde ; le visage pâle, les yeux mornes & blafards, le col un peu tuméfié, surtout du côté gauche ; la respiration gênée, la langue gonflée ; la parole embaraſſée ; le pouls plein sans dureté, prompt sans trop de fréquence ; le ventre & l'estomac mollets ; la déglutition plus facile que le premier jour ; & la pente au sommeil presqu'invincible. Le nez bouché distilloit une sérosité ichoreuse blanchâtre, dont l'acrimonie picotoit, enflammoit, & gonfloit toute la lévre supérieure. Le malade avoit des envies continuelles de moucher ; mais les efforts qu'il faisoit pour y réussir étoient inutiles. Le mal de tête étoit à peu près dissipé.

Je passai à l'examen de la bouche. Le malade ne pouvoit l'ouvrir qu'à demi. La langue chargée d'une crasse blanche, étoit si tuméfiée, que j'eus peine à découvrir le fond de la gorge. L'amygdale gauche étoit grosse comme un maron, d'un rouge violet ; la luette du volume d'une grosse aveline, étoit traînante de gauche à droite ; l'amygdale droite paroissoit aussi gonflée ; mais moins que l'autre. La tuméfaction de toutes ces parties masquoit tellement le fond de la bouche, que pendant tout le tems de la maladie, il me fut impossible de l'apper-

cevoir. Je remarquai entre la luette & l'amygdale gauche, un ſillon blanc qui fuſoit vers le pharinx. Je conſeillai une ſaignée du bras, & le gargariſme d'eau roſe avec le ſel de Saturne.

Le ſoir la fiévre étoit médiocre. Je remarquai que l'aphte couvroit toute l'amygdale gauche. Je ne doutai plus alors que ce ne fut l'Eſquinancie gangréneuſe. J'ordonnai en gargariſme un Looch de ſirop de Limons & l'huile d'Amandes douces camphrée. Je preſcrivis intérieurement le Nître camphré, & fis pratiquer une cinquième ſaignée au bras. Je fis ſervir un remède d'eau dans la nuit.

Le vendredi matin la fiévre étoit peu conſidérable. La luette étoit auſſi couverte d'une tache blanche aſſez rouge. Le ſillon blanc que j'avois apperçu entre la luette & l'amygdale gauche, s'étoit converti en une chair baveuſe & noirâtre, qui paroiſſoit s'étendre derrière la luette vers l'arcade poſtérieure. Allarmé d'une progreſſion ſi rapide, je fis ſur le champ appliquer une ventouſe à la nuque, & enſuite l'emplâtre véſicatoire. Je fis encore ouvrir la veine au bras; le ſang paroiſſoit diſſous : on continua le gargariſme & le Nître camphré.

Le soir le vésicatoire avec beaucoup de sérosités avoit attiré beaucoup d'humeurs purulentes. J'en augurois d'autant mieux, que le malade s'étoit senti vivement piqué. Cependant la gangréne avoit gagné le voile palatin, & l'amygdale droite étoit marquée d'une tache un peu plus que lenticulaire.

Le samedi matin tout le fond de la gorge n'étoit qu'un aphte. La baze de la langue paroissoit de couleur olive. Les boissons passoient avec d'autant plus de facilité, que la gangréne dévenoit plus universelle. Un lavement émollient avoit entraîné trois vers : j'eus aussi-tôt recours à la tisanne de Kina camphrée, dans laquelle je trouvois un antiseptique vermifuge. Le soir la gorge étoit au même état ; mais il n'y avoit plus de fiévre. La nuit il y eut saignement de nez à plusieurs reprises, & goutte à goutte ; il parut encore quelques vers.

Le Dimanche matin à mon arrivée le malade étrangloit. La gorge étoit très-gonflée aux deux angles de la machoire ; la langue sortoit, la bouche écumoit, les yeux étoient convulsifs : avec tout cela, chose étonnante, le pouls se soutenoit & étoit régulier, sans la moindre apparence de fié-

vre. Les momens étoient précieux ; j'appliquai deux ventouſes au-deſſous des clavicules. La parole revint avec une reſpiration moins étouffée ; je fis auſſi-tôt ſaigner au pied ; la ſuffocation diminua : le manche d'une cuiller ſépara la moitié de l'eſcarre de la luette & de l'amygdale gauche. Je les laiſſai flottans, & tenant au grand eſcarre. Il n'eut pas été prudent de les arracher : ils adhéroient par des pédicules trop forts ; le deſſous étoit d'un rouge bien vif.

Dans le jour, le ſaignement de nez revint par intervalles. Sur les deux heures après midi je repétai la ſaignée du pied, & j'appliquai un véſicatoire, ſuivant la méthode de Fotergil. Les eſcarres gangréneux étoient encore fort adhérens par leur baze.

L'haleine exhaloit une odeur fade ; elle fut plus forte le ſoir. Cependant le voile palatin, la luette & l'amygdale gauche ſe trouvoient nettoyés ; mais le reſte étoit toujours en très-mauvais ordre. La fiévre ſe reveilla ſur les cinq heures : quelques heures après la gorge commença à faire des ſifflemens. Le pouls devint petit, concentré, fréquent, irrégulier. Il mourut en pleine connoiſſance le 25 Octobre ſur les cinq heures du matin.

Quatre heures après j'obtins du Juge de Police une Ordonnance & main-forte pour faire l'ouverture du Cadavre qu'on me refusoit. Au premier coup-d'œil il fut aisé de juger que les poumons étoient sphacelés dans toute leur substance, à l'exception d'une portioncule du lobe droit, qui dans la largeur d'un écu de six francs conservoit sa couleur rouge-pâle. Quelques coups de scapel donnés au lobe, firent jour à une sanie purulente, que la moindre pression exprimoit de tous ses vaisseaux. Le lobe gauche étoit rempli d'un sang noir & dissous. Il s'en épancha beaucoup dans la poitrine : ce n'étoit qu'une sérosité noirâtre, & fort salée, s'il en faut croire un Chirurgien, dans la bouche duquel il s'en éclaboussa quelques gouttes. Le cœur & le péricarde étoient sains. La membrane interne de la trachée artère s'exfolia d'un bout à l'autre sous nos doigts, comme l'épiderme s'enléve d'une brûlure. La glotte se dépouilla de même; l'une & l'autre dépouillées étoient de couleur gris-cendré. La luette toute noire & racornie vint en pourriture sous les doigts des Chirurgiens. Les amygdales paroissoient rongées par des ulcères sordides que couvroient encore en partie des croutes blanches. La baze de la

langue & le voile du palais étoient d'un gris tirant ſur le noir. L'œſophage ne paroiſſoit pas éloigné de l'état naturel. Le centre nerveux du diaphragme étoit un tant ſoit peu violet. L'eſtomac, les inteſtins grêles, & le foie étoient très-ſains. La veſicule du fiel à demie pleine. La rate un peu gonflée, reſſembloit à un petit pain rond. Les gros inteſtins étoient gangrénés, pleins de vers d'environ un pied de long, & d'une infinité de petits, longs de deux pouces, tous vivans. Juſques-là l'odeur du Cadavre n'avoit été que fade. L'ouverture du colon répandit une exhalaiſon ſi infecte, qu'il ne fut pas poſſible de pouſſer plus loin nos recherches, ſurtout dans une Chaumière étroite & baſſe.

Le lendemain 29 Octobre mourut dans la même Maiſon un enfant de douze ans, attaqué de coqueluche, qui depuis ſix mois régnoit épidemiquement ſur les enfans. La veille au ſoir, un Chirurgien lui avoit trouvé à la nuque un phlegmon livide, ou véritable anthrax. Après la mort toute cette partie externe parut ſphacelée, noire & pourrie, à tomber par lambeaux entre les mains; cet enfant étoit toujours auprès du lit de Maillet.

L'un des Chirurgiens pour s'être fait,

à l'ouverture du Cadavre, une légère piqueure au doigt, essuya des douleurs inquiétantes. Tout le voisinage s'enflamma d'une couleur tendante à la mortification; quelques gros de Quinquina firent disparoître ce simptôme.

LETTRE de M. Raulin, Médecin de Nérac, & aujourd'hui Médecin ordinaire du Roi, à l'occasion de l'observation du mal de gorge de Maillet.

M. Je viens de faire une longue absence; à mon arrivée j'ai trouvé chez moi, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sur la maladie gangréneuse qui s'est manifestée à Aumale, depuis quelque tems. Je suis très-flatté de la confiance dont vous m'honnorez, je voudrois pouvoir y répondre selon vos desirs, & seconder en cela votre zèle pour votre patrie.

Aumale, dites-vous, Monsieur, est situé dans une valée ouverte au Nord & au Sud, ombragée à l'Est, au Sud & au Sud-est, par des Forests spacieuses; il y fait souvent des brouillards, &c.

Ceux qui en jetterent les fondemens, ignoroient, sans doute, les sages réglemens des anciens, leurs précautions & leur exactitude, pour rechercher des situations saines, quand ils avoient des Villes ou des Maisons à bâtir. Il faut, dit Hyppocrate, que le Soleil éclaire une Ville sans obstacle, de tous côtés, & qu'elle soit exposée à tous vents. Il regarde ensuite, comme très-mal saines, celles qui ne reçoivent que des vents chauds & froids : telle étoit autrefois Mityléne, qui n'étoit jamais exempte de maladies, quand les vents du Septentrion ne souffloient pas ; Vitruve nous l'apprend.

Il ne se peut pas, Monsieur, que l'air de votre Ville ne soit trop humide, il n'y circule pas, parce que les différens vents n'y sont pas libres. D'ailleurs les endroits montagneux abondent en vapeurs aqueuses; les montagnes & les bois les attirent, & en empêchent la dissipation par les vents. Les brouillards qui y paroissent souvent, sont des vapeurs qui absorbent l'air, qui détruisent son élasticité, qui empêchent la transpiration; & cet air ainsi imbibé ne peut pas recevoir les vapeurs humides des poumons, & il relâche toutes les fibres animales. S'il est échauffé par le vent de Sud, il

produit encore un plus grand relâchement, & en diminuant les forces trusives des solides, il doit occasionner la stagnation, & la putrefaction des fluides avec toutes les maladies qui dépendent de l'état lâche des fibres. C'est le sentiment des plus grands Médecins; de Boerhavre, d'Haller, &c. Hyppocrate a fait la même remarque en Gréce, Arbuthnot en Angleterre, & je la fis moi-même dans ce païs en 1750 & 1751. J'ai fait imprimer cette observation, cette année, par Moreau & de Laguette, Imprimeurs-Libraires à Paris, dans un Livre, qui a pour titre, *Observations de Médecine, &c. avec une dissertation sur les ingrediens de l'air, &c.*

La constitution humide de votre atmosphère, est rendue encore très-mal-saine, par les froids que produit le vent de Nord, auquel vous êtes exposés. Il introduit dans le corps une humidité froide, & bouche les pores de l'insensible transpiration. Les fibres relâchées, d'un côté par l'humidité, sont engourdies de l'autre par le froid; l'air agit en irritant, & l'humidité en relâchant, y a-t'il de cause plus sensible de la stagnation, de la putrefaction des liquides, & ensuite des solides, car les uns & les autres sont dans un contact si intime, & leurs

fonctions ſont dans un tel concours, que les vices des uns ne peuvent que ſe communiquer très-promptement aux autres.

Ajoûtez à cela le peu de circulation de votre atmoſphère, qui laiſſe à l'air la liberté de ſe corrompre, car l'air qui n'eſt pas agité ſe corrompt comme l'eau. Hyppocrate remarqua que c'étoit là la cauſe des maladies peſtilentielles qu'il décrit dans le 3.e Liv. des Épidemies. Le vent de Sud eſt encore ſouvent chargé d'exhalaiſons & de vapeurs nuiſibles; c'eſt cette mauvaiſe qualité qui lui fait produire tous les ans, vers le mois de Juin, les maladies Endemiques de l'Égypte, qui ne ceſſent que lorſque les vents alizés paroiſſent & s'opoſent aux mauvais effets des premiers. Les Foreſts peuvent retenir les vapeurs viciées que ceux-ci vous ont porté, & empêcher leur évaporation : ce n'eſt pas ſans exemple, les premiers habitans de l'Amérique étoient ravagés par la qualité de l'air de ce nouveau païs, & la mortalité continua, juſqu'à ce qu'ils eurent brûlé la plus grande partie des Foreſts qui le couvroient; ce qui purifia l'air & le rendit plus ſalubre.

Craignez toujours, Monſieur, le vent de Sud, ſur-tout quand il n'a pas de débouché; c'eſt ce vent qui ravageoit Agri-

gente, Ville de Scicile, par une Peste horrible qu'Empedocle fit cesser en fermant une gorge dans les montagnes qui lui donnoit passage : Varron termina les maladies de sa Flotte dans le Port de Corcyre, en fermant toutes les fenêtres du côté du Sud; & ce fut en embrasant les Forests du côté du Midi, qu'Hyppocrate preserva la Gréce de la Peste qui ravageoit l'Illyrie.

Les différens terreins fournissent des vapeurs & des exhalaisons qui tiennent de leur nature; & comme l'évaporation de ces exhalaisons provient du feu central de la terre, comme un premier agent, secondé à la surface par la lumière du Soleil; ce feu par son action continuelle, peut détacher dans un tems des exhalaisons d'une nature différente de celles qu'il a détaché dans un autre; car la terre est composée de différentes couches d'une nature toute différente. Ce pourroit encore être une cause de vos maladies, & surtout si le terrein est gras, car un pareil terrein produit des parties actives, sulphureuses & volatiles, très-malsaines, quand elles sont retenuës & échauffées dans l'atmosphère.

Voilà, Monsieur, bien des causes de putrefaction, dont quelqu'une doit avoir lieu dans votre païs, sa situation vous l'annonce:

votre ſagacité & votre exactitude dans les obſervations, vous feront découvrir la véritable : ne vous laſſez pas de la rechercher, car il eſt certain que les affections gangréneuſes que vous décrivez dans votre Lettre en dépendent. Quoique ces maladies ne paroiſſent pas toutes de la même nature, elles proviennent de la même cauſe : car il eſt confirmé par nombre d'obſervations, que la maladie régnante communique ſon caractère à toutes les autres. Il n'eſt pas ſurprenant que dans les maladies qui dépendent d'un vice de l'air, la gorge & les poumons ſoient plus généralement affectés que les autres viſcères, par rapport au double commerce qu'ils entretiennent avec cet élement.

Vous me demandez, Monſieur, ſi la putridité vermineuſe ne pourroit pas être une cauſe conjointe de vos maladies, & ſi les inteſtins gangrénés par la préſence des vers, ne confirme pas cette conjecture ?

Laiſſons les Naturaliſtes ſe décider ſur la véritable cauſe de la génération des Inſectes, & tenons-nous-en à des obſervations conſtantes depuis le commencement de la Médecine connuë. Faiſons provenir les vers de la corruption, ou comme matrice, ou comme cauſe, parce que ſans elle

point de vers. Les vers de vos malades doivent être un effet du vice de l'atmoſphère & de la putridité des humeurs. Ils peuvent éclorre dans celles-ci au degré de la chaleur animale, & celle-là a lieu dans toutes les cavités des corps des animaux. On voit plus généralement des vers dans les inteſtins qu'ailleurs, parce que les alimens ſont corrompus dans ces viſcères, par les vices de l'air, des liquides & des ſolides; ces alimens corrompus y augmentent la corruption & ſes effets. Il ſemble même qu'un air corrompu affecte par préférence les organes de la digeſtion, & il n'eſt pas ſurprenant, parce que, ſelon la remarque d'Haller, nous ne pouvons avaler une dragme d'eau ni une bouchée d'alimens que nous n'avalions autant d'air; & de ſavans Maîtres ſoutiennent qu'on ne ſeroit jamais attaqué de la Peſte, ſi l'on n'avaloit pas l'air peſtilentiel avec la ſalive. On remarque encore, que dans les petites veroles épidémiques, le ventricule eſt toujours le premier affecté, parce qu'on avale avec la ſalive le venin contagieux qui eſt répandu dans l'air. Si l'air agit ſi puiſſamment, ſelon ſes différentes qualités ſur les organes des premières digeſtions, il ne ſera pas ſurprenant que, dans une conſtitution

putride de l'atmoſphère, la putridité étant très-abondante dans l'eſtomac & dans les alimens, il s'engendre des vers dans les inteſtins.

Dans les maladies gangréneuſes que j'ai eû, j'employois, Monſieur, une pratique toute conforme à la vôtre, elle me réuſſit, comme vous le verrez dans mes obſervations, mais je ne puis pas me promettre qu'il en ſoit toujours de même; car l'expérience nous apprend que les remédes qui réuſſiſſent dans les maladies d'une ſaiſon, ne réuſſiſſent pas dans celles d'une autre, ni à plus forte raiſon dans un païs différent, quoique ces maladies paroiſſent toutes être de la même nature, & provenir des mêmes cauſes : cela dépend ſans doute de ce que ces cauſes ne ſont pas toujours exactement les mêmes.

Je crois, Monſieur, que pour prévenir vos maladies, il ſeroit eſſentiel, d'éclaircir vos Foreſts, d'y faire de grandes ouvertures du côté des différents vents, pour que les exhalaiſons renfermées & retenuës puſſent mieux ſe diſſiper; & d'allumer enſuite de grands feux, de diſtance en diſtance, quelque tems avant, & même pendant la ſaiſon, où les maladies gangréneuſes ont coûtume de paroître. C'eſt ainſi qu'en s'en

contre l'une, vous en donnez contre les autres. Les amers ſont les meilleurs ſpécifiques contre les matières vermineuſes ; Ramazzini n'en trouva pas de plus ſouverain que le Quinquina dans la conſtitution épidemique de 1689, où il dit lui-même qu'on ne vit jamais tant de vermine, *verminatio nunquàm alias major fuit.* Cependant comme les mêmes remédes ne réuſſiſſent pas toujours également, on peut en tenter d'autres, le Citron, la racine de Gentianne, & ſurtout le Mercure doux allié avec le Camphre, pour qu'il n'excite pas la ſalivation. Ce reméde attaquera la corruption en général & en particulier, je veux dire la corruption & ſes effets.

La qualité du ſang décide toujours, (ſurtout, Monſieur, ſous les yeux des perſonnes éclairées comme vous) de la quantité qu'il en faut titer. On doit être attentif à conſerver & entretenir un juſte concours entre les liquides & les ſolides. Un pouls fort, plein, vîte, tendu, avec une violente chaleur, & un ſang denſe, coeneux, &c, indiquent des ſaignées réitérées. Mais ſi, comme il arrive ſouvent dans une conſtitution lâche de l'atmoſphère, & ſurtout dans les maladies gangréneuſes, le pouls eſt petit, mou, fourmillant ou déprimé, on ne doit

doit pas ſaigner, ou ſi l'on ſaigne ce doit être avec beaucoup de précaution. Huxham remarque qu'une petite peau mince & bleûatre, ſur le ſang, avec une eſpéce de gélée molle & verte immédiatement deſſous, (le corps du ſang étant lui-même livide, lâche & mou avec un ſerum trouble, rouge ou vert), eſt un ſigne que la conſtitution du ſang ſe diſſout, & qu'il n'eſt pas à propos d'en tirer une grande quantité. Ce liquide eſt auſſi ménacé de putréfaction, quand il eſt fleuri, clair & diviſé, & qu'il ne rend que peu de ſéroſité après avoir repoſé quelque tems. C'eſt un cas où il faut ſe tenir en garde contre les copieuſes ſaignées; une ſeule ſuffit ordinairement, car à la ſeconde on apperçoit dans ce ſang une couleur livide; il eſt lâche, il nage dans une ſéroſité trouble, jaune, verte, ou rougeâtre; & à la troiſième, il eſt purulent & preſque noir, ce qui eſt un ſigne mortel. Il en eſt de même quand ce liquide eſt clair & diſſous. Dans cet état du ſang, les hémorrhagies n'indiquent pas la ſaignée, au contraire, elle ne ſauroit être que nuiſible, car ces hémorrhagies ne ſont qu'un effet de l'âcreté & de la diſſolution générale de la maſſe des liquides.

Il eſt certains tempérammens, qui dans

les mêmes conſtitutions épidemiques, où le ſang tend à la putréfaction, & avec les mêmes maladies, ont d'abord des ſimptômes qui ſemblent indiquer la ſaignée; mais après la première ou la ſeconde tout au plus, le pouls tombe, les forces s'abbattent, & ſouvent on ſe repent d'avoir ſaigné.

Dans une conſtitution putride, aqueuſe de l'atmoſphère, le ſang n'eſt pas moins mou & relâché que les ſolides; ſa fibre perd ſenſiblement ſon reſſort & ſon énergie, ſes globules tendent à une diſſolution générale. Dans l'état naturel, un globule de ſang eſt compoſé de pluſieurs autres globules; dans un état de putréfaction, ce globule perd de ſa quantité, à meſure qu'il ſe pervertit, juſqu'à ce qu'il eſt décompoſé : delà une diminution ſenſible de la réſiſtance du ſang à la preſſion des ſolides; & ceux-ci affoiblies de plus en plus par un déſordre général, quel bon effet pourroit-on attendre de la ſaignée? S'il eſt des cas qui l'exigent, comme des ſuffocations inévitables par ailleurs, il faut ſaigner comme vous ſaignâtes votre malade, à cauſe de ſon Eſquinancie qui le menaçoit d'une mort prochaine; on peut prendre pour modèles d'une ſaine pratique, tous les ménagemens que vous obſervâtes dans cette occaſion.

Voilà, Monsieur, les refléxions que j'ai fait sur votre Lettre; je vous serai bien obligé de m'instruire du progrès de cette maladie, & des remédes qui vous réussiront. J'ai l'honneur d'être avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur,
RAULIN.

A Nérac le 25 de Décemb. 1754.

2.

Une pensionnaire du Couvent des Dames Jacobines de cette Ville, tomba malade au retour du convoi d'une jeune pensionnaire que venoit d'emporter l'Esquinancie gangréneuse. Je la vis une heure après le frisson; il y avoit torticolis, douleur à l'oreille droite, & tumeur à l'amyg-

dale du même côté. L'aphte étoit déja naiſſant de la grandeur d'une lentille; le pouls très-vif, & ſerré; la face pâle. Je fis ſaigner, le ſang étoit vermeil, mais d'une tiſſure molle. L'aphte fit des progrès; le pouls demeuroit foible & vîte, & je m'obſtinai à faire tirer du ſang. Il devint couvert d'une coëne verdâtre; je mis en uſage les touches d'eſprit de Vitriol, les gargariſmes d'eau-de-vie, les Loochs camphrés. Rien ne fut capable d'arrêter les progrès de la pourriture. Je demandai du conſeil; on propoſa les véſicatoires, ils furent rejettés. Des ſcarifications: on n'en voulut pas entendre parler. L'aphte étoit épais, occupoit toute l'arrière bouche, & s'étendoit au palais. On en propoſa l'avulſion; elle fut conſentie & tentée; mais que réſulta-t'il des frottemens qui avoient emporté une partie flottante, l'irritation la plus douloureuſe, & la mortification des chairs vives qui paroiſſoient ſous la partie de l'eſcarre qui ſe ſéparoit? Elle mourut au ſixième jour avec le ſtillicide ichoreux & le ſaignement de nez.

3.

M. le **, Conſeiller au Parlement de Paris, fut frappé du mal de gorge le 15

Mai. Il étoit accompagné de douleur d'oreille. Je le vis ſur le champ ; les amygdales n'étoient qu'enflammées & un peu gonflées. Il y avoit dans le pouls beaucoup de vivacité & de molleſſe. Je fis ouvrir la veine le ſoir, & conſeillai la limonade en gargariſme ; le ſang étoit ſec & fleuri. La nuit fut très-agitée ; il n'y eut pas un inſtant de repos. Sur les onze heures j'apperçus quelques hydatides, ſurtout à l'amygdale gauche. La luette étoit groſſe ; ſur les deux heures du matin, les hydatides commençoient à blanchir. Au lever du ſoleil, je comptai onze aphtules, ſix à l'amygdale gauche, & cinq à la droite. Mes allarmes rédoublèrent ; je fis de nouveau tirer ſix onces de ſang. Heureuſement la délicateſſe naturelle du ſujet me tenoit ſur la réſerve, & m'empêchoit d'abuſer de ce ſecours, ſur lequel j'imaginois devoir uniquement compter. Le pouls s'affaiſſa, & devint précipité. Les aphtes commençoient à s'étendre, & ménaçoient de ſe réunir. J'ajoûtai le ſel de Saturne au gargariſme de limonade ; on en fit uſage de quart en quart d'heure. Il diminua la phlogoſe de l'arrière bouche, & fixa les progrès des taches aphteuſes. Le voiſinage devint d'une carnation plus naturelle, & la déglutition moins difficile. Le

pouls peu à peu se releva, & fut plus régulier; la boisson étoit une limonade. La nuit fut cependant encore insomne, mais plus tranquille que la précédente. Le samedi la modération de la fiévre me permit de passer une once de Casse-mondée dans un gobelet de petit lait. Ce purgatif procura quatre ou cinq évacuations, & quelques heures de sommeil. Le Dimanche, une moiteur douce emporta tous les accidens. A peine restoit-il le soir quelques vestiges des aphtes; je repétai la purgation le lundi. Il n'y avoit plus de fiévre; mais il restoit une grande foiblesse.

En rapportant ces observations, je donne l'histoire de mes premières fautes. Toutes trois prouvent le danger de la saignée; la seconde servira d'avis à quiconque seroit tenté de m'imiter pour l'avulsion des escarres. On peut inférer de la troisième, que les sueurs sont utiles dans notre maladie. C'est à cet heureux effort de la nature que j'ai dû le salut, autant qu'au gargarisme plombé.

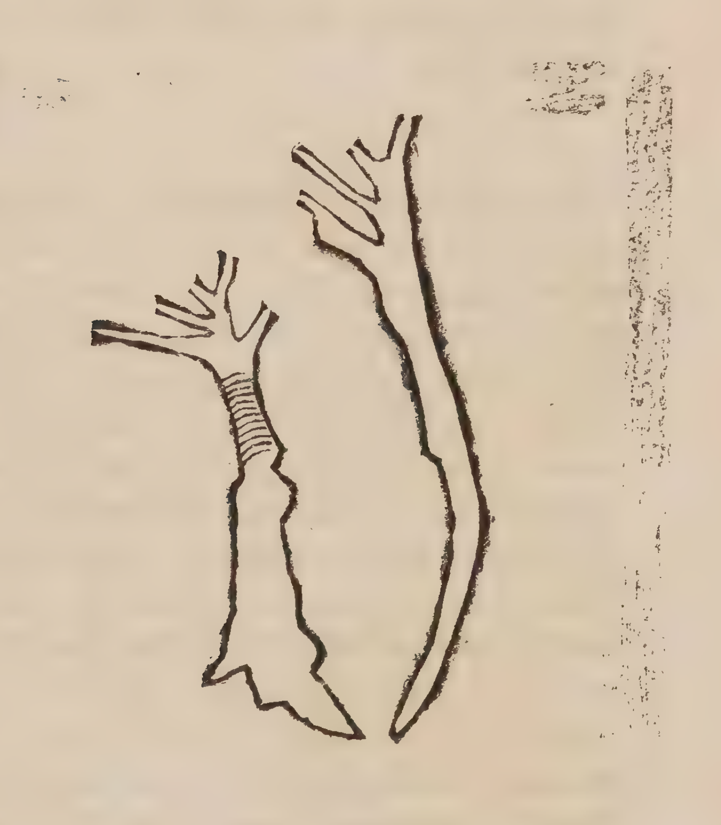
4.

Maillet qui fait le sujet de la première observation, n'est pas le seul en qui j'aye observé la nécrose des poumons. Un jeu-

ne homme de Gournai, âgé d'environ vingt ans, dès le 2 Janvier 1755, se sentit attaqué d'un mal de gorge, mais si léger qu'il n'y fit aucune attention. Le 4, il fit un voyage de sept lieuës pour se rendre à Aumale. Son mal de gorge augmenta; mais ce ne fut point assez pour l'inquiéter; il buvoit, mangeoit & dormoit comme à son ordinaire. Cependant il appella un Chirurgien: celui-ci appercevant quelques petites taches blanches sans grande phlogose, & sans le moindre mouvement de fiévre, toucha l'amygdale avec le Vitriol de Chypre. Les trois jours suivans se passèrent sans allarmes, & dans la plus grande gaité. Le mardi au soir, cinquième jour de l'indisposition, la férocité d'une toux inopinément survenuë, & la violence d'un mal de tête soudain, l'obligèrent de quitter le jeu. Je fus appellé sur les neuf heures; la fiévre étoit forte; le pouls gros, large, brusque, dur, inégal dans sa fréquence, à proportion des sécousses plus ou moins fortes de la poitrine. La toux étoit violente, mais sourde; la voix rauque, cassée, & presqu'éteinte, avec oppression péripneumonique. Ces simptômes ne remontoient pas à deux heures de date. Quels ravages dans un si court espace de tems! L'aphte n'étoit pas plus grand qu'une

piéce de douze fols, mais très-épais, & on n'en apercevoit pas la baze. Le malade, les affiftans & le Chirurgien, m'affurèrent que jufques-là il n'y avoit pas eu le moindre foupçon de fiévre. La bénignité des premiers fimptômes ne put me raffûrer contre la malignité des accidens foudains qui nous affailloient. Je fis ouvrir la veine, & donner en une feule fois une once d'huille d'amandes douces, avec dix grains de Camphre. La nuit fut très-orageufe, le malade expectora beaucoup; quelle fut ma furprife! Il rendit des exfoliations de la membrane interne de la trachée artère & des bronches épaiffes d'une ligne. La voix étoit entièrement éteinte; tout étoit défefpéré, je fis continuer l'huille camphrée. J'appellai en confultation M. Hecquet d'Abbeville; mais que pouvoit l'art contre un fi affreux délâbrement des poumons? Les accidens fubfiftèrent: ils ne firent même qu'augmenter. Le paffage de l'air fur des parties dépouillées, irritoit la toux, & caufoit à la poitrine le fentiment de la féchereffe & de la crifpation les plus douloureufes, auxquelles les vapeurs de décoction émollientes furent abfolument inutiles. Il mourut au douziéme jour de la maladie; les urines fe conservèrent naturelles.

J'ai conſervé deux portions de ces exfoliations, où les diviſions des bronches étoient exactement marquées, & les interſtices des anneaux cartilagineux notés par des bandes rouges; on en peut voir ici la figure.



Depuis l'inſtant que j'ai vû le malade, l'aphte n'a pas fait de progrès viſibles dans

les parties de la bouche ſoumiſes à la vûe.

Cette obſervation prouve combien l'Eſquinancie gangréneuſe eſt perfide, & combien il eſt prudent de ne négliger aucun reméde, dès les premiers inſtans. Il vaut beaucoup mieux les donner à faux que de s'expoſer au repentir. Quelque cruelle que puiſſe paroître une méthode, elle eſt toujours préférable dès qu'elle aſſûre la vie des malades.

5.

M. Bocquet, Chirurgien d'Aumale, avoit le 21 Décembre paſſé trois heures dans l'appartement de deux malades, auſquels il étoit très-affectionné. Le lendemain il fut ſaiſi d'un friſſon, de mal être, & de torticolis. Sur les onze heures la fiévre s'alluma ; je le vis ſur les neuf heures du ſoir, il n'y avoit plus de fiévre ; il rejettoit ſon indiſpoſition ſur un brouillard épais & très puant qu'il faiſoit ce jour-là. Sur le minuit le pouls étoit tranquille ; mais la douleur rhumatique du cou s'opiniâtroit, j'y fis entretenir une chaleur douce. La nuit fut agitée ; cependant à cinq heures du matin, je ne trouvai pas encore de fiévre. Sur les huit heures il fut ſaigné, & ne fit aucune mention de mal de gorge.

Sur le midi il appella la Sœur infirmière de notre Hôpital, ſe plaignant de douleur à l'oreille droite, & d'élancemens à l'amygdale. Il avoit en effet une tache blanche de la largeur d'un denier; il prit auſſi-tôt l'émétique. A mon retour de la Campagne, je le trouvai conſterné & abbattu, l'eſprit frappé de l'idée d'incurabilité. Il étoit cependant ſans fiévre, & le pouls très-naturel. L'eſcarre avoit fait peu de progrès; mais il y avoit un crachottement abondant qui entretenoit les frayeurs d'un homme trop inſtruit pour ſe laiſſer conſoler. La nouvelle de la mort de l'une des deux malades, chez qui il avoit pris la contagion, acheva de le jetter dans le déſeſpoir de la guériſon. Les véſicatoires firent grand effet, mais ne furent pas ſuivis de ſuppuration. Ce ſigne le découragea encore plus. Les touches d'eſprit de Sel, & de Baume du Commandeur, les gargariſmes, les décoctions Antiſeptiques, le Camphre, rien ne put amortir la cauſticité de l'humeur virulente. Le pouls ſe ſoutint juſqu'à la fin du cinquiéme jour ſans altération. Au commencement du ſixième, il commença à chanceler. Sur le ſoir il devint fréquent, & très-petit; l'oppreſſion commença à ſe faire ſentir; la voix devint caſſée, elle s'éteignit

dans la nuit. Le matin le pouls étoit fugitif, l'oppreſſion étrange, les yeux ténébreux, les extrémités plombées ; il y avoit délire ; il mourut ſur les neuf heures. L'aphte, comme dans l'obſervation précédente, n'excédoit pas la largeur d'une piéce de deux liards ; mais ſa baze s'étendoit hors de la portée de la vûe, & c'eſt ſans doute par ſa baze qu'il a fuſé vers les poumons ; il étoit de couleur de morille.

Cette obſervation nous inſtruit de pluſieurs vérités.

1o. Qu'il ne faut jamais ſe fier à l'apparente bénignité des premiers ſimptômes, pas même à l'abſence de la fiévre. Ce malade n'en a été travaillé que les douze premières & les douze dernières heures de ſa maladie.

2o. Que l'inquiétude & l'idée d'incurabilité ſont un poiſon funeſte dans les maladies contagieuſes (*a*). C'eſt ſans doute pour diminuer ces frayeurs, que les Médecins qui nous ont donné l'hiſtoire de la Peſte de Marſeille, ont méconnu qu'elle ſe com-

---

(*a*) Dum ſpiritus triſtiori cogitatione ſe macerant, non tantum corpora apta redduntur ad ſuſcipiendum contagium, ſed & tragædiam ludunt tunc magis funeſtam. Frid. Hoffman, Diſſert. Phiſico-medicâ, 3.

muniquât par contagion. Mais nous sommes à cet égard plus malheureux que le commun des hommes. Il n'est pas facile de nous en imposer, pour peu que la tête se conserve saine Accoutumés à péser les signes, nous y cherchons pour nous-mêmes le présage de l'avenir, & la peur produit les désordes les plus étranges.

3°. Que le ptyalisme n'est pas toujours une évacuation salutaire.

4°. Que l'émétique peut par des efforts rédoublés déterminer plus puissamment la salivation, ce que je regarde comme un mal, surtout quand ce n'est point une viscosité glutineuse, mais un crachottement de pituite claire & très-fluide.

5°. Que le défaut de suppuration vingt-quatre heures après l'enlevement des vésicatoires, est du plus mauvais augure.

6.

Extrait d'un Mémoire lû à l'Académie d'Amiens le lundi quinze Mars 1751, par M. Vrayet, Médecin d'Abbeville.

» Une femme de Campigneul-le-Petit,
» près Montreuil-sur-Mer, enceinte & près
» de terme, après avoir souffert pendant
» quinze jours la Dysenterie avec fiévre,
» fut attaquée d'un mal de gorge violent.

» Le 25 Octobre ſur le ſoir, une toux ſuf-
» foquante lui fit rendre une partie de la
» membrane interne de la trachée artère,
» avec les bronches diſtribuées juſqu'aux
» véſicules aériennes des poumons. Tout
» ce canal, en y ſoufflant avec un chalu-
» meau, ſe gonfloit juſqu'à l'extrémité des
» bronches.

» Deux heures après cette expectora-
» tion elle accoucha, & mourut douze heu-
» res après. L'enfant ſurvêcut trente-ſix
» heures.

M. Vrayet m'a fait voir cette trachée qu'il conſervoit collée ſur une feuille de papier.

Cette obſervation ſembleroit juſtifier mes ſoupçons ſur l'analogie, entre le mal de gorge gangréneux & la Dyſenterie. Il pourroit bien ſe faire que la cauſe fût la même, & qu'il n'y eût de différence que le ſiége. Qu'on compare avec la deſcription de nos maux de gorge, l'hiſtoire de la Dyſenterie de Bival, que j'ai donnée dans le Journal de Médecine au mois de Juin 1760, qu'on en rapproche le tableau de la Dyſenterie de 1750, dans le Journal de Janvier 1763. Combien de traits d'analogie! La Dyſenterie eſt contagieuſe comme le mal de gorge gangréneux. Elle étoit accompagnée

de putridité vermineuſe, de la petiteſſe du pouls, de l'exolution des forces, de l'atrocité des douleurs, auxquelles ſuccédoit une fatale inſenſibilité. L'ouverture d'un Cadavre à Bival m'a manifeſté la gangréne du canal alimentaire. Des dyſentériques m'ont rendu des lambeaux gangréneux du velouté des inteſtins ; les moiteurs ont été des moyens de ſalut. Quelques uns de ceux qui ont guéri, ont éprouvé des douleurs dans les jointures, d'autres ſont devenus hydropiques. La reſſemblance de tant de phénomènes n'appuyent-t'elle pas fortement la conjecture ſur l'identité de la cauſe. Celle de toute contagion eſt un venin; (*a*) la différence des ſimptômes dépend du dégré de lézion, & de la nature des fonctions de la partie affectée. Il attaque tantôt un viſcère, tantôt un autre. Je n'aurois peut-être pas tort de penſer que la Dyſenterie maligne de 1750 n'étoit qu'un aphte gangréneux du canal inteſtinal.

7.

Un homme âgé d'environ 35. ans, avoit

(*a*) Contagium nihil aliud eſt præter venenum. Mead, de venenis, p. 6.

perdu deux enfans du mal de gorge gangréneux. Trois jours après leur mort, il s'éveille ſur les quatre heures du matin, avec une grande douleur à l'amygdale droite, mal de tête, groſſe fiévre, & grande altération. Je le vis ſur le midi; l'amygdale droite étoit gonflée, très-rouge, marquée de deux petites taches blanches lenticulaires; le pouls aſſez large ſans fréquence extraordinaire. L'eſtomac paroiſſoit plein, le malade étoit naturellement cacochyme. Je lui fis tirer douze onces de bon ſang; je lui preſcrivis cinq grains d'émétique en lavage, avec ordre d'arrêter après quatre ou cinq évacuations. Je lui fis préparer pour la nuit huit grains de camphre diſſous dans une once d'huille d'amandes douces. Il ne vomit qu'une ſeule fois, mais il évacua beaucoup par les ſelles, & malgré l'abondance des évacuations, il continua ſon lavage d'émétique; ce purgatif lui paroiſſoit admirable. Les gens de Campagne ne ſe loüent d'une médecine qu'autant qu'elle entraîne juſqu'à l'inanition. La purgation fut exceſſive; il mourut le lendemain ſur le midi, ne ſe plaignant d'autre mal que d'anxiétés, qui l'empêchoient de demeurer en place. Un de ſes parens, & le Curé de la Paroiſſe, en lui donnant l'Extrême-onction, avoient re-

marqué que les quatre dernières heures de ſa vie, il avoit tout le corps plombé ou d'un bleu noir, ſurtout le viſage, les lévres, les bras & les jambes; preuves complettes d'un gangréniſme rapide; l'huille camphrée n'avoit pas été priſe.

De quelle importance donc n'eſt-il pas d'éviter les ſuperpurgations? De quelle conſéquence n'eſt-il pas de faire ſuccéder immédiatement à l'émétique, des cordiaux capables de ſoutenir les forces de la nature? Peut-être ici n'auroient-ils été d'aucun ſecours; ils auroient du moins ſuſpendu des évacuations, dont la continuité n'a pû manquer de hâter la mort. Il ſeroit en pareilles circonſtances à ſouhaiter que le Médecin pût être préſent pour modérer la fougue d'un remède, qu'on eſt malheureuſement obligé de confier aux mains maladroites des gardes.

8.

Une femme d'Aumale, enceinte de ſept mois & demi, ſe plaignoit depuis quelques jours de mal à la gorge. Le 18 Février elle fut priſe d'un friſſon, d'une grande douleur à l'oreille & à l'amygdale droite. La fiévre fut aſſez forte; le lendemain le Chirurgien n'obſerva que du gonflement, &

une rougeur ſuſpecte; il fit deux légères ſaignées. Je fus appellé le troiſième jour; l'amygdale droite étoit prodieuſe, au point d'intercepter preſque la déglutition. L'aphte étoit noir comme le charbon, cerné tout autour d'une ligne blanche; la luette étoit groſſe & traînante; la tonſille gauche d'un rouge livide; la voix rauque & nazarde. L'état de groſſeſſe étoit une contre-indication pour le vomitif. Je craignois d'appeller ſur l'eſtomac & le canal inteſtinal, la fluxion aphteuſe; l'avortement en pouvoit être la ſuite: *Ora aphtoſa, turbatæ alvi, aborſûs prænuncia*, dit Hyppocrate. J'appliquai le véſicatoire, il fit un grand effet; je preſcrivis le Camphre & la décoction Antiſeptique. Je fis toucher quatre fois avec l'Eſprit de ſel, & enſuite avec le baume du Commandeur, deux à trois fois chaque jour. A proportion de l'écoulement des véſicatoires, la gorge ſe détumefia. Dès le ſecond jour les eſcarres noirs firent place aux blancs. La malade *ſaliva prodigieuſement*; le pouls s'épanouit, il y eut des moiteurs; il parut quelques rougeurs, mais peu conſidérables. La maladie avoit porté toute ſa virulence ſur l'amygdale droite ſur tout, quoique la gauche n'en fut pas exempte. Au ſeptiéme jour les aphtes étoient détergées; il n'y avoit

plus de fiévre, ni d'insomnie. Il ne restoit à la gorge qu'un peu de sensiblilité pour les alimens solides; un minoratif doux termina la cure. Cette maladie est une des graves que j'aye vû dans cette espéce. La saignée n'a pas fait tout le mal qu'on en auroit dû craindre, si l'état de grossesse n'avoit porté le Chirurgien à la circonspection. Ce sont les vésicatoires & les antiseptiques qui ont absolument changé la face des choses, en relevant le pouls, & poussant à la peau. La salivation n'a pas été préjudiciable; mais elle étoit accompagnée de moiteurs.

J'eus dans cette maison de nouvelles preuves de la subtilité de la contagion. Non-seulement une enfant de deux ans & demi fut pris du mal de gorge en même tems que sa mere; mais une sœur de la malade, âgée d'environ vingt ans, qui étoit venue lui donner des secours, en fut elle-même saisie. Elle eut des vomissemens & un cours de ventre opiniâtre, qui dispensèrent de lui donner aucun évacuant, & qui ne cédèrent qu'à peine au vin chaud & à la Thériaque. La cessation de ces simptômes fut suivie de l'éruption rouge. On peut de ce fait conclure que les évacuations rébelles ne dépendent que de l'impétueuse détermination de

l'humeur éruptive vers l'eſtomac, & le canal inteſtinal; par conſéquent l'indication eſt claire de pouſſer du centre à la circonférence.

9.

Une mere de famille, qui pendant un hyver, avoit donné ſes ſoins à huit ou neuf de ſes enfans, attaqués du mal de gorge, en fut elle-même attaquée à trois repriſes différentes. A la troiſième fois on s'alarma. Je fus appellé au troiſième jour; elle étrangloit par l'extrême gonflement de l'amygdale droite. L'eſcarre étoit épais & de couleur d'une coëne de lard jaune. La tonſille gauche avoit un aphte moins conſidérable; la déglutition étoit impoſſible; le pouls étoit foible, mais preſque ſans émotion fébrile. J'appliquai des ventouſes, à l'aide deſquelles je réuſſis à faire paſſer quelques cuillerées de vin d'Alicante. Je conſeillai enſuite des véſicatoires; ils firent un effet prodigieux : cependant la gorge ne fut jamais aſſez libre, pour permettre le paſſage d'autre choſe, que de quelques cuillerées de vin, ou de loohc camphré. Dans ces triſtes circonſtances, je n'avois d'autre reſſource pour nourrir la malade que les bouil-

lons consommés, en lavement. La suppuration s'établit à l'escarre de chaque vésicatoire. L'amygdale gauche se nettoya; l'aphte de la droite parut se détacher à demi, & montroit des chairs vives par-dessous. Je commençois à concevoir des espérances, quand tout-à-coup l'ulcère du vésicatoire du côté droit se desséсha. Il fut impossible de le ranimer, ni avec les lotions spiritueuses & ammoniacales, ni avec l'onguent de Stirax. C'étoit le présage de la propagation de la gangréne : aussi ne tarda-t'elle pas à se manifester aux poumons, par une oppression étrange, qui au septiéme jour la conduisit au tombeau. Ce que j'observai de plus frappant, c'est que les urines ne cessèrent point de déposer un sédiment louable, ni le côté de suppurer. La suppuration des vésicatoires est un Baromètre sûr pour juger de l'événement. Sa cessation prématurée fournit le pronostic d'une mort inévitable.

10.

Un homme âgé de soixante ans, asmatique, se plaignit de mal de gorge. L'haleine étoit puante, les amygdales gonflées, violettes, & comme gorgées de sérosité. Je fis appliquer les vésicatoires; ils firent peu d'effet; les aphtes s'établirent, on s'inquié-

ta, & on me rappella. Le malade étoit à trois lieuës de chez moi. Quand j'arrivai, il ſuffoquoit & râloit; le pouls étoit intermittent; les extrémités froides : il n'avoit plus le courage de faire le moindre effort pour touſſer. Je fis à l'inſtant diſſoudre ſix grains de Camphre dans quatre onces du plus fort vinaigre, avec une once de miel. Ce reméde avalé tout d'une priſe, reveilla le reſſort de la poitrine, agaça la toux, reſſuſcita l'expectoration; elle entraîna des lambeaux d'eſcarre; de nouveaux véſicatoires réuſſirent mieux, & diſſipérent le mal de gorge. Ce malade ne voulut prendre ſa décoction Antiſeptique & ſon Loohc camphré que les premiers jours. Il cracha le pus, & deux mois après mourut phtiſique des ulcères qu'avoit laiſſé le dépouillement de la membrane interne des bronches.

II.

Au 20 Novembre 1757, un homme de trente-ſix ans, ſe plaint pendant deux ou trois jours de mal-aiſe & de mal de gorge. L'un & l'autre avoient été pendant huit jours précédés d'une dartre farineuſe univerſelle, qui ſubſiſtoit encore. Le mal de gorge régnoit épidémiquement dans ce Village. Dès le premier jour de mal-être,

le malade avoit ſouffert une vive douleur d'oreille avec écoulement ichoreux. Au bout de trois jours la fiévre ſe joignit à ces ſimptômes, l'enchifrenement, un grand écoulement pituiteux par le nez & par les glandes ſalivales, quelques éternuemens, plus grande difficulté d'avaler, hémorrhagie pendant quatre jours, avec ſueurs copieuſes. Au huitième jour la fiévre & les ſueurs ceſſent. Celles-ci enlévent les deſquammations furfureuſes, & l'éruption cutanée ſe convertit en dartre vive par tout le corps avec démangeaiſon. Au 8 Janvier ſuivant elle ſubſiſtoit encore avec l'écoulement ichoreux.

Chez ce malade la force de la nature a ſuffi ſeule pour triompher. Elle s'eſt pratiqué des égoûts par tous les émunetoires à la fois. Les hémorrhagies ne ſont pas dangereuſes quand elles ſe font dans les premiers jours, quand elles ſont l'effet de la pléthore, & non de la diſſolution du ſang & de l'éroſion des vaiſſeaux capillaires. On trouve ici la démonſtration de l'utilité des ſueurs.,

12.

Une fille âgée d'environ trente ans après avoir ſur la fin de Novembre, eſſuyé

une fiévre continuë remittente, qui paroissoit jugée par des sueurs à jour critique, souffroit encore au commencement de Décembre quelques accès d'intermittente anomale. Les premières voyes ne devoient plus être inondées d'impuretés, car elle avoit pris un vomitif, & trois minoratifs. Le Dimanche 11 Décembre, elle fut saisie d'un frisson assez fort avec mal de gorge. Je n'apperçus qu'un peu de phlogose sans gonflement. La fiévre fut très-mince; le lendemain j'apperçus à l'amygdale gauche une petite tache blanche. Point de fiévre, mais légère douleur à l'oreille. Le soir l'amygdale commençoit à se couvrir de petits nuages blancs, mais sans gonflement considérable. Un grand frisson fut suivi d'une fiévre plus forte que la veille, d'insomnie, mal de tête & d'élancemens dans l'oreille. Les urines de la nuit déposèrent un sédiment gris. Je touchai l'aphte naissant avec l'esprit de Sel.

Le mardi les deux amygdales étoient couvertes d'aphtules. Il y avoit un peu de fiévre & enchifrénement. Sur le soir la voix étoit plus nazarde, la luette étoit un peu gonflée; l'aphte s'étendoit, mais superficielment. Les urines déposoient moins; la nuit fut agitée, & sans sommeil; la fiévre marquoit.

Le

Le Mercredi la fiévre & les aphtes étoient au même état ; mais les douleurs d'oreille étoient déchirantes, & le mal de tête *peraigu*. Un lavement fut rendu, & ſuivi d'un vomiſſement bilieux. Devois-je encore ſoupçonner des ſaburres après les évacuations toutes récentes de la première maladie? Pour ſeconder les efforts de la nature, j'adminiſtrai à l'inſtant un grain d'émétique qui procura deux autres vomiſſemens.

Le Jeudi la luette ſe trouva comme les amygdales, couverte d'une pellicule blanche. Le ſoir un petit redoublement fut accompagné, ſur différentes parties du corps, mais ſurtout aux bras, aux jambes & aux cuiſſes, d'une eſpéce d'éruption très-ſingulière. C'étoient de larges plaques, d'une figure irrégulière, d'une demie ligne d'élévation au-deſſus de la peau, & guères plus rouges que la couleur naturelle. Elles furent accompagnées d'un ſentiment de chaleur picotante, de démangeaiſons, de nauſées, & de vomiſſemens dans la nuit.

Le Vendredi cette éruption augmente & s'étend ; ſe diſſipe en un endroit, reparoît à un autre. Le vomiſſement ceſſe ; la fiévre baiſſe, la gorge ſe nettoye.

Le Samedi l'éruption ſe flétrit, le mal de gorge s'éclipſe ; la douleur d'oreille

ceſſe, la fiévre s'éteint, les urines dépoſent un ſédiment gris.

Cette malade ne voulut ſouffrir d'autre remède que quelques touches de Baume du Commandeur.

Voilà une éruption d'un caractère ſingulier & peu connu. Juſqu'à ce qu'elle ſoit dépoſée complettement à la peau, les vomiſſemens ſe perpétuent; l'aphte fait des progrès; les douleurs d'oreille ſont aigues. La nature s'eſt-elle délivrée de l'humeur éruptive? Les accidens ceſſent: donc il eſt utile de pouſſer à la peau.

Cette obſervation prouve encore que la maladie gangréneuſe tire ſon origine d'un miaſme contagieux, & non ſimplement de l'impureté & de la cacochymie des premières voyes. Il n'étoit pas poſſible d'en ſuppoſer dans une fille qui venoit d'être purgée quatre fois; mais elle avoit pû recevoir la contagion d'une petite malade, que l'eſcarre gangréneux avoit enlevée à côté d'elle dans notre Hôpital, en vingt-quatre heures.

13.

Une fille de vingt-un ans ſe plaignoit le Vendredy ſeize Décembre de mal de gorge léger. Je n'apperçus à l'amygdale gau-

che qu'une petite protubérance groſſe comme un pois, & d'une couleur plus pâle q le voiſinage. Le Samedi la déglutition étoit plus difficile, ſans plus d'apparence de mal que la veille. La nuit du Samedi au Dimanche fut agitée par des friſſons continuels, fiévre, altération, mal de tête, augmentation du mal de gorge.

Le Dimanche matin le Chirurgien n'y obſerva que de l'inflammation avec beaucoup de fiévre. Il fit trois ſaignées; affoiblirent-elles l'énergie du principe vital? Il y a bien de l'apparence; puiſque le jour ſe paſſa en horripilations, ce qu'on ne devoit pas attendre après une fiévre bien allumée. La nuit fut orageuſe; le Lundi matin je fus appellé: car c'étoit par haſard que j'avois vû le Vendredy la naiſſance du mal. Je vis la *tonſille* gauche très-gonflée, couverte d'un aphte large, mais blanc & mince; la luette un peu gorgée; tout le fond de la gorge d'un rouge cramoiſi; la voix nazillarde. Il y avoit ptyaliſme, douleur à l'oreille gauche, extrême difficulté de la déglutition; le pouls petit, concentré, précipité. J'appliquai ſur le champ le véſicatoire, & ordonnai quatre grains d'émétique en lavage. Tout fut avalé; il n'opéra que ſur le ſoir, par les ſelles, & après une ſyncope; étoit-

ce le moment de le placer, quand les forces vitales paroiſſent opprimées & défaillantes ? Cependant cette faute n'eut pas de ſuites, graces aux véſicatoires, qui pendant l'opération de l'émétique élevoient de *gros* phlyctènes. La gorge fut plus libre, & la voix moins nazarde. Les urines avoient d'abord paru naturelles, mais gardées ſix heures, elles devinrent laiteuſes, & déposèrent vers le milieu du verre un ſédiment gris. Le pouls étoit extraordinairement agité, & ne ſe déployoit pas. La nuit fut travaillée de quatre vomiſſemens, à l'occaſion de quatre gobelets de Quinquina. Ils entraînèrent beaucoup de matières glaireuſes & filantes. Les évacuations par le bas ſe continuèrent, & furent copieuſes. Le ſuintement des véſicatoires n'en fut pas moins conſidérable, & ce fut un bonheur.

Le Mardi la fiévre étoit modérée, & la gorge en meilleur état. La ſalivation diminuoit; je fis donner quelques grains de Camphre, & continuer le gargariſme antiſeptique.

La nuit du Mardi au Mercredi, un grand redoublement, avec un flux de ventre conſidérable; cependant la ſuppuration s'établit aux véſicatoires.

Le Mercredi matin plus d'aphtes; très-

peu de fiévre; le pouls est développé. La malade suë long-tems; ses urines recommencent à déposer. Le soir le gonflement & le picotement des bras, & surtout des mains annoncent une éruption très-fine. Elle ressemble à la miliaire; mais elle est incomparablement plus petite & plus pointue. La décoction de Kina avec le Contrahyerva soutient la sueur & calme la diarrhée; urines variables dans le jour.

La moiteur continue la nuit. Le Jeudi sueur abondante; l'éruption se soutient, & la fiévre s'éteint.

Le Vendredi les urines déposent un sédiment blanc. L'éruption & la moiteur continuent; la malade repose la nuit. Le Samedi tout est flétri; elle entre en convalescence.

Les faits se multiplient pour confirmer l'utilité des sueurs & des éruptions quelles qu'elles soient. A peine sont-elles établies que le vomissement cesse, & qu'il devient plus facile de modérer le cours de ventre.

14.

J'ai vû un jeune homme mourir de la fiévre gangréneuse avec des simptômes différens de ceux que j'ai décrits dans cet Ouvrage. Depuis plusieurs nuits son sommeil

étoit inquiet & agité ; l'appétit étoit un peu diminué : cependant il vacquoit encore à ſes travaux ordinaires. La veille de ſa mort il ſe plaignit le ſoir d'un léger mal de gorge. Le lendemain à ſon reveil, il ſe ſentit la tête péſante, & des nauſées : il vomit même quelques gorgées de bile. Je le vis ſur le midi avec M. Boullon, Médecin d'Abbeville, dont l'expérience & les lumières m'étoient néceſſaires dans un cas auſſi grave. Les nauſées continuoient ; les yeux étoient hagards, la langue ſéche & tremblante ; la gorge légèrement enflammée, ſéche & luiſante ; la peau aride & brûlante ; le pouls étoffé, gros, dur, vif, rebondiſſant. Le malade déliroit déja ; une demie heure après le délire augmenta. Une eau de Caſſe aiguiſée d'un grain d'émétique, ni un lavement ne procurèrent aucune évacuation. La conſtitution athlétique du malade, la plénitude, la force, la dureté du pouls & la violence du délire, demandoient le ſecours de la ſaignée. On ouvrit trois fois la veine au bras dans le courant de l'après midi. Le ſang jaillit avec la plus grande impétuoſité ; mais à chaque fois il s'affaiſſa tout-à-coup après avoir fourni une poellette. Le délire devint phrénétique, & le pouls de plus en plus précipité, & les yeux convulſifs ;

il mourut ſur les trois heures de la nuit. Il y a tout lieu de penſer que le virus gangréneux s'étoit ſubitement porté au cerveau. Ce qui le prouve, c'eſt que peu de jours après, toute la famille fut priſe de maux de gorge; onze malades dans cette maiſon ſe ſuccédèrent les uns aux autres.

Cette maladie n'étoit pas plus bénigne du tems d'Aretée que de nos jours. *Eodem die*, dit-il, *moriuntur qui celerrime, non numquam & antequàm medicum arceſſiverint; non nulli & arceſſito medico nihil profecerunt: mortuus eſt enim æger antequam medicus vocetur. De Cauſis & ſignis morborum acutorum.* *Lib.* 1. *C.* 7.

15.

Le 29 Octobre 1758, une femme âgée d'environ quarante ans, un peu ſujette au vin, fut ſaiſie ſur le ſoir d'un friſſon qui dura toute la nuit. Il fut accompagné & ſuivi d'une grande ſoif, d'anxiétés précordiales, rapports fréquens, nauſées, oppreſſions fortes à la région épigaſtrique, quoique l'eſtomac fût très-mollet, & point douloureux. Elle étoit en cet état lorſque je la vis le 30 au ſoir. Elle avoit recouvré ſa chaleur naturelle; mais ſans ardeur de la peau. La langue étoit belle comme en ſanté; le viſage

haut en couleur; mais les yeux un peu mornes, & les paupières entourées d'un cercle noir. Le pouls étoit si tranquille, si languissant & si mol, que mes premiers soupçons me portèrent à accuser les reliquats des excès de quelqu'un des jours précédens. Les protestations de la malade me rassurèrent, & me firent entrevoir la grandeur du péril qui la ménaçoit. Quelle perfidie, & que n'avois-je pas à redouter? De quel côté la nature alloit-elle porter ses efforts? Elle n'avoit encore aucune pente bien décidée. L'humeur jusques-là délitescente, ne se manifestoit que par les signes les plus équivoques. Un pouls lâche & sans fréquence, ne fournissoit aucune indication d'ouvrir la veine. Les nausées & les oppressions épigastriques m'en paroissoient une bien suffisante pour déterminer le vomissement; mais j'avois en même tems à craindre & à prévenir l'abbattement des forces: il n'étoit déja que trop grand. Je donnai à 9 heures du soir un grain & demi d'émétique dans un verre de vin chaud; il procura trois ou quatre vomissemens bilieux, & autant d'évacuations par le bas. La malade s'en trouva si-bien, que dès six heures du matin, de son chef & sans conseil, elle en reprit une seconde dose. Le

vomiſſement fut continuel ; ſur l'après midi la fiévre ſe développa, le vomiſſement & le flux de ventre étoient des plus fatiguans, mais ſans aucune douleur ni météoriſme du bas-ventre (*a*). La chaleur devint âcre & piquante ; la ſoif étoit ardente, les boiſſons rendues ſur le champ. Le pouls ne perdit rien de ſa molleſſe, malgré l'intenſité de la fiévre : il ne devint que plus petit, plus ſerré, plus convulſif, & quelquefois preſque imperceptible. J'eſſayai, mais envain de calmer le vomiſſement par les boiſſons aigrelettes, la liqueur minérale d'Hofman, les gouttes anodynes de Sydenham. Tout ce que je pus obtenir, ce fut d'éloigner à deux ou trois heures des vomiſſemens qui ſe repétoient de demie heure en demie heure. Je voyois ici un trait d'ana-

(*a*) J'aurois d'abord pû regarder ce vomiſſement comme une ſuperpurgation ; mais tout bien conſidéré, trois grains d'émétique en deux priſes à neuf heures d'intervalle pouvoient-ils produire un Cholera-morbus ſi opiniâtre ? La ſuperpurgation d'ailleurs ne devoit elle pas être accompagnée de l'Eréthiſme de l'eſtomac & du bas-ventre ? L'événement a juſtifié l'émétique que j'aurois pû accuſer de ces déſordres. Un dépôt critique ne laiſſe plus d'équivoque ſur la cauſe du vomiſſement & du cours de ventre. L'humeur maligne avoit jetté ſes premiers efforts ſur l'eſtomac. C'eſt ainſi que dans la petite vérole il eſt ordinaire que la première impétuoſité de la contagion ſe porte ſur ce viſcère. La nature la tourne vers la peau, le vomiſſement ceſſe.

logie avec le Mordexin ou Mordechen (*a*), maladie si terrible de l'Inde, & que les Médecins Indiens guérissent si heureusement en cauterisant la plante des pieds. Au lieu du cautère, reméde cruel, je conseillai d'y appliquer des ventouses, dont je croyois pouvoir me promettre le même effet. On n'exécuta pas, & la malade paroissoit de plus en plus toucher à sa fin. Le pouls s'éteignoit & s'affaissoit sensiblement. Les intermittences devenoient fréquentes. Les intervalles du vomissement étoient remplis par un accablement presque léthargique. La langue devenoit aride; nous étions déjà au septiéme jour : la malignité se développoit. Il étoit tems de se hâter de rani-

(*a*) Mordexin, maladie de l'Inde, dans laquelle on vomit avec de grandes douleurs des intestins. Les Médecins Indiens la guérissent en cauterisant la plante des pieds. Cette maladie fait périr en 36 heures. Voyage aux Indes orientales par M. Grose, traduit de l'Anglois, p. 358.

Cette maladie ressemble beaucoup à la passion iliaque des Européens. Elle n'a de commun avec la fiévre Cholérique que la continuité de vomissement. Quelle est l'opération méchanique du reméde Indien? La cauterisation imprime aux nerfs de l'Abdomen des directions contraires au Spasme qui entretenoit le vomissement. Ces vûes sont fondées sur la sympathie des nerfs des extrémités inférieures avec les plexus du bas-ventre. En substituant des ventouses au cautère actuel, non-seulement je me proposois le même effet; mais encore d'attirer à la plante des pieds une partie de l'humeur maligne.

mer les forces, & de rendre à l'estomac un ressort capable de secouer l'humeur morbifique, dont la présence l'irritoit & le révoltoit. J'eus recours à la décoction de Quinquina & de Contrahyerva, fortement acidulée avec mon esprit de Nître dulcifié; résolu d'attendre après cela, quel chemin prendroit la nature. Les vomissemens ne cessèrent que peu à peu : mais le pouls se dilata assez promptement; cependant la langue demeuroit aride; & malgré la précaution d'un lavement d'eau chaque jour, la diarrhée tendoit à se supprimer, & le ventre commençoit à se balloner Ce simptôme alloit m'interdire l'usage du Quinquina, toujours dangereux dans les tensions de l'abdomen. Un lavement de Casse vuida beaucoup, & me mit à portée de continuer. Dès le neuviéme jour, le vomissement cessa totalement; l'intermittence s'éclipsa; la fréquence diminua; la langue s'humecta. Au dixième jour plus de fiévre: je fis cesser le Quinquina. Vers la fin du onzième, j'apperçus un gonflement à la parotide gauche. La tréve n'avoit été qu'une perfidie insidieuse, puisqu'il ne s'étoit pas fait de crise. Aussi le pouls resserré & très-vif, la langue aride, & des urines aqueuses, m'avertissoient-ils assez de ce qui me

reſtoit à craindre. Le pouls n'étoit pas auſſi large, auſſi tranquille, auſſi régulier qu'il doit l'être dans la détermination d'un dépôt critique. J'eus de nouveau recours à la décoction fébrifuge. Dès le lendemain le pouls ſe développa ; mais les autres ſimptômes ſubſiſtoient, & la parotide de couleur naturelle n'augmentoit pas aſſez ſenſiblement. La nature ne feroit-elle qu'un effort impuiſſant ? Une métaſtaſe ſubite ne pouvoit-elle pas en peu d'heures emporter ma malade en convulſions ? telles étoient mes craintes. La crudité & l'aquoſité des urines préſageoient cette cataſtrophe. Comment prévenir le reflux de l'humeur ? J'augurai qu'en affoibliſſant & enflammant la partie, j'y déterminerois plus décidément le dépôt critique ; j'y appliquai l'emplâtre véſicatoire (*a*) ; à peine eût-il fait eſcarre,

(*a*) J'aurois bien fait d'appliquer auparavant une forte ventouſe : c'étoit un moyen des plus efficaces d'aſſurer le ſuccès des véſicatoires. Cela ne m'étoit pas venu en penſée ; je l'ai fait depuis, & notamment à une petite fille de huit ans, qui à la ſuite d'une fiévre cholérique eut deux parotides très-indéciſes juſqu'à l'application des ventouſes. L'épiſpaſtique fit enſuite un effet étonnant. Elle avoit des aphtes qui s'étendoient à proportion que les parotides faiſoient moins de progrès ; ils s'évanoüirent quand la ſuppuration fut établie aux eſcarres des véſicatoires ; celle-ci ceſſa quand la ſuppuration intérieure ſe forma

que la langue redevint humide. La fiévre ſe ſoutint encore pendant quatre jours; mais modérée. J'eus la ſatisfaction d'entendre la malade ſe plaindre de douleurs pulſatives, & de voir la parotide s'avancer à la maturation.

Je ne puis douter que le Quinquina n'ait été le principal inſtrument du ſalut de cette femme. La nature opprimée par la virulence de l'humeur étoit prête à ſuccomber. Le Quinquina ſoutint ſes forces, rehauſſa le ton de l'eſtomac, releva le pouls, & la mit en état de dépoſer ſur la parotide une humeur dont les viſcères ſe débaraſſoient. Les cordiaux ſpiritueux & incendiaires n'auroient ſans doute pas eu le même ſuccès. Cependant il étoit encore douteux, ſans le ſecours des véſicatoires. J'ai fait heureuſement, mais ai-je fait prudemment d'attendre la maturation du dépôt? Il auroit peut-être été plus ſage de l'ouvrir un peu vert. Rien n'eſt plus fugitif, & ne reflue plus aiſément que les parotides des fiévres malignes; la mort ſuit de près.

Quelle dénomination donner à cette fiévre? Elle a des caractères eſſentiels. La proſtration & la diſſolution des forces, la dépreſſion du pouls, l'extinction de la chaleur vitale dès les premiers inſtans, les an-

xiétés précordiales y décèlent la malignité la plus décidée quand ces ſimptômes ſubſiſtent pluſieurs jours. D'ailleurs la parotide eſt une criſe qui appartient aux fiévres malignes. Les vomiſſemens & les flux de ventre rébelles ſont les ſignes pathognomoniques du Cholera morbus. Celui-ci ſe termine quelquefois par des aphtes également, comme par des parotides : je ſuis donc bien fondé à caractériſer cette fiévre du nom de *Cholerique aphteuſe maligne.*

Les ſeules indications que j'ai priſes dans cette maladie, étoient, 1°. de ſoutenir les forces, ſans porter l'incendie ſur les viſcètes ; 2°. D'attirer autant qu'il étoit poſſible l'humeur au dehors. Cette fiévre a exactement ſuivi la marche de l'Eſquinancie gangréneuſe, dont tout notre canton a été affreuſement infeſté, ſurtout l'hyver 1757-58. J'étois heureux quand je pouvois gagner du tems. La fiévre Cholérique tuoit en 24 ou 36 heures. J'ai vû périr pluſieurs enfans, & même quelques adoleſcens, à qui il étoit impoſſible de donner du ſecours, ſoit parce que j'étois appellé trop tard, & que la rapidité des périodes de la maladie conduiſoit au terme fatal, avant même qu'on pût adminiſtrer les remédes, ſoit parce que *revomis* ſur le champ, ils devoient

demeurer ſans effet. Ce n'eſt que par l'uſage des cordiaux tempérés, des calmans, du Quinquina acidulé, des boiſſons aigrelettes quand le pouls étoit relevé, & des bouillons rafraichiſſans & acides, que j'ai réuſſi à ſauver quelques malades. Tous ou preſque tous ont eſſuyé des parotides. La cure traînoit à des longueurs ennuyeuſes. Tout étoit déſeſpéré quand je ne pouvois calmer le vomiſſement. Il n'y avoit pas alors de dépôt critique à attendre. Cela ne m'a pas engagé à changer de méthode. Les indications ne pouvoient varier, & je ne voyois rien de mieux pour les remplir. Aurois-je abandonné des remédes, dont j'avois éprouvé quelques ſuccès pour en tenter de plus douteux? *Omnia ſecundum rationem facienti, etiamſi ſecundum vota non ſuccedat, non protinus ad aliud tranſeundum, modo conſtet illud quod ab initio viſum fuit.* Hypp. aph. 52. Sect. 2.

16.

Une femme d'environ 55 ans s'étoit donné un coup à la tête; quinze jours après elle ſe plaignit de mal de gorge. La douleur ſe fixa ſur l'oreille droite, & ſur tout ce côté du crâne; elle étoit déchirante & pulſative; le mal de gorge ſe diſſipa. Un

mois après l'abcès créva dans l'oreille interne. Dix-huit jours après la crépature, elle tira de l'oreille un Ver blanc, de la figure des Strongles, long de trois pouces, & d'une demie ligne de diamètre. Cette femme imaginoit que cet abcès étoit l'effet de la commotion du cerveau. N'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'il devoit ſon origine à la fluxion, qui d'abord s'étoit jettée ſur la gorge ?

17.

Un homme d'Aumale, âgé d'environ 50 ans, eſt pris à la fin de Décembre 1754 d'un friſſon que ſuivit une groſſe fiévre, avec douleur aiguë à l'oreille droite, & violent mal de tête. L'accès ſe termine au bout de 24 heures par un écoulement ichoroſo-purulent qui dure trois jours.

18.

Sa femme quelques jours après eſt priſe de friſſon, forte fiévre, douleur, gonflement conſidérable, & phlogoſe aux amygdales, avec quelques aphtes lenticulaires. Elle eſt ſaignée le premier jour ; le pouls & la fiévre ſe ſoutiennent. Au ſecond jour elle ſuë ; la peau ſe couvre d'une éruption rouge. Le mal de gorge ceſſe auſſi-tôt.

L'éruption ſe flétrit à la fin du troiſième; & la fiévre ceſſe.

19.

Un homme d'Aumale très-robuſte, âgé d'environ 36 ans, eſt attaqué de mal de gorge avec des aphtes ſuperficiels. Deux ſaignées diminuent les douleurs de la gorge. Il ſurvient des nauſées : le Chirurgien ſe diſpoſe à donner l'Émétique le ſecond jour. Un violent cours de ventre avec teneſme à l'anus fournit contr'indication. Le mal de gorge ceſſe auſſi-tôt, & la fiévre. Le flux dure trois jours ſans rémiſſion du teneſme, mais ſans douleur d'entrailles & ſans abbattement des forces. Le malade ſe préſente au baſſin de demie heure en demie heure. Un flux hémorroïdal termine le cours de ventre, & l'appétit rénaît.

Ces trois dernières obſervations m'ont été communiquées par feu M. Bocquet, Chirurgien d'Aumale. La 18.e prouve la contagion de la maladie, ſans même qu'il y ait d'aphte à la gorge de celui de qui l'on reçoit la contagion; puiſque la femme l'avoit priſe de ſon mari, qui n'avoit eu qu'un écoulement d'oreille. Elle confirme auſſi l'utilité des ſueurs & des éruptions qui ſuivent, & ne précédent pas la naiſſance

des aphtes. La 19.e n'a d'intéressant qu'une terminaison singulière, une sorte d'écart de la nature, mais d'une nature puissante & victorieuse.

20.

Le 25 Juillet 1760, je fus appellé chez le Seigneur d'Elcour, âgé d'environ 56 ans, homme gras & réplet. Il étoit depuis quelques jours attaqué de mal de gorge avec une fiévre modérée. Le pouls n'étoit point déprimé; les amygdales étoient couvertes d'aphtes épais, & de couleur de morilles. La luette grosse & gorgée d'une sérosité rougeâtre; l'haleine très-puante. Je fis appliquer le Savon volatil, & donner le looch camphré; les sueurs s'établirent. Le lendemain les aphtes étoient blancs & commençoient à se séparer. Au 28 la gorge étoit nette; les sueurs continuoient, & il s'étoit fait une éruption miliaire des plus complettes. Il n'y avoit dans le pouls d'élévation que ce qu'il en falloit pour soutenir l'éruption. Je supprimai tout reméde pour tenir le malade au bouillon, & à une simple tisanne de Scorsonerre. Le 30, il s'obstina à vouloir se lever & changer de linge; la sueur s'arrêta, la miliaire rentra. Il tomba en léthargie sur sa chaise, & mourut le lendemain.

C'eſt la première fois que j'ai vû l'Eſquinancie gangréneuſe ſe terminer par une éruption univerſelle de miliaire; mais cette eſpéce de criſe s'eſt repétée bien des fois depuis (*a*). La miliaire ſemble même à Aumale & dans les Villages voiſins, avoir ſuccédé à l'éruption rouge ou cramoiſi, depuis que l'Eſquinancie gangréneuſe ne ſe montre plus que de loin en loin, & n'attaque que peu de ſujets. Cependant j'ai appris ces jours paſſés, (le 20 Avril 1763), à Grandvilliers, que la fiévre rouge s'y montroit, & y faiſoit des ravages ſur les enfans. J'ai eu occaſion d'y en voir deux, l'un deſquelles expira en ma préſence, & l'autre touchoit à ſa fin. Des flux vermineux avoient fait diſparoître l'éruption, & les aphtes étoient d'un brun noir. Cette épidémie eſt encore ſi répanduë en différens

---

(*a*) Fortè & notari meretur quod quandoque in illis locis ubi aphtæ non occurrunt obſerventur frequentiſſimè exanthemata miliaria dicta, alba, & rubra, in externâ corporis ſuperficie. An tunc ad externam cutim deponitur ſimile quid ac in aliis locis per primarum viarum corporis ſuperficiem diſpergitur? . . . .
. . . .
omnia tamen hæc dubii inſtar propono, ut illis quibus & aphtas & miliaria exanthemata frequenter videre contigit, judicent in quantùm conveniant binæ illæ ſeparationes materiæ morboſæ ad diverſa corporis loca depoſitæ. Vanſwyeten, §. 982, T. 3, p. 200. Pariſiis 1754.

quartiers, que je ne ſaurois trop me hâter de publier cet ouvrage, pour mettre les Chirurgiens à portée d'y appliquer les remédes. Dieu veuille couronner mes vœux de quelques ſuccès.



RÉLATION
DES
DYSENTERIES ÉPIDÉMIQUES
De 1750 & 1759.

Publiées dans les Journaux de Médecine de Juin 1760 *& Janvier* 1763.

J'AI dans le cours de cet ouvrage insinué, que j'entrevoyois une très-grande affinité entre la dysenterie maligne de 1750, & la maladie aphteuse. Je n'avois, il y a six ans, quand j'écrivois mon Traité, d'autres preuves de cette analogie, que l'observation de M. Vrayet, (c'est la 6.e de celle que j'ai rapportées) & la similitude des phénomènes des deux maladies. En conviendrai-je? Je n'ai pû me défendre d'un petit sentiment de vanité, quand en parcourant les épidemies de Sydenham, j'ai remarqué que j'avois vû des mêmes yeux que ce judicieux & admirable observateur. Il a noté dans les constitutions 1669, 70, 71 & 72

une fiévre dyſentérique qui ſe terminoit par des aphtes (*a*). Cette concordance & l'autorité d'un Médecin qui doit être le modèle de tous les Praticiens, ajoûte à mes conjectures un poids que je ne m'attendois pas de leur donner. Cette conſidération m'a engagé à donner ici l'hiſtoire des deux épidemies dyſentériques que j'avois déja publiées dans les Journaux. Ce ſont des piéces de comparaiſon qui ſerviront à juſtifier l'identité de deux maladies ſi diſſemblables aux yeux de ceux qui ne voyent que l'écorce des choſes. Peut-être fourniront-elles des vûës à la pratique.

(*a*) Aphtæ inſuper exeunte morbo (Dyſenteriâ) aris interna fauceſque ſæpe numerò obſident, imprimis ubi Corpus diu fuerit excalc-factum, & materiæ peccantis evacuatio medicamentis adſtringentibus impedita, non exacto priùs per cathartica morbi fomite. Atque hæ quidem mortem imminentem ut plurimùm denunciant. Sydenham, Sect. 3. C. 3, p. 222.

Dans le Chapitre ſuivant, il décrit une fiévre, qu'il appelle dyſentérique, & à laquelle il ne manquoit que la fréquence des déjections. Elle ſe terminoit auſſi par des aphtes. Ad aphtas cum jam diſcenſum meditaretur erat propenſior quàm . . . . alia quævis febris ſpecies quam mihi hactenus contigit videre. Huic etenim perquàm familiare fuit (uti & febri etiam illi quæ dyſenteriis ſupervenit) cum jam fere deſineret materiam fædam atque acrem è ſanguine in os atque gulam deponere, unde naſcebatur dictum ſimptoma, in iis præſertim quos contumacior morbus diutius maceraverat, & regimen juſto calidius amplius infirmarat. Id. ibid. C. 4, p. 237.

DYSENTERIE de 1750.

La Dyſenterie en 1750 a affligé plusieurs Provinces du Royaume. Je l'ai vûë en Picardie, en Champagne & en Normandie ; mais elle ne s'eſt pas montrée partout avec la même fureur, quoiqu'elle fût preſque univerſelle dans ces Provinces. Cette épidemie fut ſi terrible, qu'elle excita les ſoins du Miniſtère. A Rheims elle étoit très-bénigne. Lorſque j'arrivai à Aumale pour m'y fixer, elle y étoit & dans quelques Villages voiſins preſqu'auſſi meurtrière qu'à Montreuil. J'en ai conſervé l'hiſtoire telle que je la donne. Je ne dirai pas un mot de la méthode curative. Une juſte défiance de ſoi-même doit m'arrêter. J'étois encore trop neuf dans la pratique, pour oſer publier celle que j'ai ſuivie, quoiqu'elle ait mérité l'approbation de M. Vrayet, à qui le Miniſtère avoit confié le ſoin de l'épidémie de Montreuil.

La Dyſenterie fut au mois de Juin précédée d'une fiévre miliaire qui fit des ravages à Beauvais & dans les Villages circonvoiſins. L'hyver avoit été aſſez ſec, le printems pluvieux, & le mois de Juin très-chaud.

Dans le courant d'Août on vit quelques *Cholera morbus* , & des diarrhées ſimples. Elles étoient les avant-coureurs de la Dyſenterie. Ces cours de ventres étoient tantôt avec & tantôt ſans fiévre. Les malades de demie heure en demie heure ſe préſentoient au baſſin. Il y avoit toujours teneſme à l'anus. Les déjections étoient ou blanchâtres , ou jaunes , & toujours mouſſeuſes. Une douleur ſourde des entrailles les accompagnoit. Des crampes inſupportables aux jambes & aux cuiſſes ſe faiſoient ſentir dès la fin du premier jour. Cette diarrhée cédoit aiſément aux remédes généraux. Les crampes ſe guériſſoient par les lave-pieds , ou par les demi bains aromatiques.

Ce fut vers le milieu du mois qu'on commença à voir quelques Dyſenteries : elles s'étendirent ſur la fin. Les mois de Septembre & Octobre furent la ſaiſon de leur plus grand ravage. Elles ſe ralentirent vers la fin d'Octobre, pour ceſſer abſolument la ſeconde ſemaine de Novembre.

Il y avoit trois ſortes de Dyſenteries qu'il étoit eſſentiel de ne pas confondre ; la bénigne, la bilieuſe & la putride. Les malades éprouvoient un mal-aiſe partout le corps ; perte d'appétit, des nauſées, des borborigmes & flatulences par les voies intérieures.

La

La plûpart avoient une fiévre continue, mais elle n'accompagnoit pas toujours les premiers tems de la maladie; elle se convertissoit aussi quelquefois en quotidienne irréguliere, quand après le premier période les sueurs s'établissoient : le pouls petit, serré & vif m'a semblé confirmer l'idée de M. Bordeu, sur le pouls qu'il appelle intestinal. Je ne l'ai vu se développer, devenir mollet & souple, que dans ceux qui suoient, & les sueurs ne manquoient jamais de suspendre le cours des selles, ou du moins d'en diminuer l'excessive fréquence.

Les selles étoient presqu'universellement bilieuses & brunes, quelquefois muqueuses, glaireuses, rarement sanguinolentes, mais toujours d'une infection des plus putrides. Plusieurs malades croyoient toucher à la guérison, lorsqu'il leur survenoit des évacuations de petites matières grosses comme une petite noisette, dures, comme graisseuses ou brunes, vertes & noires : elles excitoient de nouvelles catastrophes, jusqu'à ce que tout fût évacué; mais cette tempête n'étoit pas de longue durée : quelques malades ont aussi rendu des vers.

Les urines au déclin ont été sédimenteu-

ſes ; dans l'état, elles ſe confondoient avec les ſelles ; on ne pouvoit les obſerver.

Sur une vingtaine de malades qu'a infeſté cette épidémie, je n'ai vu le délire que chez une ſeule. Un hoquet laborieux a long-tems vexé une autre, dont la maladie n'étoit pas encore terminée au bout d'un mois. Il étoit moins rare d'obſerver une tenſion, tantôt ſpaſtique, & tantôt tympanique de l'abdomen : une peau âpre, aride, comme écailleuſe & ſale, ſur-tout quand la maladie ſe prolongeoit ; des yeux ternes & creux, la pâleur du viſage, l'abbatement général des forces, étoient des ſymptomes qu'on ne rencontroit que chez les plus malades.

De vingt malades, les uns ont été guéris promptement, les autres plus lentement. Celles qui avoient été ſaignées pluſieurs fois avant l'ouverture des cadavres, que nous fîmes le 16 Septembre, éprouverent les plus cruels ſymptomes, & coururent les plus grands dangers : les ſueurs étoient toujours ſalutaires, & abrégeoient le terme de la maladie.

Un domeſtique & une religieuſe, pour avoir inconſidérément réprimé leur flux de ventre, & s'être trop tôt expoſé aux injures de l'air, ont contracté un rhumatiſme

goutteux, qui les a travaillés pendant deux mois, tantôt aux malléoles, tantôt aux genoux, tantôt aux poignets & tantôt aux coudes, avec rougeur, gonflement, fiévre irréguliere. Cette observation confirme l'aphorisme d'Hippocrate : *Dyssenteria intempestivè suppressa, abscessum facit in lateribus, aut in articulis.* J'ai eu occasion de remarquer le même phénomene dans la dyssenterie que nous avons eu en 1750. Rien n'est si naturel que ce méchanisme par lequel la nature tend à se délivrer de l'humeur morbifique qui la gêne. Le canal intestinal étoit son égout : on lui oppose une digue insurmontable ; l'humeur refoule sur les viscères ou sur les articulations, suivant l'analogie qu'elle a avec les humeurs qui s'y séparent. La matière morbifique est-elle purement bilieuse ? Elle se déposera sur le foie. Est-elle muqueuse ? Elle se niche dans les articulations.

L'usage prématuré de la viande a aussi causé quelques rechutes, mais de peu de conséquence. L'estomac foible encore laissoit échapper les alimens solides à demi digérés : leur dureté renouvelloit des tranchées mal assoupies.

Cette épidémie étoit contagieuse. Plusieurs habitans des villages circonvoisins,

que leurs occupations appelloient à Bival, y ont gagné cette maladie, & manquant chez eux de ſecours prompts & aſſidus, y ont ſuccombé. La charité des Dames de Bival ne pouvoit s'étendre qu'à leur fournir la ſubſiſtance, & des drogues qui, adminiſtrées par des mains ignorantes, n'avoient pas eu le même ſuccès que dans le couvent.

Je ne ſçais ſi ce ſont des miaſmes contagieux qui s'inſinuent dans la maſſe des humeurs, & y font l'office d'un levain corrupteur; mais je ſçais qu'on porte ce germe pluſieurs jours, avant qu'il ſe développe. Une jeune penſionnaire ſortit du couvent le 16 Septembre, en apparence de bonne ſanté, ſe retira chez ſes parens, à quatre lieuës de-là : elle tomba malade le 20, & mourut le 29, dans un village où perſonne n'étoit & n'a depuis été attaqué de dyſſenterie.

Le contraſte eſt frapant entre les malades des villages voiſins & ceux de Bival. Les premiers ont preſque tous été les victimes de la miſere, autant que de l'épidémie. Nous n'avons pas eu le chagrin d'en voir périr un ſeul de ceux que nous avons traités. Nous devons ces ſuccès aux généreux ſoins de M. & Me la marquiſe de Sesmaiſons,

& de Me de Sesmaisons, leur sœur, qui venoit d'être nommée à cette abbaye. Leur attention s'étendant jusqu'aux moindres besoins de nos malades, nous avons eu la satisfaction de trouver sous la main tout ce qui nous étoit nécessaire pour leur guérison.

Evacuer l'humeur morbifique, calmer les douleurs & l'érétisme dans les premiers tems, réparer les forces, & rétablir le ressort du canal intestinal au déclin de la maladie; telles ont été nos indications. L'ipecacuanha étendu dans une eau de casse, la rubarbe & le catholicon double, administré tout au moins de deux jours l'un, ont très-bien répondu à notre attente. L'action de ces émético-cathartiques diminuoit à coup sûr la fréquence des selles: quelquefois nous ajoûtions un grain de tartre émétique à l'ipecacuanha: nous ne nous sommes pas apperçus que ce reméde causât la moindre irritation; l'abondante boisson de petit lait ou d'eau miellée en facilitoit l'opération: on se régloit non sur la fréquence, mais sur l'abondance des selles; les lavemens émolliens & anodins, avec dix à douze grains de camphre dissous dans l'huile, avoient le double effet d'assoupir les tranchées, & de résister au gangrénisme des gros intestins. Un grain d'opium brut tous

les ſoirs, étoit un calmant admirable ; ce remède n'eſt dangereux dans la dyſſenterie, que quand on néglige d'évacuer, ou qu'on le fait d'une main trop timide, & à de trop longs intervalles. Il eſt bien vrai qu'alors ſuſpendant l'évacuation ſpontanée des matières putrides, dont les premieres voies ſont farcies, il accélere la mortification des inteſtins ; mais quand on ſeconde les efforts redoublés de la nature, pour hâter l'expulſion de l'humeur morbifique, non-ſeulement le narcotique ceſſe d'être dangereux ; mais même il devient en quelque ſorte d'une néceſſité indiſpenſable, quoi qu'en ayent pu dire quelques praticiens. Les loochs camphrés achevoient de remplir nos premieres indications. Je ne ſçaurois donner trop d'éloges à cette précieuſe réſine : elle ſoutenoit les forces, développoit le pouls, calmoit les douleurs juſqu'à un certain point, & réſiſtoit à la pourriture. Ceux qui ne pouvoient ſoutenir le goût du camphre diſſous dans l'huile d'amandes douces, l'avaloient en pilule avec l'opium.

Les boiſſons étoient variées ſuivant le goût des malades. L'eau de riz ou de gruau, l'eau miellée coupée avec un huitiéme de lait, la décoction de rapure de

corne de cerf & le petit lait nous ont paru mériter la préférence.

La cessation des tranchées, & le retour du sommeil nous avertissoient d'eloigner les purgations; car l'insomnie & l'opiniâtreté des coliques sont des signes certains qu'il reste des humeurs à évacuer. La cessation de ces deux symptomes marquoit le déclin de la maladie.

A ce second période, on marioit la cascarille & le sima-rouba à la rhubarbe : on aromatisoit cette teinture de quelques gros d'eau de canelle. Le sima-rouba seul, à la dose d'un gros & demi dans trois verres d'eau, ou joint à demi-gros de cascarille, terminoit heureusement la maladie : on la répétoit quatre ou cinq jours.

Nous avons permis les acidules, tels que l'oseille, le verjus & le jus de citron dans les bouillons. Ils étoient substantiels, faits avec le mouton, le bœuf & la volaille. L'abbattement subit des forces exigeoit cette espéce de nourriture. Les aigrelets ne sont pas aussi contraires à cette maladie, qu'on se l'imagine : ils répriment l'effervescence de la bile. Nous avons tous les jours donné à nos malades quatre ou cinq onces de vin sucré, quand les évacuations avoient abbatu l'intensité de la fiévre.

La nourriture des convalefcens étoit fpécialement le riz au lait, la bouillie préparée avec de l'amidon blanc & le fucre; les œufs frais, & les moineaux bouillis ou rôtis; toute autre viande étoit interdite, jufqu'à ce que l'eftomac eût repris des forces; pour boiffon, le vin trempé d'eau de riz & de corne de cerf, & une cuillerée de vin d'Alicante aprés le dîner.

HISTOIRE

D'une Dyffenterie épidémique, qui a régné en 1750, en quelques endroits de Picardie, & à Aumale; par M. MARTEAU DE GRANDVILIERS, *médecin, infpecteur des eaux minérales d'Aumale, & membre de l'académie des fciences d'Amiens.*

La dyffenterie, en 1750, a affligé plufieurs provinces du royaume. Je l'ai vue en Picardie, en Normandie & en Champagne; mais elle ne s'eft pas montrée par-tout avec la même fureur, quoiqu'elle fût prefqu'univerfelle dans ces provinces. Cette épidémie fut fi terrible à Montreuil, qu'elle excita

les ſoins du miniſtere. A Reims, elle étoit très bénigne. A Aumale, & dans quelques villages voiſins, elle étoit preſqu'auſſi meurtrière, qu'à Montreuil, lorſque j'arrivai pour m'y fixer. J'en ai conſervé l'hiſtoire, telle que je la donne. Je ne dirai pas un mot de la méthode que j'ai ſuivie. J'étois encore trop neuf dans la pratique, pour oſer la publier, quoiqu'elle ait mérité l'approbation de M. Brayet, à qui le miniſtere avoit confié le ſoin de l'épidémie de Montreuil.

La dyſſenterie fut précédée, au mois de Juin, d'une fiévre miliaire, qui fit des ravages à Beauvais, & dans les villages circonvoiſins. L'hiver avoit été aſſez ſec; le printems pluvieux, & le mois de Juin, très-chaud.

Dans le courant d'Août, on vit quelques *cholera-morbus*, & des diarrhées ſimples; elles étoient les avant-coureurs de la dyſſenterie: ces cours de ventre étoient tantôt avec, & tantôt ſans fiévre: les malades ſe préſentoient, de demi-heure en demi-heure, au baſſin: il y avoit toujours téneſme à l'anus; les déjections étoient, ou blanchâtres ou jaunes, & toujours mouſſeuſes: une douleur ſourde des entrailles les accompagnoit; des crampes inſupportables, aux jambes &

aux cuiſſes, ſe faiſoient ſentir, dès la fin du premier jour. Cette diarrhée cédoit aiſément aux remedes généraux; les crampes ſe guériſſoient par les lave-pieds, ou les demi bains aromatiques.

Ce fut vers le milieu du mois, qu'on commença à voir quelques dyſſenteries; elles s'étendirent ſur la fin. Les mois de Septembre & d'Octobre furent ceux où elles firent le plus de ravages; elles ralentirent vers la fin d'Octobre, pour ceſſer abſolument, la ſeconde ſemaine de Novembre.

Il y avoit trois ſortes de dyſſenteries, qu'il étoit eſſentiel de ne pas confondre; la bilieuſe, la bénigne & la putride.

Les malades éprouvoient un mal-aiſe par tout le corps; perte d'appétit, des nauſées, des borborygmes. Une certaine ſtupeur les rendoit indolens pendant quelques jours. C'étoient-là les annonces de la maladie. Peu après, ſuccédoient des tranchées vives, & un cours de ventre fréquent, avec la fiévre.

La dyſſenterie bénigne s'annonçoit par quelques legers vomiſſemens de matières glaireuſes, un peu jaunes & ameres; ſuivoient de près de fréquentes déjections ſimplement muqueuſes, parſemées de quelques

ſtries ſanguinolentes, dans les premiers vingt-quatre heures; elles n'étoient pas d'une odeur inſupportable. Les tranchées n'étoient pas bien aiguës; l'abdomen étoit d'une ſenſibilité médiocre; la langue blanche & pâteuſe; la peau aſſez ſouple; le pouls moins ſerré que dans les autres eſpeces. La fiévre n'étoit pas conſidérable; & la ſoif ne tourmentoit pas exceſſivement: les urines, ſur la fin, dépoſoient un ſédiment briqueté; la durée étoit de huit à dix jours, quand on s'y prenoit à tems.

La dyſſenterie bilieuſe étoit plus farouche dans ſon invaſion, & plus opiniâtre dans ſon cours. Elle commençoit par les coliques & les tranchées les plus aiguës, dans l'eſtomac & le bas-ventre, des vomiſſemens bilieux & de fréquentes déjections; c'étoit le plus ſouvent du ſang preſque pur, mêlé de quelques glaires & d'une ſéroſité jaunâtre. Les urines couloient en petite quantité, rouges & enflammées: il y avoit téneſme également à l'anus & à la veſſie: la peau étoit ardente, ſéche, âpre & dure au toucher: les malades rendoient leurs urines goutte à goutte, avec les ardeurs & les cuiſſons les plus piquantes. La région épigaſtrique étoit très-ſenſible, & encore plus l'hypocondre droit:

aſſez ſouvent, tout l'abdomen étoit tendu & douloureux. La ſoif étoit très grande; la langue aride & ſillonnée, quelquefois brune, quelquefois noire : le palais ſe dépouilloit auſſi quelquefois d'une peau noire & brûlée; l'haleine étoit forte & brûlante; les yeux vifs, la tête ſimplement étourdie, ſans douleur. Ici, l'inſomnie étoit plus cruelle que dans la dyſſenterie bénigne, qui laiſſoit quelques quarts d'heures de tréve; la bilieuſe tourmentoit ſans relâche; le pouls étoit en même tems ſerré & dur, la fiévre forte.

La dyſſenterie putride, (on pourroit l'appeller maligne,) ſe reconnoiſſoit aux ſymptomes ſuivans. Le plus ſouvent la fiévre étoit auſſi peu conſidérable que dans la dyſſenterie bénigne, mais les tranchées auſſi vives que dans la bilieuſe, les vomiſſemens & les déjections auſſi fréquentes; elles étoient érugineuſes, graſſes, ou ſemblables à des fécules d'huile à brûler, & d'une odeur cadavéreuſe. Les vomiſſemens étoient d'un verd brun, & d'un goût de pourriture, que les malades ne pouvoient mieux définir, qu'en le comparant à celui d'un œuf couvé; l'odeur en étoit pour le moins auſſi forte. La langue étoit âpre comme une broſſe, chargée d'une craſſe blan-

che ou jaune, ou brune, épaisse & très-fétide; la bouche étoit remplie d'un goût de viandes pourries : l'odeur qui exhaloit de la bouche & du corps de ces malades, étoit celle d'une charogne. Le pouls assez fort, plein & large, dans les premieres heures, se concentroit, & devenoit plus petit & plus convulsif, à mesure que le mal approchoit de son etat : dans le déclin, il étoit mou, foible petit & fugitif. Les anxiétés inséparables de la fin de cette maladie, se faisoient quelquefois sentir dès le commencement; & toutes les fois qu'elles se faisoient sentir, le pouls étoit intermittent. Les déjections grasses & huileuses dégéneroient, en peu de jours, en déjections sanieuses; elles ressembloient à ces eaux gluantes, dans lesquelles a long-tems croupi un squelette à demi-décharné : alors je les ai vu plus d'une fois bouillonner sur le pavé, comme si ç'eût été une véritable fermentation. Les urines couloient en petite quantité, & claires; & pour lors les malades se plaignoient de déchiremens & d'ardeur dans les lombes; ou bien elles couloient en petite quantité, hautes en couleur, avec ardeur & cuissons, le long du canal de l'uretre. La peau étoit aride & assez chaude dans l'état de la maladie, mais froide au déclin;

les chairs molles & flaſques ; la tête abbatue, ſans douleur ; les yeux mornes & caves ; le viſage pâle ; la poitrine quelquefois fatiguée d'une toux ſéche ; tout le bas-ventre mou & flaſque, mais très-ſenſible ; les borborygmes continuels, les téneſmes de l'anus & de la veſſie très-fréquens ; la ſomme totale des déjections, dans un tems donné ; plus conſidérable que dans les deux autres eſpeces ; preſque point de ſoif.

Le troiſieme, le quatrieme, le cinquieme jour, au plus tard, il ſurvenoit à la plûpart de ceux qui rejettoient tout ſecours, un hoquet ; & aſſez ſouvent, avec ce hoquet, le pouls étoit convulſif.

Enfin, vingt-quatre ou trente-ſix heures avant la mort, les malades ne ſentoient preſque plus de douleur dans l'abdomen ; les fluides étoient preſqu'auſſi-tôt rendus, que pris : le viſage étoit exténué, les yeux larmoyans & obſcurs, les joues d'une pâleur plombée, les lévres éteintes. Souvent, dans ces derniers momens, les malades rendoient de grandes portions gangrenées du velouté des inteſtins, & ſur-tout du colon, que j'ai reconnues aux veſtiges des valvules ſemi-lunaires ; la tête ſe conſervoit ſaine & libre juſqu'au dernier inſtant : aux

approches de la mort, les extrémités ſupérieures éprouvoient de petites convulſions. Pluſieurs de ces malades rendoient des vers, plus ou moins longs, plus ou moins nombreux (a). Telle eſt l'hiſtoire des ſymptomes de cette maladie. J'y ajoûterai ſeulement quelques remarques, & les prognoſtics qu'on pouvoit établir ſur ces différens ſymptomes.

Remarques.

I. La dyſſenterie bilieuſe a plus attaqué les perſonnes aiſées ; la putride a fait plus de progrès parmi le bas peuple : l'une & l'autre ont montré beaucoup de fureur, dans les ſix premieres ſemaines, & régnoient preſque ſeules. Ce n'eſt que ſur la fin, que la dyſſenterie bénigne eſt devenue plus univerſelle que ſes ſœurs. N'en ſeroit-il pas des épidémies, comme d'une maladie aiguë,

---

(a) M. Arrayet, médecin d'Abbeville, m'a aſſuré qu'à Montreuil, & dans quelques villages voiſins de la Picardie & du Boulonnois, la rougeur & la pâleur alternative de l'une des jous, luci fourniſſoit un ſigne certain de la complication de la macière vermineuſe. En effet, ce ſigne ne m'a guères trompé depuis, dans les maladies où j'ai eu à ſoupçonner la préſence des vers.

dont le premier assaut est effrayant, l'état terrible, & le déclin plus doux & moins agité?

II. La dyssenterie bénigne dégénéroit quelquefois en bilieuse, quand elle étoit négligée; ou peut-être n'étoit-ce qu'une dyssenterie bilieuse tempérée, dont l'invasion étoit moins allarmante, & les progrès plus faciles à suspendre, qu'elle ne l'avoit été dans les premiers tems; mais la dyssenterie bilieuse négligée, parcouroit rapidement ses périodes.

III. La paresse, du ventre, trois ou quatre jours avant l'attaque, étoit communément l'avant-coureur de la maladie; quelquefois au contraire, c'étoit un flux brunâtre, qui la précédoit de trois ou quatre jours; celui-ci, étoit une marque certaine de la malignité.

IV. Tous les malades, dans la même espèce, n'étoient pas attaqués avec la même vigueur. L'âge, le sexe, le tempérament, la diversité des lieux y apportoient des modifications; la mal-propreté des maisons, la petitesse des appartemens contribuoient pour beaucoup à l'opiniâtreté & au danger de la maladie. Ne peut-on pas remarquer ici que la nature fait en petit, & dans un canton, ce qu'elle opère en grand, &

dans une vaste étendue de pays. Toutes les provinces n'ont pas été assaillies avec la même force. J'ai vu la dyssenterie très-bénigne en Champagne, où j'ai passé quelques semaines. Je puis assurer, sur le témoignage de MM. les médecins de Reims, que, sur un très-grand nombre de malades, l'épidémie n'en a emporté que deux. Pendant ce tems, elle faisoit bien des désordres en Thierache, & sur-tout à Montfaucon, & dans quelques villages voisins. M. Aubert fils, médecin de Châlons, qui a accompagné M. son pere, envoyé par la Cour, dans ces quartiers-là, me fit une peinture affreuse de la désolation de ces villages. En Picardie, Montreuil & son voisinage ont plus souffert que les autres endroits. La consternation y étoit générale: si l'activité & le zéle de M. Chauvelin, intendant de Picardie, n'avoient promptement fourni des secours de médecins, des médicamens & des subsistances, elle eût fait encore plus de ravages. Dans la haute Normandie, il est plus échappé de malades, qu'il n'en est péri.

V. J'ai vu plusieurs malades, qui s'étoient abandonnés aux seuls secours de la nature, échapper à la dyssenterie bénigne, & même à la bilieuse. Les premiers, par l'abondance

des vomiſſemens ſpontanés ; les ſeconds, par les vomiſſemens & l'abondance de l'hémorragie dyſſentérique. Le ſeul remede que la plûpart employoient, étoit le lait de beurre. Un ſeigneur de paroiſſe s'eſt guéri de la ſorte, & a montré le chemin à ſes vaſſaux. La médecine des gens de campagne n'eſt pas toujours à mépriſer. Il faut cependant obſerver que quelques-unes de ces guériſons ſe ſont fait attendre des ſix ſemaines & deux mois, & que pluſieurs ont été ſuivis d'aſcite, de leucophlegmatie, ou tout au moins d'enflures œdémateuſes des extrémités ſupérieures & inférieures. Ces ſymptomes étoient les ſuites naturelles de l'appauvriſſement des liqueurs, de la débilité des viſceres, & de l'atonie des ſolides.

VI. J'en ai vu pluſieurs qui, ayant été bien traités, ont conſervé pendant ſix mois & plus, une toux ſéche, avec un maraſme qui paroiſſoit incurable ; c'étoit principalement de ceux qui avoient éprouvé la dyſſenterie maligne. J'ai obſervé en quelques-uns, que, dans les premiers mois de leur convaleſcence, le vin, le cidre & les alimens de haut goût leur provoquoient, une heure après le repas, une toux convulſive, au point de leur

ôter presque la respiration. Cette toux duroit au moins une demi-heure. Elle n'a demandé d'autres secours que le lait coupé avec l'eau de squine, & l'abstinence des choses nuisibles, ou tout au plus un peu de syrop de diacode.

VII. J'ai vu, au bourg du Formeries, un dyssenterique, mourir de la phthisie pulmonaire, qui étoit survenue à la dyssenterie négligée pendant trois mois. La seconde maladie n'avoit fait qu'ajoûter des forces à la première. Un autre phthisique a guéri. Il avoit reçu des secours encore assez à tems.

VIII. La dyssenterie putride ou maligne parcouroit quelquefois si rapidement ses tems, que l'insensibilité de l'abdomen, & la lubricité des intestins succédoient, au bout de vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures, à l'invasion. Le hoquet & la mort suivoient de près. Le ventre de ces cadavres, au bout d'une heure ou deux, étoit d'une infection avernale, & tout noir. On en a vu un, à Aumale, périr en quinze ou seize heures, quoiqu'à la fleur de l'âge.

PROGNOSTICS.

En général, il y avoit moins d'eſpérance dans la dyſſenterie putride. A peine avoit-on le tems de ſe retourner. La bilieuſe laiſſoit plus de tems, & par conſéquent plus de reſſource. La bénigne n'étoit pas tout-à-fait ſans danger; elle pouvoit dégénérer en bilieuſe, (rem. 2;) elle pouvoit conduire à la phthiſie, (rem. 7;) mais elle ne menaçoit pas d'un grand péril, quand on y adminiſtroit des ſecours.

Le prognoſtic devoit encore être plus ou moins fâcheux, eu égard aux lieux, à l'âge, au ſexe, au tempérament, au nombre & à la violence des ſymptomes.

Les vomiſſemens bilieux & ſans mauvaiſe odeur, dès le commencement de la maladie, étoient communément de bon augure. Ils étoient, comme je l'ai déja dit, (rem. 5,) très-ſouvent des criſes imparfaites. Pluſieurs perſonnes de la campagne ont échappé par ces ſeuls ſecours d'une nature victorieuſe, qui ſecouoit & pouſſoit au-dehors une partie de l'humeur morbifique, dont l'acrimonie n'étoit pas encore extrême, ſans lui donner le tems de ſe repomper dans les vaiſſeaux ſanguins, ni d'ulcérer

l'estomac & le canal intestinal. Pour peu qu'on aidât à la nature, les malades avoient beaucoup moins de peine à guérir. Quand, au contraire, on négligeoit de seconder ces heureux efforts, ils se rétablissoient moins sûrement, plus lentement & plus difficilement.

Les vomissemens rouillés, verd-bruns ou noirâtres, étoient toujours d'un mauvais présage, en tel tems que ce fût de la maladie. Ils dénotoient non seulement la putréfaction extrême des humeurs, mais encore une disposition prochaine à la gangrene de l'estomach.

Les déjections muqueuses n'annonçoient rien de funeste.

Les déjections grasses, de couleur de *fœces* d'huile à brûler, étoient tout-à-fait mauvaises, sur-tout quand les tranchées diminuoient. C'étoit une colliquation sanieuse, qui ne pouvoit être produite que par des humeurs prodigieusement putréfiées, semblable à celle qui se forme sur les muscles d'un cadavre disséqué, d'un mois ou six semaines. Ces déjections se rencontroient toujours avec les vomissemens de même nature. Il n'y avoit pas à se rassurer, tant qu'elles ne changeoient pas.

Les déjections de sang presque pur étoient

d'un plus heureux préſage, quand l'hémorragie étoit abondante & d'un beau rouge. La partie enflammée ſe trouvoit dégorgée, & la phlogoſe diminuoit. Ces ſortes de malades avoient tout à eſpérer, & guériſſoient d'autant plus vîte, qu'ils avoient rendu plus de ſang ; ils n'étoient pas cruellement tourmentés de vomiſſemens. Il y a beaucoup d'apparence que les gros inteſtins étoient le principal ſiége de la maladie. Ce qui me porte à le conjecturer, c'eſt 1° la couleur vermeille du ſang qui, n'ayant pas beaucoup d'eſpace à parcourir, n'avoit pas le tems, ni de ſe coaguler, ni de noircir ; 2° c'eſt que les lavemens faiſoient ici plus de bien que dans les autres cas.

Quand le ſang étoit noir & en grumeaux, mêlé de ſéroſités jaunâtres ; il y avoit moins à ſe raſſurer, quoiqu'il fût rendu en grande quantité. Suivant toute apparence, il venoit alors ou de l'eſtomac, ou du duodénum, viſceres plus nobles, plus eſſentiels à la vie, plus tendres & plus délicats que les derniers inteſtins La couleur du ſang donnoit à conclure qu'il venoit de ces parties où il avoit pu ſéjourner, ſe cailler & noircir plus à l'aiſe, que dans le reſte du canal inteſtinal. D'ailleurs la ſituation de la dou-

leur étoit encore, dans ce cas, un indice presque démonstratif. C'étoit ordinairement à la région épigastrique, & dans l'hypocondre droit, qu'elle se faisoit sentir le plus vivement.

On sent bien que l'inflammation du canal alimentaire devoit être plus universelle, & conséquemment plus dangereuse. 1° Les matières corrosives, capables de ronger le velouté de l'estomac & du duodénum, partant du plus haut qu'elles pussent partir, devoient faire impression sur toute la longueur du canal intestinal qu'elles traversoient. 2° Les ulcérations du ventricule & du duodénum recevoient moins les impressions des médicamens, que celles qui se formoient dans le colon, parce que les lavemens faisoient une partie très-essentielle de la cure.

Si, après des hémorragies de sang caillé, les déjections devenoient noires, & le pouls plus concentré, le danger devenoit plus pressant.

L'empâtement de la langue, l'âpreté de ses papilles nerveuses, la puanteur de la bouche & le goût de pourriture étoient des symptomes de mauvais présage. Ils étoient toujours accompagnés de la fiévre putride, qui paroissoit peu au-dehors, & de dé-

jections grasses, érugineuses, huileuses ou d'un jaune de roucou. Comme dans cet état, au second jour, les douleurs étoient moins vives, on s'endormoit avec sécurité sur l'événement ; & la mort surprenoit, du troisième au sixième jour, au plus tard.

Le développement du pouls qui, de petit dans le commencement, vers l'état, devenoit large & mollet, étoit d'un bon augure. Il montroit l'intégrité des forces vitales : il provoquoit quelques moiteurs, qu'accompagnoit la diminution de la fréquence des tranchées & des selles. Cependant, nonobstant les moiteurs, on voyoit quelquefois ces symptomes, vers la fin de la maladie, renaître avec une sorte de violence, par l'excrétion de quelques matières durcies comme des crotins de liévre ; mais ils n'étoient pas de longue durée.

Le pouls foible, petit, chancelant, intermittent & mou, étoit toujours fatal ; & quand il continuoit jusqu'au cinquième jour, sans reprendre de la vigueur & de la souplesse, il étoit le prognostic d'une mort aussi prochaine qu'assurée.

Le pouls petit, aigu, concentré, fugitif, avec legers soubresaults des tendons, étoit encore plus décidément mortel : l'un & l'autre

& l'autre annonçoient la gangrene.

De tous les ſymptomes, il n'y en avoit pas qui menaçât plus la vie des malades, que le hoquet, les mouvemens convulſifs des tendons, les anxiétés, la lividité des joues, l'inſenſibilité de l'abdomen, & la lubricité des inteſtins qui laiſſoient tout échapper. C'étoit-là le dernier période de la malignité, & ce période ne ſe faiſoit quelquefois pas attendre long-tems, (rem. 8.) Les malades arrivés à ce point, recevoient tranquillement la mort, parce qu'ils ne ſentoient ſes approches, que par leur foibleſſe. Ils étoient bien éloignés de penſer qu'on pût mourir, ſans éprouver, dans une maladie ſi cruelle, les douleurs les plus aiguës & les plus déchirantes.

L'éjection d'eſcarres gangreneux n'étoit pas toujours mortelle. Quelques malades ont guéri, après avoir rendu des portions du velouté du colon; mais leur convaleſcence a été longue & douloureuſe; les tranchées s'opiniâtroient.

L'opiniâtreté de la ſéchereſſe & de l'aridité de la peau étoit un ſigne de l'opiniâtreté de la maladie. Ces ſymptomes étoient la ſuite d'un écoulement immoderé. Auſſi voyoit-on la peau ſe ramollir, & devenir plus traitable, à meſure que le flux ſe mo-

déroit, parce qu'alors la tranſpiration cutanée commençoit peu-à-peu à reprendre ſes anciennes routes. On devoit d'autant plus eſperer, que la peau devenoit plus ſouple.

Les urines, en petite quantité, claires ou rouges, étoient toujours un ſigne de la grandeur de l'inflammation. Moins elles étoient abondantes, plus elles étoient âcres & cuiſantes, plus il y avoit à craindre. Leur petite quantité marquoit l'impétueuſe direction de toutes les humeurs vers le canal inteſtinal, & la phlogoſe des reins. Au reſte, les urines claires étoient plus ſiniſtres que les rouges qui, à la longue, dépoſoient un ſédiment briqueté, ſigne de la coction des humeurs.

Plus la précipitation du ſédiment étoit prompte, plus elle étoit abondante, plus elle approchoit de la couleur blanche, plus auſſi elle dénotoit de rémiſſion.

La toux ſéche menaçoit de phthiſie, au retour de la maladie. Comme elle n'avoit pour cauſe que l'appauvriſſement du ſang, elle ne demandoit guères d'autre attention que l'exactitude d'un régime analeptique; mais ce régime devoit être ſoutenu longtems.

Les chirurgiens de campagne, & les

gens à recettes & à ſecrets ont tué beaucoup de monde par l'uſage prématuré & par l'abus des aſtringens. Les œufs durs avec le vinaigre, & les poires de coing, étoient les remedes les plus familiers dont ils uſoient. La répreſſion trop ſubite d'un écoulement néceſſaire, en concentrant l'humeur dans le canal inteſtinal, produiſoit le météoriſme du bas-ventre. Ceux qui ont échappé au danger, ſont devenus phthiſiques, ou ont été attaqués de rhumatiſmes goutteux, qui leur ont preſqu'ôté l'uſage des membres.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de M. le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Deſcription des maux de gorge gangreneux qui ont régné à Aumale, &c.* par M. Marteau de Grandvilliers, Docteur en Médecine; & je l'ai trouvé très-digne de l'impreſſion. A Paris, ce 1.er Juin 1764.

POISSONNIER DESPERRIERES.

